

La Littérature de Langue Française

à l'Ile Maurice

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

J. J. Waslay Ithier, B. A. Lond.



PARIS
LIBRAIRIE M. LAC

ÉDITEUR

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26, PARIS (VI^e Arr.)

1930

La Littérature de Langue Française
à l'Île Maurice



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UNIVERSITÉ DE PARIS - FACULTÉ DES LETTRES

La Littérature de Langue Française à l'Ile Maurice

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

PAR

J. J. Waslay Ithier, B. A. Lond.



PARIS
LIBRAIRIE M. LAC

ÉDITEUR

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26, PARIS (VI^e Arr.)

1930



PRÉFACE

Il arrive souvent à l'Ile Maurice qu'on déplore l'absence d'une histoire de la littérature de ce petit coin de terre qu'on s'est plu à dénommer la perle de l'Océan Indien, ou bien encore l'Athènes de la mer des Indes.

A part l'*Anthologie* de E. de Rosnay et la plaquette de Léoville L'Homme sur les *Lettres françaises à l'Ile Maurice*, essais très incomplets de l'œuvre accomplie par les Mauriciens dans le domaine de la Littérature, aucun ouvrage ne peut être mentionné.

On a répété que nos enfants étudient avec fruit l'Histoire grecque ou romaine, l'Histoire d'Angleterre ou de France, mais ne connaissent rien de l'Histoire de leur pays. Il est prouvé que des étrangers connaissent mieux les sites enchanteurs de l'île, et les faits historiques s'y rattachant, que la plupart de nos compatriotes. Pour la Littérature mauricienne, cette ignorance est encore plus évidente ; très peu de Mauriciens peuvent se flatter de savoir quels ont été les véritables artisans qui ont assuré à la langue française sa prédominance à l'Ile Maurice.

La génération actuelle, il est vrai, commence à s'intéresser à l'œuvre des aînés ; mais cela ne suffit pas ; il

importe qu'une Histoire littéraire soit enseignée aux écoliers.

Les leçons qu'apporterait l'étude du passé ne pourraient que profiter aux générations présentes et futures.

La solidarité et l'esprit de corps, qualités qui font si souvent défaut aux Mauriciens, jailliraient de ces sources fécondes du passé et leur permettraient d'envisager les problèmes ardues qui attendent une solution depuis des lustres.

Toutefois, la tâche n'est pas facile pour celui qui veut être impartial ; les documents abondent, sans doute ; mais, souvent, les contradictions laissent le lecteur perplexe. Nous nous sommes efforcé de lui fournir ici un guide sans parti pris.

Pour bien comprendre les œuvres, il convient, à notre avis, d'étudier quelque peu la situation primitive de l'île et de ses habitants. Nous ne pourrions ici donner que quelques indications très brèves pour établir le synchronisme de nos difficultés politiques et de notre activité littéraire.

Le lecteur curieux de politique pourra consulter quelque résumé plus complet de l'Histoire de l'Île Maurice.

Qu'il nous soit permis, avant de mettre le point final à cette Préface, de remercier tous ceux qui nous ont permis de faire les recherches nécessaires pour approfondir notre sujet.

En premier lieu, il nous est un devoir agréable de citer le nom, si avantageusement connu à l'Université de Paris, de M. L. Cazamian qui n'a pas hésité, alors que nous nous trouvions à dix mille kilomètres de France, à

nous diriger dans nos recherches, et à nous conseiller la ligne de conduite la plus sûre à nous mener au succès.

M. le Professeur Ascoli à qui incombait la lecture de notre manuscrit, nous a été d'une aide précieuse.

Par ses critiques sévères mais justes, par ses méthodes directes et savantes, par ses conseils inestimables, il nous a permis de mettre au point bien des questions douteuses ; très soucieux de la forme, il a su, généralement, nous faire partager sa manière de voir. De M. Ascoli, en somme, il nous est impossible, dans cette humble préface, de dire toute notre admiration. Au savant universitaire, nous exprimons ici le témoignage de nos sincères remerciements.

M. Huchon, professeur de Langue anglaise à la Sorbonne, a aussi droit à notre gratitude pour ses conseils concernant l'un de nos sujets oraux.

Notre reconnaissance va aussi à M. Félix Ducray, le sympathique conservateur de la Librairie Carnegie de Curepipe, pour le bienveillant accueil qu'il nous fit à chacune de nos visites, pour les facilités qu'il nous accorda dans nos recherches et pour les renseignements qu'il nous a fournis ; à M. R.-E. Hart, conservateur de la Bibliothèque de l'Institut ; à M. Edesse Perdrau, directeur des Archives Coloniales qui mit à notre disposition tous les documents dont nous avons pu avoir besoin, et à M. Thomy Esclapon, le sympathique Président de l'Alliance Française, qui nous confia gracieusement certains ouvrages et ne nous cacha pas sa joie de nous voir entreprendre un travail qui tenterait de faire connaître aux fils du pays, l'œuvre de leurs devanciers.

Nous avons eu aussi la bonne fortune de pouvoir consulter les livres et documents de la Bibliothèque Nationale, ainsi que quelques-uns du Museum d'Histoire Naturelle.

Un grand nombre de nos compatriotes fixés à Paris nous ont fourni des documents précieux dont nous ne soupçonnions pas l'existence.

Au D^r Rivière ; à M. Paul Carié, si bien connu du monde scientifique parisien, et membre de la Société des Amis du Museum d'Histoire Naturelle ; au Comte Hervé de Rauville ; à M. Deglos, nous offrons ici l'hommage de notre profonde gratitude pour la spontanéité avec laquelle ils ont mis à notre disposition tous les documents qui pouvaient nous être utiles.

INTRODUCTION

Ce n'est pas sans beaucoup d'hésitation que nous avons choisi comme sujet de thèse : *La Littérature de langue française à l'Ile Maurice*. Nous nous sommes vu, dès le début de notre entreprise, en butte à de sérieuses difficultés.

Les documents faisaient presque entièrement défaut, ou plutôt, puisqu'ils existent en fait, nous ne savions exactement où les trouver. Aussi, grand fut notre étonnement de pouvoir recueillir, en France même, les matériaux propres à répandre la lumière sur des points qui nous paraissaient, à l'Ile Maurice, des plus difficiles à expliquer.

En coordonnant toutes les notes que nous avons pu extraire des livres et manuscrits consultés par nous, nous sommes arrivé à nous faire une idée d'ensemble du progrès de la Littérature de langue française à l'Ile Maurice. Mais le cadre de cet ouvrage ne nous a pas permis de considérer le sujet dans ses moindres détails. Nous avons été contraint, dans bien des cas, de mentionner simplement certains auteurs sans faire l'analyse de leurs

œuvres, bien qu'il soit possible de relever dans celles-ci des pages d'un certain mérite littéraire.

Les lecteurs qui voudraient connaître plus à fond la littérature mauricienne — nous recommandons en particulier la période actuelle — trouveront dans la bibliographie publiée à la fin de ce volume de plus amples renseignements.

Jusqu'à ces derniers temps, bien peu d'Européens savaient exactement où se trouve l'île de Paul et Virginie, et encore moins les faits historiques se rattachant à notre passé. En dehors des gouvernements intéressés, ou de l'importance militaire de notre île, importance toute privilégiée grâce à notre situation géographique, on peut dire que nous avons à peine existé aux yeux du monde civilisé pendant les ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles.

Notre tâche sera de faire voir par quelles étapes les habitants de cette colonie ont pu, pendant le ^{xix}^e siècle tout entier, travailler méthodiquement et sans interruption à assurer la prépondérance de la langue française qui est et restera le patrimoine que nous surveillons avec un soin jaloux.

Il semble peut-être paradoxal de parler d'une littérature de langue française à l'île Maurice, colonie anglaise depuis plus d'un siècle. Pourtant la seule langue qui ait pu produire chez nous des œuvres dignes d'être classées parmi les monuments littéraires, c'est la langue française.

A l'instar du Canada, l'île Maurice a conservé le doux parler de l'ancienne mère patrie. Toutes nos productions

littéraires, à très peu d'exceptions près, relèvent de la littérature française.

Malgré la distance, 10.000 kilomètres, qui nous sépare de la France, malgré les difficultés de communication, malgré les influences contraires, malgré les déboires de toutes sortes, les Mauriciens sont restés fidèles à la langue de leurs aïeux. Notre annexion à l'empire britannique étant de date plus récente que celle du Canada, il s'explique que notre français soit, sous bien des rapports, plus pur que celui des Canadiens qui restent, avec les Mauriciens, les seuls membres de l'empire britannique où la haute culture française ait conservé son influence au cours des ans. L'évolution de la littérature française pendant le xix^e siècle n'a pas été sans avoir sa répercussion sur l'œuvre littéraire accomplie par les auteurs Mauriciens. Mais si chez nous l'évolution fut analogue, en raison de l'éloignement de notre île, alors que les moyens de communication étaient très difficiles, elle n'a pu se produire qu'avec bien du retard. Les anciens voiliers prenaient quelquefois six mois pour accomplir le voyage d'Europe à l'Île de France. D'autre part, les fondateurs de notre littérature étaient, pour la plupart, des conservateurs. Imbus de classicisme ils ne surent pas, tout d'abord, comprendre la portée des innovations des premiers Romantiques.

Pendant la deuxième moitié du xix^e siècle, les tendances de la Littérature mauricienne seront plus en harmonie avec le progrès littéraire français ; mais, là encore, notre tempérament nous amène à adopter certains genres, plutôt que d'autres ; du moins, nous pouvons nous flatter de

produire des œuvres dignes de soutenir la comparaison avec celles des meilleures colonies françaises.

La littérature mauricienne ne se borne pas à l'œuvre des auteurs proprement dits. Dans le domaine littéraire, une part doit être attribuée au journalisme, aux conférences, aux *meetings*, à l'éloquence de la chaire et de la tribune ; les noms des Mauriciens distingués seront rappelés dans le cours de ce travail.

Nous n'avons plus aujourd'hui à déplorer notre relégation aux confins de l'Océan Indien. Les progrès de la navigation nous mettent quelquefois à moins d'un mois d'un port européen. L'aviation même nous ouvre des horizons nouveaux, et l'année 1929 ne s'est pas terminée sans nous faire bénéficier des avantages de la randonnée remarquable de l'aviateur Goulette et de ses compagnons.

Ce travail sera divisé en quatre parties :

I. — De 1507 à 1810 ; i. e, de la découverte de l'île par les Portugais jusqu'à la conquête de l'Île de France par les Anglais.

II. — De 1810 à 1847. Cette dernière date est celle de l'abolition de l'usage de la langue française en Cour Suprême.

III. — De 1847 à 1886. Cette période aboutit à la Réforme de notre première Assemblée Législative.

IV. — De 1886 à nos jours.

W. Ithier B. A. Lond.

Paris, le 15 mai, 1930

1507 - 1810

L'île fut découverte au début du xvi^e siècle par les Portugais et occupée par les Hollandais vers la fin du siècle.

Dès ce moment, Anglais, Français, Portugais, Hollandais s'y rencontrèrent souvent. Ces derniers n'avaient pas l'air pourtant de vouloir s'y établir sérieusement. Aussi les Anglais avaient-ils, dès cette époque lointaine, des velléités de s'annexer l'île qui fut occupée quatre fois par les Hollandais, et, en 1659, par les Portugais ; mais, aucune colonie sérieuse n'y fut établie, et ces derniers restituèrent l'île aux Hollandais qui, à leur tour, l'abandonnèrent en 1711.

Enfin, le 26 septembre 1715, Guillaume Dufresne prit possession de l'île au nom du roi de France, mais la prise de possession définitive ne remonte qu'à l'année 1721. 186 blancs des deux sexes et de tout âge composaient la colonie qui a grossi et formé la population mauricienne actuelle, et dont nous nous occuperons d'établir les progrès littéraires.

L'Ile de France fut administrée par la Compagnie des Indes Orientales de 1721 à 1764. Pendant cette période, fertile en événements dans les relations qui existèrent entre la France et l'Angleterre, l'Ile de France fut appelée à jouer un rôle important.

La guerre de la Succession d'Autriche et celle de Sept ans éclatèrent à peine trente années après l'occupation de l'île par les Français. L'Angleterre voulait agrandir son domaine colonial au détriment des Français, qui perdirent en fin de compte l'Inde et le Canada.

Il est fort regrettable que les efforts de Labourdonnais n'aient pas été encouragés comme il le fallait, mais l'incurie et la jalousie de Dupleix firent surtout beaucoup de tort aux intérêts de la France.

Il nous faut signaler pendant cette période l'enregistrement à l'Ile de France du Code Noir, le 18 septembre 1724, et la publication, au mois de décembre de la même année des Lettres Patentes ne tolérant aux îles de France et de Bourbon que la religion catholique, apostolique et romaine.

Presque tous les auteurs qui ont écrit sur l'île Maurice ont parlé du Code Noir en des termes plus ou moins favorables : « Le Code Noir est un édit de 1723, fait dans un but d'humanité pour protéger les nègres esclaves contre les abus d'autorité de leurs maîtres, adoucir l'état servile, et régler certains points de discipline inobservés qui pouvaient être la cause de graves dangers pour les blancs. » (1).

(1) *Mahé de Labourdonnais*, par Pierre Crepin, 1922, p. 61.

Le Code Noir réglait la religion, la punition et la vente des esclaves ; d'autre part le maître était tenu d'assurer à ses esclaves des vivres, des vêtements et des médicaments.

Les esclaves, privés de droit civil, ne pouvaient ni témoigner, ni tester, ni remplir aucune fonction civile ou privée ; les attroupements et le port d'armes étaient prohibés.

Malgré toutes les précautions prises pour sauvegarder les intérêts des uns et des autres, les abus étaient fréquents, rapporte Bernardin de Saint-Pierre.

Mahé de Labourdonnais fut le sixième gouverneur de l'île, et ne vint prendre les rênes de l'administration que le 5 juin 1735. Pour protéger les intérêts des Français dans l'Inde, cette nomination de Labourdonnais fut des plus heureuses. En effet, dès l'année 1725, il avait assisté aux luttes entre les Anglais et les Français dans l'Inde. Il avait été témoin de la prise de Mahé ; s'étant livré à des spéculations dans l'Hindoustan il avait fait fortune (1726).

L'administration de Labourdonnais fut très avantageuse pour l'île de France. Les progrès accomplis par ce gouverneur révèlent la main ferme d'un colonisateur de premier ordre. Ingénieur, architecte, planteur, bureaucrate, il est tout à la fois ; il se multiplie pour le plus grand bien de ses administrés. Sa paternelle sollicitude s'étend à tous, et tous recueillent les bienfaits d'un gouvernement sage et prévoyant.

La capitale de l'île fut définitivement fixée au port Nord-Ouest (le Port-Louis).

La main-d'œuvre étant extrêmement difficile à l'île de

France, Labourdonnais fit venir de Bourbon 2.000 laboureurs et artisans. Une partie des revenus de Bourbon fut mise à la disposition des colons de l'Île de France, ce qui n'allait pas sans soulever des protestations de la part des Bourbonnais. L'agriculture se développa alors rapidement.

Labourdonnais nous a laissé, entre autres ouvrages, un *Mémoire des Îles de France et de Bourbon* et un *Traité de la Mâturation des Vaisseaux* (1723).

« Mahé de Labourdonnais, dit Voltaire, était, comme les Duquesne, les Bart, les Duguay-Trouin, capable de faire beaucoup avec peu, et aussi intelligent dans le commerce qu'habile dans la marine (1) ».

Les créoles, à cette époque, n'avaient pas beaucoup de temps à consacrer à la littérature, surtout au début de la colonisation française. Armements, expéditions, guerres, prises, voilà toute la préoccupation des premiers habitants de l'île.

Sous Labourdonnais commença à se former la société Mauricienne ; il y avait « une aristocratie composée des gros planteurs, des officiers et des fonctionnaires ; les petits planteurs et les hommes d'affaires représentaient la bourgeoisie, et les artisans le peuple (2) ».

Le mélange des races commença, toutefois, avec l'introduction des esclaves et des laboureurs. Africains, Malgaches, Indiens, formèrent avec les Européens la race créole de sang mêlé à laquelle appartiennent presque tous

(1) Michaud, *Nouvelle Biographie Générale*, p. 751, v. art. Mahé.

(2) H. de Rauville. *L'Île de France contemporaine*, 1909, p. 4.

les Mauriciens d'aujourd'hui. Bien peu de familles peuvent se dire de race blanche pure. Le patois créole prit naissance de cette fusion de races, et toute la population inférieure l'a adopté. C'est la langue du peuple, la langue des serviteurs, des ouvriers et, malheureusement aussi, de presque tous les jeunes enfants ; par l'influence néfaste des bonnes qui les élèvent, une fois que les enfants ont adopté le mauvais pli, il faut souvent combattre pendant des années avant de réussir à extirper de leurs cerveaux le vocable grossier qui doit faire place à la langue française.

La Compagnie des Indes cessa ses opérations à l'Ile de France en l'année 1764, et la colonie fut, peu après, administrée par des gouverneurs nommés par le roi de France.

Le premier gouverneur de l'île au nom du roi de France fut Dumas qui vint prendre son poste le 14 juillet 1767 (1).

Jusqu'en 1778, année de la déclaration de guerre des Etats-Unis d'Amérique, l'Ile de France connut un peu de tranquillité. A la fièvre des armements et des expéditions maritimes succéda un calme relatif que mirent à profit nos gouverneurs pour l'embellissement de l'île et le confort des habitants.

C'est pendant cette période que la colonie fut honorée de la visite de Bernardin de Saint-Pierre (1768-1771).

D'autres visiteurs y débarquèrent en 1768 : le cheva-

(1) J. Milbert. *Voyages pittoresques à l'I. de F.* Paris, 1812, p. 205.

lier Grenier et l'abbé Rochon, au cours d'un voyage de découvertes qu'ils firent dans la mer des Indes.

Puis ce furent Bougainville avec l'astronome Verron et le naturaliste Philibert de Commerson ; ce dernier mourut à l'Île de France (1).

Il faut encore citer Legentil, Sonnerat, Kerguelen, Lapérouse, Coëtivi, Provost, Karré, Charpentier de Cossigny dont la plupart nous ont dotés de plantes utiles (2).

C'est à cette époque aussi qu'il faut faire remonter l'activité des espions dont le triste rôle a abouti à la prise de l'île par les Anglais. Des plans furent livrés à ces derniers ; on en a trouvé d'originaux au British Museum, qui établissent, sans le moindre doute possible, la part qu'ont prise certains personnages dans tous ces agissements déloyaux (3). Plus de douze endroits de l'Île sont signalés comme propices à une invasion.

Les écrits de tous les voyageurs ci-dessus mentionnés, surtout la charmante idylle de Paul et Virginie, de réputation universelle, ont contribué à révéler au monde extérieur l'importance de notre colonie. Mais presque tous ces récits sont d'ordre scientifique et s'intéressent particulièrement à l'astronomie, à la géologie, à l'hydrographie et à la botanique, comme c'est naturel à cette époque.

Les habitants eux-mêmes n'étaient pas encore assez instruits pour prendre une part active aux travaux de ces

(1) *À la Retraite*, Flacq.

(2) A. Pitot. *L'I. de France. Esquisses historiques*, 1899, p. 92.

(3) A. d'Épinay. *Renseignements pour servir à l'histoire de l'Île de France*, 1890, p. 577.

chercheurs étrangers. Ainsi, il nous faudra attendre de longues années avant que Thomi Pitot produise sa *Réutation du voyage de Bernardin de Saint-Pierre à l'Île de France* ; et ce n'est que par la suite qu'un grand nombre de nos compatriotes marcheront sur les traces de leurs devanciers et consacreront leur intelligence et leur savoir aux recherches scientifiques.

Il nous est impossible d'analyser les œuvres de tous les voyageurs qui ont visité l'Île de France au XVIII^e siècle. Il importe cependant d'examiner rapidement ce que nous devons aux plus illustres parmi les écrivains de cette époque. Un des plus anciens documents sur l'Île de France est le récit du voyage de Leguat. Forcé de quitter la France à cause des persécutions religieuses (Edit de Nantes), il passa en Hollande. A peine y était-il, qu'il apprit que M. le marquis du Quesne, fils du grand amiral préparait une expédition pour coloniser l'île Mascareigne appelée aussi Eden (1). Leguat résolut d'y aller terminer ses jours. Cependant, ce fut à Rodrigue que s'établit la petite colonie ; mais, n'ayant jamais entendu parler de M. du Quesne, après deux ans environ, ses compagnons résolurent de se rendre à l'île Maurice. Après beaucoup de difficultés, ils y arrivèrent pour subir toutes sortes de mauvais traitements de la part du gouverneur Hollandais Rudolphe Diodati. L'Île de France, telle qu'on la connaissait à cette époque, est décrite.

Enfin, après mille péripéties Leguat et ses compagnons

(1) Plus tard, l'I. Bourbon.

furent transférés à Batavia où ils purent expliquer l'infâme conduite de Diodati.

Mis en liberté ils purent regagner Flessingue le 28 juin 1698. Le voyage de retour avait duré sept mois.

L'authenticité des *Voyages* de Leguat est loin d'être fermement établie. Des recherches à ce sujet sont faites encore de nos jours.

Michaud, dans la *Biographie Universelle*, après avoir fait un résumé des *Voyages* de Leguat affirme que ce dernier se retira en Angleterre où il publia le récit de ses courses ; il serait mort à Londres presque centenaire (septembre 1735) ; il était né vers 1638. Et Michaud conclut ainsi :

« On ne conçoit donc pas ce qui a pu déterminer Bruzen de la Martinière à ranger la relation de Leguat parmi les *Voyages fabuleux qui n'ont pas plus de réalité que les songes d'un fébricitant*. Ce jugement est inexact de tout point, car les observations de Leguat ont été confirmées par les voyageurs qui l'ont suivi (1) ».

Michaud affirme aussi que Maximilien Misson n'est que l'éditeur des *Voyages* de Leguat :

« Un bénédictin franc-comtois, le P. Freschot, dans les remarques historiques et critiques faites dans un *Voyage d'Italie*, etc. » ayant « relevé avec force les railleries que Misson s'est permises contre les usages de l'Eglise romaine », Misson le prit à partie très amère-

(1) Michaud. *Biographie universelle*, v. article Leguat.

ment dans la préface des *Voyages* de François Leguat dont il est le véritable éditeur ».

Mais voilà que Geoffroy Atkinson tout récemment encore, dans une étude bien approfondie, conclut que le véritable *auteur* des *Voyages* de Leguat serait Maximilien Misson lui-même. Il dit exactement :

« After excluding the incidents and descriptions evidently borrowed from these earlier writers (1), not even the shell of a story is left. »

Il trouve que Maximilien Misson a dû compiler l'histoire de la vie de Leguat des sources qu'il indique, et, comme preuve intrinsèque, il ajoute :

« Hatred of Catholicism, a striking characteristic of all Misson's writing is in evidence throughout the Leguat's story. A knowledge of English history and geography is manifest in Leguat's story as in all Misson's signed works. »

Un autre document important sur l'Île de France est le recueil de lettres que le baron Grant écrivit de l'Île de France de 1740 à 1758 :

« Ces lettres reproduisent les documents originaux relatifs à la controverse de Labourdonnais avec Duplex et elles révèlent l'ingratitude et l'injustice dont Louis XV paya les services de ce (?) grand capitaine (2) ».

La traduction en fut faite en anglais et publiée en 1801 par Grant, comte de Vaux, fils du précédent. La géographie physique de l'île y est décrite ; les plantes exoti-

(1) Les *Mémoires* de du Quesne, les *Voyages* de Du Bois, les *Six Voyages* de Tavernier, la *Relation* de l'Estra.

(2) Jules Leclercq. *Au pays de Paul et Virginie*, 1895, p. 270.

tiques introduites par Rochon, Poivre et autres, sont mentionnées ; la théorie de Legentil sur l'origine non-volcanique de l'île y est exposée.

L'auteur parle aussi de la visite de Leguat, de Bernardin de Saint-Pierre, de David, de l'abbé de Lacaille, de Bory de Saint-Vincent, et retrace les évènements dont l'île de France fut le théâtre jusqu'en l'année 1800.

Mais c'est l'œuvre de Poivre qui doit retenir l'attention. Milbert nous donne une liste de ses livres : *Le Voyage d'un philosophe*, qui contient des observations sur les mœurs, les arts et l'agriculture des peuples de l'Asie et de l'Afrique ; *Un mémoire sur la préparation de la teinture de la soie* ; *Remarques sur l'histoire et les mœurs des Chinois* ; *Discours aux habitants des Iles de France et de Bourbon*. Ce fut par l'intermédiaire de Labourdonnais que Poivre fit connaissance avec l'île de France. Il rencontra Labourdonnais à Pondichéry et vint visiter notre île (7 décembre 1746).

Il y revint en 1749 et introduisit chez nous le poivrier, le cannelier et certains arbres fruitiers. La présence, à l'île de France, de Poivre comme commissaire du roi fut précieuse aux savants qui s'étaient donné, pour ainsi dire, rendez-vous dans l'île.

Un projet d'académie fut ébauché sur lequel les documents authentiques font défaut.

« Cette académie », dit Magon de St-Elier, « ne reconnaîtrait point d'autres sujets à traiter que les exotiques, c'est-à-dire, des observations et recherches d'Astronomie,

de Géographie, d'Hydrographie faites au-delà des mers etc... » (1).

En devaient faire partie : l'abbé Rochon, astronome et physicien distingué, membre de l'Académie royale des Sciences, et auteur d'un recueil de mémoires sur la mécanique et la physique, et d'un grand nombre d'autres ouvrages ; Bernardin de Saint-Pierre ; Cossigny, ingénieur, auteur des *Moyens d'amélioration des colonies*, d'un *Voyage à Canton*, etc., qui mourut à Paris en 1809. Aublet qui a écrit sur les plantes de la Guyane ; Legentil, membre de l'Académie des Sciences et auteur de *Voyages dans l'Inde* ; Sonnerat naturaliste, voyageur dont les notes ont été utiles à Buffon et à Cuvier ; Marion Kerguelen, et Lapérouse navigateurs ; le chevalier Grenier ; M. de Céré, le conseiller Delaleu, etc. (2).

Dans ses *Voyages d'un philosophe*, Poivre fait la description de la côte occidentale de l'Afrique, de Madagascar, de Bourbon, de l'Ile de France et de diverses contrées de l'Asie.

Il trouve l'Ile de France une station importante pour les colonies françaises de l'Inde. Il fait l'éloge de l'administration de Labourdonnais, mais déplore le système de défrichement des forêts par les colons.

Il compare les méthodes d'agriculture en Europe, en Asie et en Afrique.

Il établit que l'état de l'agriculture dans tous les pays du monde dépend uniquement des lois qui y sont éta-

(1) F. Magon de St-Elier. *Tableaux historiques*, 1839, p. 157.

(2) *Ibid.* pp. 158 et 159.

blies, des mœurs, même des préjugés que les lois donnent, et il ajoute :

« Que les hommes se sont donné de peine pour se rendre malheureux d'un bout de la terre à l'autre ! Créés pour vivre en famille, pour cultiver la terre, pour jouir par leur travail des dons infinis du Créateur, ils n'avaient qu'à prêter l'oreille à la voix de la nature ; elle leur indiquait le bonheur ici-bas ; ils se sont fatigué l'esprit pour imaginer des institutions barbares ; des législations alambiquées qui n'étaient pas conformes à la loi que chaque homme porte dans son cœur, n'étant pas faites pour des hommes, n'ont pu s'établir que par la force, en inondant la terre de sang. Ces lois une fois établies, ont continué de désoler la terre en opprimant l'agriculture, et en arrêtant la population. »

Dès son arrivée dans la colonie Poivre réunit les habitants en Assemblée générale et leur explique le but de sa mission ; il leur dit avec raison que l'avenir du pays dépend de l'agriculture ; il préconise une culture intense et intelligente. Il veut adoucir le sort des esclaves, et se demande comment « l'ancienne direction de la Compagnie a pu se déterminer, contre la nature des choses, à recourir aux bras des esclaves pour mettre cette île en valeur ».

La loi qui

« tolère parmi nous un usage inhumain, anciennement établi chez les peuples barbares, contre le Droit naturel, ne se tolère, qu'à condition que ces malheureux esclaves, dépouillés, autant qu'il est en nous, de leur qualité d'hommes, seront instruits par leurs maîtres, et éclairés des lumières de la Foi. »

Mais, contre les délinquants il promet d'appliquer la sévérité des lois.

Un deuxième discours prononcé le 3 août 1767 à la première Assemblée publique du Conseil Supérieur, nouvelle-

ment établi dans l'île, témoigne de son désir sincère de travailler à la prospérité de la Colonie ; il parle de la bienveillance royale à l'égard de la population, des mesures propres à assurer l'ordre à l'intérieur par le travail et la religion, par l'amour du roi et de la patrie. Il y a des passages éloquentes qui ont dû justement émouvoir l'auditoire, par exemple celui-ci :

« Les peines n'ont été ordonnées que pour arrêter les délits, pour honorer et maintenir les mœurs, pour protéger la vertu. C'est ici que les fonctions du Magistrat paraissent encore plus augustes. Il est le prêtre de la vertu : son seul regard doit dissiper le vice. Plein de l'esprit et de l'enthousiasme de la Loi, qui a pour unique objet de conserver la pureté des mœurs, il doit, par son exemple, par ses hommages à la vertu, la montrer si bienfaisante, si belle, si digne de tous les respects, que les hommes vicieux, en la voyant, soient plus frappés de la crainte de lui manquer, que de celle même des supplices. »

De telles idées ne furent pas toujours appréciées à leur juste valeur, par les Colons de l'Ile de France; bien mieux, ses efforts pour encourager l'agriculture rencontrèrent quelque résistance due à la jalousie. Henri Cordier, dans ses *Voyages de Pierre Poivre* (1748-1757) rapporte l'inimitié du sieur Aublet au sujet de plants de muscadiers introduits par Poivre. Les plants périrent ; « Après enquête, il est prouvé qu'Aublet les avait arrosés d'eau bouillante » (1).

A Freycinet nous sommes redevables d'un *Mémoire sur la navigation et la géographie de l'Ile de France*.

(1) A. d'Epinay. *Renseignements pour servir à l'Histoire de l'I. de France*, p. 554.¹

L'abbé de Lacaille séjourna neuf mois à l'Île de France et releva la situation géographique exacte de l'île.

Commerson (1727-1773), arriva à l'Île de France avec Bougainville. Poivre le persuada d'y rester. Botaniste distingué, Commerson a déterminé les propriétés de la plupart de nos plantes. « La Providence, dit-il, a placé partout sous la main, dans les deux îles (Bourbon et Maurice), les plantes les plus propres à guérir les maladies du climat ». A sa mort, tous ses documents furent envoyés au Gouvernement français qui les remit à Buffon ; ses notes ont été consultées avec fruit par Jussieu, Lamarck et Lacépède ; ce dernier en a extrait une partie de son *Histoire des Poissons*. « On n'a imprimé de lui qu'une description de *Taïti*, insérée dans le *Mercure de France* en octobre 1760 et quelques lettres imprimées dans le *Supplément au voyage de M. Bougainville* ». « L'observation de la nature ne laissa jamais à Commerson le temps de mettre la dernière main à un grand travail qu'il méditait sur l'histoire naturelle » (1).

Il nous faut maintenant faire une mention spéciale de l'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre. Bien que son roman de *Paul et Virginie* soit inséparable de tout essai, historique ou littéraire, concernant l'Île Maurice, nous n'en entreprendrons pas l'analyse ; tout ce qu'on a dit pour ou contre cet ouvrage, toutes les critiques, toutes les controverses, (il en existe encore de nos jours), sont dans toutes les mémoires ; nous y avons déjà fait allusion en partie.

(1) *Nouvelle Biographie Générale*, v. Commerson.

Ce fut le 14 juillet 1768 que Bernardin de St-Pierre arriva à l'Île de France, comme ingénieur. Quand il fit part de son projet de colonisation et de république à Poivre, celui-ci lui fit voir toutes les difficultés d'une pareille entreprise ; il y renonça donc, tout en caressant la possibilité de réaliser son rêve plus tard.

Une grande amitié se lia entre Poivre et Bernardin de St-Pierre, et c'est à l'école de l'intendant du roi que le célèbre auteur de *Paul et Virginie* commença l'étude de la botanique ; il était persuadé que Poivre « y avait trouvé son principal bonheur » (1).

Dans son *Voyage à l'Île de France, à l'Île de Bourbon, au Cap de Bonne Espérance*, etc., Bernardin de St-Pierre, après avoir décrit les péripéties de sa traversée du port de Lorient à l'Île de France, parle de notre sol, de nos plantes, de nos animaux, de nos coquilles et madrépores, etc. ; puis il passe en revue l'administration de Labourdonnais qui amena à l'Île de France « des ouvriers, bonne espèce d'hommes, et quelques mauvais sujets que leurs parents y avaient fait passer ; il les força d'être utiles ».

« Les premiers employés de la Compagnie y vivaient à peu près comme les Nobles à Venise ». Puis vinrent des officiers militaires et quelques régiments du Roi. Les missionnaires de St-Lazare donnaient l'instruction reli-

(1) Maurice Souriau. *Une aventure de Bernardin de St Pierre à l'Île de France*, 1901. Dans cette plaquette, l'auteur met en relief les torts de Bernardin de St Pierre à l'égard de Poivre, son ami et son bienfaiteur ; de St Pierre aurait poussé l'ingratitude au point de vouloir séduire l'épouse de son hôte ; il n'y réussit point, p. 6.

gieuse. On ne constate « nul goût pour les lettres et les arts, les sentiments naturels y sont dépravés ».

Les femmes ne savent pas toutes lire ; pourtant elles sont vertueuses. L'éducation des enfants ne peut se poursuivre qu'en France afin de les soustraire aux vices qui règnent chez les esclaves. L'auteur aborde ensuite la question épineuse entre toutes ; le traitement des esclaves à l'Ile de France. Il compatit au sort des esclaves dont il déplore en philosophe la condition inférieure. Il explique le Code Noir, et en fait ressortir le côté pénible. Tout ce qui est prescrit par la Loi, dit-il, pour le bon traitement des noirs est mis de côté. Sans doute Bernardin de St-Pierre s'était imposé la tâche de promouvoir les idées de son siècle contre l'esclavage ; mais, en généralisant, comme il l'a écrit, des faits qui, peut-être, n'étaient que des cas isolés, il s'est attiré l'animosité de la majorité des colons de cette époque.

Même Mme Poivre a pu lui écrire :

« Il semble que vous imputiez à l'Ile de France la loi et les abus de l'esclavage. Vous saurez cependant qu'il n'a pas été imaginé ici, et qu'il est encore plus affreux en Amérique » (1).

Il est certain que, dans le détail des mœurs du pays, l'auteur s'est exposé à des erreurs de fait, aussi bien que de jugement. Mais tout porte à croire que les intentions du philosophe n'étaient nullement de blesser la susceptibilité des colons dont il s'est plu à louer, d'autre part, l'hospitalité et la charité envers les étrangers.

(1) *Ibid.*, p. 13.

Beaucoup d'auteurs ont sévèrement critiqué les inexactitudes contenues dans le livre de Bernardin de St-Pierre. Sous ce rapport, les écrivains Mauriciens ont été, peut-être, les plus violents, poussés, comme ils l'étaient, par une question d'intérêt. Quels étaient les colons qui, à cette époque, n'étaient pas propriétaires d'esclaves ? Dans le cours de cet ouvrage, nous citerons plusieurs adversaires de Bernardin de St-Pierre, entre autres Thomi Pitot, la grande figure mauricienne de nos débuts littéraires.

Mais Bernardin de St-Pierre n'a pas eu seulement des détracteurs ; il a eu aussi des défenseurs. Tout récemment même l'abbé Ducrocq a publié un petit travail sur *Bernardin de St-Pierre et l'Île de France* où il prouve que le grand écrivain a réellement vu les choses horribles qu'il rapporte dans *Paul et Virginie*, et que, pour tous les services qu'il avait rendus aux habitants, il n'a eu d'autres récompenses que des persécutions indirectes et des calomnies.

Bernardin de St-Pierre avait fort travaillé son roman ; il a eu de la peine à fixer les noms de ses personnages ; les dates des principaux événements ont subi plusieurs changements. Les manuscrits de *Paul et Virginie*, roman dont le style est si élégant et simple et la lecture si agréable, révèlent, nous dit M. Lanson, que « le premier jet chez Bernardin est trouble, embarrassé, cahoteux ; les mots propres, les phrases inélégantes ou lourdes ne sont pas rares » (1).

(1) G. Lanson. *Un manuscrit de Paul et Virginie*, 1908, p. 10.

M. Lanson cite des passages entiers qui ont été plusieurs fois remaniés, et il donne l'explication suivante : « On dirait que Bernardin a coloré son roman pour son plaisir personnel, qu'en relisant sa première ébauche, les sensations de son voyage à l'Île de France se sont réveillées ; les images, les visions ont afflué ; il a été hanté du désir de faire passer dans son œuvre toute la couleur qui l'avait enchanté » (1).

Sonnerat est l'auteur du *Voyage aux Indes Orientales et à la Chine fait par ordre de Louis XVI de 1774-1781* ; c'est un traité des mœurs, de la religion, des sciences et des arts des Indiens, des Chinois, des Pégouins et des Madégasses, suivi d'observations sur le Cap de Bonne Espérance, les Îles de France et de Bourbon, les Maldives, Ceylan, Malacca, les Philippines et les Moluques, et de recherches sur l'Histoire Naturelle de ces pays. Il parle brièvement des efforts de Cossigny et de Poivre pour doter l'Île de France de plantes utiles ; il traite de notre climat, de notre géologie, de notre faune, de notre flore ; il y annexe les instructions de Poivre sur la manière de planter et de cultiver les girofliers et les muscadiers, et un Mémoire de ce dernier contenant l'état dans lequel il a remis la colonie de l'Île de France à son successeur.

Sonnerat réproouve généralement la conduite des colons envers leurs esclaves. Nous transcrivons le passage suivant qui lui a valu une sévère réplique de Charpentier de Cossigny :

(1) G. Lanson. *Un manuscrit de Paul et Virginie*, 1908, p. 36.

« Ce qui nuira toujours aux progrès de la culture, c'est qu'aucun Européen n'y passe (à l'Ile de France) dans le dessein de s'y fixer ; on y va pour trois ou quatre ans, pendant lesquels on cherche à s'enrichir, en exposant le peu d'argent qu'on y porte sur les vaisseaux qui vont acheter des hommes à Madagascar ou à Mozambique, commerce ordinairement lucratif, comme la plupart de ceux qui avilissent la nature.

L'habitant n'emploie jamais ses bénéfices à l'amélioration des terres ; les esclaves ne travaillent que nonchalamment ; que peut-on attendre d'un malheureux qu'on force à grands coups de fouets de rapporter l'intérêt de ce qu'il coûte ? J'ai connu des maîtres humains et compatissants, qui ne les maltraitaient point, adoucissaient leur servitude ; mais ils sont en très petit nombre.

Les autres exercent sur leurs nègres une tyrannie cruelle et révoltante. Ils meurent de misère et de mauvais traitement. »

Les récits des voyages de cette époque, les écrits ayant trait aux administrations coloniales, étaient lus avec soin par la classe dirigeante de l'Ile de France ; toute inexactitude était vertement relevée et la rectification exigée quand la chose était possible. C'est ainsi que Charpentier de Cossigny fit publier la *Lettre à M. Sonnerat*, en réfutation des inexactitudes contenues dans son *Voyage aux Indes Orientales*, etc.

C'est surtout en parlant de l'Ile de France où de Cossigny a longtemps résidé que la critique de ce dernier est sévère. Il élucide les points obscurs de notre histoire ; il proteste contre les allégations de Sonnerat, au sujet des esclaves, de leur nourriture, etc. ; il réhabilite les créoles et souligne le rôle important joué par eux dans la lutte entre Labourdonnais et l'Angleterre.

Il parle avec autorité du climat, des bois, du sol de notre île.

L'ouvrage de de Cossigny fut approuvé par le Gouverneur de l'île, le comte de Souillac qui accorda sa permission d'imprimer (1).

Jean Nicolas Céré (2) est né à l'Île de France, en 1737, et fut envoyé en France pour y faire ses études. Il participa à deux campagnes sur l'escadre du comte d'Aché et se fixa, en 1759, à l'Île de France. Collaborateur de Poivre il sauva l'œuvre de ce dernier en déjouant les perfidies d'Aublet ; il installa à ses frais de magnifiques pépinières. La Société d'Agriculture fit imprimer, dans son recueil de 1789, un mémoire de lui « *Sur la culture de diverses espèces de riz à l'Île de France* ». Il est mort le 2 mai 1810, laissant trois filles, M^{mes} d'Houdetot, de Barante, Hortense de Céré-Barbé, toutes trois très distinguées. Nous reparlerons de la dernière.

La correspondance de Céré avec les savants de l'époque est surtout intéressante au point de vue scientifique. Successeur de Poivre comme directeur de notre Jardin Botanique, il rendit d'immenses services à l'agriculture. Les savants qui visitèrent l'île, le botaniste du Petit-Thouars, M. Chapelier, M. Boose trouvèrent chez lui cette hospitalité qui leur faisait « oublier qu'ils n'étaient pas au sein de leurs familles, et le seul instant de peine et de regret qu'ils ressentissent était celui où ils se séparaient de cet homme de bien » (3).

(1) Nous donnons plus bas une courte analyse de l'œuvre de Charpentier de Cossigny sur les *Moyens d'amélioration et de restauration proposés au Gouvernement et aux habitants des colonies*.

(2) *Nouvelle Biographie* de Michaud, art. Céré.

(3) F. Magon de St-Elier. *Tableaux historiques*, 1839, p. 179.

Il était en relations suivies avec Buffon, Daubenton, Thouin, de Lamarck et avec la Société d'Agriculture qui lui décerna, en 1788, une médaille d'or.

Les critiques et les controverses qui surgissaient de toutes ces publications amenèrent graduellement les esprits cultivés à s'organiser pour soutenir les polémiques et à réclamer pour la colonie grandissante des institutions aptes à seconder leurs efforts. Des journaux furent fondés, des sociétés littéraires furent créées, les lois furent codifiées.

C'est vers 1773 qu'il faut faire remonter la publication du premier journal de l'île dont l'importance commerciale s'affirmait de jour en jour.

Cette feuille n'était qu'hebdomadaire et était destinée à renseigner les habitants qui commençaient à s'établir dans les quartiers éloignés de l'île, sur le mouvement du port, les achats et ventes, etc.

La *Gazette de l'Île de France* parut en 1792. Mais, tout d'abord, la liberté de la Presse n'était pas reconnue à l'Île de France ; les mulâtres et les descendants d'esclaves ne pouvaient pas encore exprimer leurs vues dans les livres et les journaux. Pour arriver à ce résultat, plus d'un quart de siècle s'écoulera.

Pour la publication de sa *Chronique Coloniale, politique et littéraire, des Îles de France et de la Réunion*, le sieur Majeur obtint une autorisation officielle (2 Flor : VII). Pour l'établissement d'une *Presse* (3 Mess : IX), le sieur Petitain dut obtenir une permission spéciale.

Cet état de choses durera jusqu'après l'annexion et la

liberté de la Presse coloniale ne sera proclamée qu'après la mission d'Adrien d'Epinay à Londres.

Dès l'année 1786, fut décidée la formation d'un groupement littéraire.

Nous lisons, dans les *Tableaux historiques* de Ferdinand Magon de Saint-Elier, le prospectus d'une institution formée sous le titre de *Société des Rédacteurs du Journal des Iles de France et de Bourbon*. La nécessité y est démontrée de réserver au travail de l'esprit un peu du temps consacré aux affaires. Dire que la seule préoccupation est de faire fortune « est imprimer sur nos colonies une tâche flétrissante » (1). « L'éloignement où nous vivons de la métropole retarde sans doute les progrès de nos connaissances, mais il ne peut en détruire le germe toujours subsistant. Au premier rayon qui viendra le féconder par sa chaleur bienfaisante, nous le verrons s'ouvrir, croître et se développer » (2).

Sans émulation, poursuit l'écrivain, l'esprit tombe dans une langueur léthargique. Les jeunes créoles sont bien disposés pour tous les « arts de goût », et même pour « les sciences les plus abstraites ». Il déplore « l'abandon où ils vivent, pour la plupart, dénués de toutes les ressources d'une bonne éducation », et il conclut en réclamant la formation de la *Société* qu'il considère essentielle à tous les points de vue.

Parmi les Européens fixés aux Iles de France et de Bourbon, il trouve des lettrés. « Les charmantes poésies

(1) F. Magon de St-Elier. *Tableaux historiques*, 1839, p. 220.

(2) *Ibid.*, p. 221.

du Chevalier de Bertin et du Chevalier de Parny sont entre le mains de tout le monde » (1). Il n'y a malheureusement pas de traces des travaux de cette Société. Encore à l'état embryonnaire, elle disparut probablement dans le remous révolutionnaire qui eut sa répercussion à l'Ile de France, mais réapparut plus tard, sous une autre étiquette pendant l'administration du général Decaen.

Pour la législation nous sommes redevables à Delaleu, juriconsulte français d'un travail remarquable. Directeur général des douanes et Président du Conseil Supérieur de l'Ile de France, il a fait publier le recueil des lois parues à l'Ile de France de 1715 à 1787. Le premier volume qui parut le 14 août 1777 contient l'édit de juin 1776 qui rendait obligatoire l'envoi en France des doublés minutes des actes de l'état civil et des actes notariés. Le dépôt de ces minutes qui se trouvait d'abord à Versailles fut, par la suite, transféré au Ministère des Colonies (2).

M. Henri Prentout étudiant le Code Delaleu s'exprime ainsi :

« A l'Ile de France soumise tout d'abord à la Compagnie des Indes, en vertu même de l'édit de création de cette compagnie, la *Coutume de Paris* était le statut des habitants. Les ordonnances royales y étaient aussi en

(1) F. Magon de St-Elier. *Tableaux historiques*, 1839, p. 222.

(2) Pierre Harel. *L'Angleterre et la loi civile française à l'Ile Maurice*, 1899, p. 35.

vigueur ». « Quand le roi eut repris la souveraineté de l'île en 1766, les lois et ordonnances faites pour le royaume furent applicables à l'Île de France » (1).

Les progrès littéraires de la fin du siècle sont peu marqués, car la politique absorbait toute la population. La Révolution française eut sa répercussion chez nous. On revendiqua les *Droits de l'homme*, le drapeau tricolore fut arboré, et, à l'instar du Club des Jacobins, furent créés à Port-Louis, les Clubs des *Amis de la Constitution* et de la *Chaumière*. Mais ce qui vint mettre un terme aux progrès révolutionnaires dans l'Île de France ce fut la proclamation en France, le 4 février 1794, de l'abolition de l'esclavage :

« Les prisonniers furent mis en liberté, la guillotine démontée où elle était installée aux yeux de tout le monde, le Club de nos Jacobins détruit. Les principaux membres au nombre de trente et quelques furent arrêtés et embarqués sur un navire partant pour la France » (2).

Tous ceux qui avaient intérêt à voir la continuation de l'esclavage s'unirent et firent face aux émissaires Bacco et Burnel envoyés par le Directoire pour l'application de la loi contre l'esclavage.

Une loi de Bonaparte de 1802 rétablit le trafic des esclaves, et pendant quelques années, il ne fut plus question de l'abolition de l'esclavage.

Avec la paix d'Amiens (1802), le pays commença à con-

(1) H. Prentout. *L'Île de France sous Decaen*, 1901, p. 248.

(2) Evenor Hitié. *Histoire de Maurice*.

naître une ère de tranquillité. Pendant les premières années de l'administration du général Decaen, la colonie fut très prospère ; les habitants déployèrent un luxe jusqu'alors inconnu ; les mœurs étaient policées et le terrain était propice à la culture intellectuelle.

Les lois furent remaniées et mises en harmonie avec les besoins d'une population civilisée. La nouvelle situation politique créée par la Révolution française et l'arrivée au pouvoir de Bonaparte, exigeait une législation renouvelée.

« La nécessité s'imposait en cette colonie comme dans la métropole, de procéder à la fusion entre le droit de l'ancien régime et le droit de l'époque révolutionnaire que les historiens du droit appellent le droit intermédiaire (1). »

Sur bien des points, Decaen modifia très peu la législation existante et « lorsque la colonie tomba aux mains des Anglais, en 1810, trois codes seulement y avaient été introduits : le code civil, le code de procédure civile et le code de commerce (2). »

Le 1^{er} Brumaire xiv (23 octobre 1805) le Code civil des Français est promulgué aux Iles de France et de la Réunion. Il devient le Code Napoléon en 1808, lequel est promulgué le 21 avril 1808 aux Iles de France, Bonaparte et dépendances. Le code de commerce est promulgué le 14 juillet 1809. « La plupart des additions, exceptions et modifications du Code civil tiennent à l'institution de l'esclavage et à la présence dans la colo-

(1) H. Prentout. *L'I. de France sous Decaen*, 1901, p. 248.

(2) *Ibid.*, p. 249.

nie de deux populations d'hommes libres que l'on ne regarde point comme égales (1) ».

« En dehors des codes, et pour les compléter, l'administration de Decaen promulgua, à l'Île de France et à l'Île Bonaparte, quantité de lois secondaires, de décrets impériaux ou d'avis de Conseil d'Etat. » (2)

« C'est avec raison que les colons donnèrent au *Recueil des arrêtés du Capitaine général* le nom de *Code Decaen*. Le général avait pris une part personnelle à toutes les discussions qui précédèrent la promulgation de chaque code, la publication de chaque arrêté, puisque sur chaque sujet il y avait lieu à délibération des administrateurs généraux. (3) »

Les lois mises en vigueur de 1810 à 1825 « composent le troisième code auquel Farquhar, gouverneur de l'Île Maurice a donné son nom » (4). De nombreux Ordres en Conseil, des Ordonnances multiples, le tout amendant de façon considérable les dispositions du Code français, sont venus dénaturer dans une certaine mesure les articles de loi de nos premiers législateurs (5).

N'importe, le peu qui nous reste est conservé avec un

(1) H. Prentout. *L'Île de France sous Decaen*, 1901, p. 257.

(2) *Ibid.*, p. 264.

(3) *Ibid.*, p. 267.

(4) Pierre Harel. *L'Angleterre et la loi civile française à l'Île Maurice*, 1899, p. 43.

(5) Les trois Codes (Delaleu, Decaen, Farquhar) « forment les trois premiers volumes de la collection des lois promulguées à Maurice jusqu'en 1865, et dont la publication est due à John Rouillard ». *Ibid.*, p. 44. Toute la collection fut remaniée par Pigott en 1896,

soin jaloux et, que ce soit à la Cour Suprême ou à la Cour inférieure, nos avocats, qui sont tous Mauriciens, citent constamment les Articles impérissables du Code français. On a pu écrire : « Le Code Civil, nos Codes de procédure et de commerce ont force de loi à l'île Maurice, sauf certaines modifications ».

De l'étude de P. Harel « il ressort que la législation de l'île Maurice est à la hauteur de tout le progrès contemporain, et qu'en opérant les réformes, les législateurs Mauriciens ne se sont jamais départis des idées et des traditions françaises » (1) et l'auteur donne comme preuve la loi toute récente sur les successions et les testaments (pp. 177-183).

On avait essayé, à un certain moment, d'avoir à l'île Maurice des Magistrats anglais. La tentative fut loin d'être heureuse ; ces légistes qui étaient peut-être des érudits en droit anglais, ne comprenaient pas grand chose à nos lois. Pour commenter les textes français il fallait connaître la langue française ; les magistrats anglais eurent donc de grandes difficultés à surmonter.

Aujourd'hui même, dans notre Haute Cour où il y a généralement des Juges anglais, ces derniers doivent nécessairement posséder une bonne connaissance de la langue française. On n'y plaide qu'en anglais, il est vrai ; mais bien des dépositions de témoins sont faites en français et, quelquefois même, prises directement par le Juge sans l'intermédiaire de l'interprète.

(1) *Ibid.*, p. 199.

Jusqu'à la Révolution il n'existait à l'île de France que de rares écoles primaires. Les enfants recevaient plutôt l'instruction, à domicile, de leurs parents ou des rares professeurs qui se rencontraient dans l'île. La première école de Port-Louis fut celle de Michelet, fondée par l'abbé Challan, le 6 janvier 1791. Jacques Boyer, au mois de Mars 1798, fonda une école qui devint, deux années plus tard (24 Flor. VIII) le Collège Colonial.

L'année suivante, le 1^{er} Nivôse IX, fut créée une école pour l'instruction des enfants de couleur ; mais cela ne se fit pas sans toutes sortes de restrictions.

Le 7 décembre 1806 fut posée la première pierre du Lycée Colonial qui devint en 1810, le Collège Royal. En l'espace de quelques années trois cents élèves reçurent l'instruction à ce Lycée. Le recrutement du personnel enseignant fut relativement facile ; une vingtaine d'élèves appelés élèves du Gouvernement reçurent l'instruction gratuite au Collège Royal.

L'émigration, une des conséquences de la Révolution Française fut un événement des plus heureux pour l'île de France qui profita des lumières des émigrés, parmi lesquels on compta des hommes très remarquables. Sous d'habiles professeurs, le Collège Royal acquit bien vite une belle renommée, et des élèves lui vinrent de Bourbon, des Seychelles, de l'Inde, de Batavia.

On y enseignait le Français, l'Anglais, le Latin, le Grec, la Rhétorique, etc.

Un des pionniers de la propagation de la langue française à l'île Maurice fut incontestablement François Bernard qui avait été secrétaire de Decaen et qui fut nommé

Proviseur au Collège Royal : C'était un excellent Professeur de Rhétorique et de Littérature.

Il repartit pour la France vers 1827, laissant aux Mauriciens le souvenir d'un grand éducateur en langue française. Il n'oublia jamais ses anciens élèves pour lesquels il avait composé deux Opéras : *Marcelin* et *Le Trompeur trompé*, ainsi qu'un drame, *Malheur et Vertu*.

Son poème *Le Temps*, où il vantait les bienfaits de Labourdonnais et adressait à Farquhar quelques compliments, eut une grande vogue à l'Île Maurice.

Nous avons dit plus haut, qu'à l'instar du Club des Jacobins, avaient été formés à l'Île de France le Club de *La Chaumière* et celui des *Amis de la Constitution*.

Lorsque ces Clubs disparurent, les principaux membres qui comptaient parmi les plus instruits de la colonie, se groupèrent de nouveau en cercle littéraire.

Sous le général Decaen fut créée la Société littéraire appelée *Les Kangourous*, dont le siège se trouvait aux environs de la capitale à la Ménagerie (Grande Rivière Nord-Ouest) (1).

Quelles pouvaient être les tendances littéraires d'une Société pareille, organisée tout au début du XIX^e siècle, loin de toute influence française directe, par des hommes dont la bonne volonté était certaine, mais dont l'érudition et le goût, dans la plupart des cas, étaient bien médiocres ?

Le jugement d'Albert Pitot, au sujet des membres de

(1) Extrait de l'*Anthologie Mauricienne*, de E. de Rosnay.

la *Société des Kangourous*, tout sévère qu'il est, reste assez juste :

« Le choix des membres n'avait pas été sagement effectué ; quelques-uns, par désir de faire preuve d'originalité, de se distinguer du vulgaire, se crurent tenus d'adopter le genre douteux qu'illustra Parny dans ses plus mauvais jours. Ils se complurent dans une licence folle voisinant de près la pornographie » (1).

Alors même qu'en France les tendances littéraires étaient incertaines, à l'Île de France, nos débuts littéraires ne pouvaient qu'être hésitants.

M. E. Faguet nous le dit clairement :

« La littérature du temps de l'Empire est plus qu'aucune autre la littérature d'une époque de transition. L'esprit du dix-huitième siècle et l'esprit du dix-neuvième, la tradition française et le tour d'esprit allemand, le classicisme finissant et le romantisme qui commence ; la philosophie anglo-française de Locke et Voltaire et la philosophie spiritualiste déjà religieuse et déjà mystique. Cette époque a tous les charmes des aurores, toutes les mélancolies des déclin et aussi tout le piquant des incertitudes ». En France la philosophie voltairienne avec tout son scepticisme avait préparé la voie à Parny et rendu possible la publication de ses poésies érotiques. « Elles avaient de l'élégance, une certaine grâce sensuelle, quelquefois un accent rapide de vraie sensibilité. Il n'en fallut pas plus pour que Parny fût salué le *Racine*

(1) A. Pitot. *Esquisses historiques*, 1914.

de l'élégie ». Et Faguet ajoute : « Il n'était le Racine de rien ».

« Assez spirituel, capable de mettre lestement en vers les grossièretés du Dictionnaire philosophique, bref une manière de Voltaire burlesque », Parny connut une vogue prodigieuse. Ce « peintre de la volupté », créole de l'île Bourbon, laissa de profondes empreintes dans notre société, lors de son séjour à l'île de France. Ses premières œuvres publiées à l'île Bourbon étaient connues de nos intellectuels, et leur influence est facile à retrouver dans les faibles débuts de notre littérature coloniale.

Bertin exerce une influence identique à celle de Parny. Il venait de mourir à Saint-Domingue (1790), mais ses élégies à ses maîtresses Eucharis et Catilie étaient familières à la jeune génération et allaient trouver des imitateurs parmi les Mauriciens.

Devant les protestations des colons, la Société des Kangourous ne tint pas longtemps ; elle fut bientôt dissoute et remplacée par celle de la *Table Ovale*, bien plus renommée que son aînée (1806).

Jacques Arago, dans son livre *Promenade autour du monde* pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820, raconte son séjour à l'île Maurice qui reste, à ses yeux, l'île enchanteresse de *Paul et Virginie*.

Il parle avec enthousiasme de l'hospitalité des créoles, et il a des paroles élogieuses à l'adresse du groupe littéraire de la *Table Ovale*,

Les membres de la *Table Ovale*, dit-il, « affranchis de la morgue ridicule de nos poëtereaux de la capitale, jugent leurs bagatelles ce qu'elles valent, ne s'offusquent point d'une critique sévère, et, étrangers aux sottes querelles de tant de beaux esprits, riment pour chanter et chantent pour s'étourdir » (1).

Thomi Pitot est désigné par Arago comme « le Béranger de cet hémisphère, et dont les séduisantes productions ont été si souvent l'objet des rapines de vingt chansonniers parasites de la capitale » (2).

Il cite encore « un Mallac dont la Muse correcte et facile ne semble étrangère à aucun genre » ; « un Bernard que Thalie avec regret vit désertier sa cour, mais que la gloire reconquit en l'associant aux triomphes d'un général » (Decaen) ; un Coudray à la tête du Collège Colonial ; un Arrighi ; un d'Epinay ; « un Josse aussi familier avec les aimables bagatelles des Bertin et des Parny qu'avec les sublimes vérités des Newton et des Descartes » ; un Fadeuilhe, un Maingard, « un Epidariste Colin, digne émule de Parny dont il a reçu les leçons ». Josse était propriétaire de l'immeuble où se réunissait la *Table Ovale*, au Champ de Lort, le long de la rue Labourdonnais.

Les séances avaient lieu le Jeudi et se terminaient par un dîner ; de joyeux propos, des discours pleins de piquant rehaussaient l'éclat de ces réunions que fréquentait l'élite intellectuelle du pays ; les chants, à la fin du

(1) Paris, 1822, p. 226.

(2) *Ibid.*, p. 227.

repas, étaient souvent des impromptus qui témoignent de la verve spirituelle de ces bons vivants.

Les règlements de la Société ont été écrits en vers par Mallac ; en voici un extrait :

« Puisque la Table Ovale
Est notre nom de choix,
Il faut qu'on nous régale
Sur une ellipse en bois.
C'est un point important que l'amitié réclame ;
On dîne sans voir ses amis,
Aux tables où l'on est assis
En parallélogramme.

.....
Dans ses chansons la Table Ovale
Respectera les lois, les mœurs,
Les rois, l'autorité papale,
Pour n'aller point chanter ailleurs.
L'algèbre, la métaphysique
N'entreront point dans ses débats,
Elle bannira la logique
Surtout à la fin du repas. »

En 1809, nous trouvons la *Table Ovale* en relations avec cette Société parisienne du *Caveau Moderne* dont faisaient partie Desaugiers et Béranger.

Pierre Larré, délégué Mauricien à Paris, offrit au *Caveau Moderne* un recueil des chansons de ses compatriotes, des liqueurs diverses, et une balle de café de Moka.

Son passeport et son signalement sont en vers :

« Prions les chansonniers aimables
De le présenter dans Paris
Aux minois fins, aux bonnes tables
Dont il est doublement épris. »

Le connaissance pour la remise de :

« Douze flacons de divers jus
Que Bacchus nous apprit à faire. »

est aussi en vers.

La réception de Larré au Rocher de Cancale, où se réunissaient les membres du *Caveau Moderne*, fut enthousiaste.

Le procès-verbal de la réunion fut rédigé en vers, les toasts furent portés en vers :

« Certifions avoir reçu
Du sieur Larré, joyeux convive,
Des chansonniers de l'autre rive,
Douze flacons d'un jus exquis
Qu'à la santé de nos confrères,
En chœur, nous nous sommes promis
De vider gaîment à pleins verres. »

Dès ce moment la *Table Ovale* fut considérée comme une filiale du *Caveau Moderne*.

Pour l'influence qu'à exercée la *Table Ovale* sur les destinées littéraires de notre île, nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ces quelques lignes d'une rigoureuse exactitude, empruntées à Pitot :

« Plus tard, lorsque la vogue de la Société fut établie et qu'elle se fut mise en rapport avec le *Caveau Moderne*, elle exerça dans la colonie une sorte de censure, de monopole artistique, de despotisme intellectuel, et sut se rendre redoutable.

Les étrangers de marque qui visitèrent l'île s'empressèrent de lui présenter leurs devoirs, par curiosité sans

doute, par désœuvrement ou par dilettantisme, mais le bruit courait sur place qu'ils n'agissaient ainsi que pour se mettre à couvert de ses foudres impitoyables. » (1)

De la longue liste des membres de la *Table Ovale* cités plus haut, beaucoup ne se distingueront qu'après l'annexion britannique. C'est pour cette raison que nous avons réservé pour le second chapitre les noms si avantageusement connus de Thomi Pitot, de Lorquet et d'Adrien d'Epinay.

Nous parlerons ici particulièrement du colonel Josselin Jean Maingard et de Jacques Mallac qui appartiennent aux deux périodes.

Le colonel J. J. Maingard naquit à l'Ile de France le 11 janvier 1759 et mourut à Bourbon le 18 mars 1838. Un des fondateurs du Collège de France, il alla plus tard fonder le collège de Bourbon. Cousin du poète Evariste Désiré de Parny, il a longtemps subi l'influence de ce dernier; mais il ne va pas jusqu'à la licence de son célèbre modèle. De 1806 à 1821, il composa des poésies pour ses amis de la *Table Ovale*.

Comme tous les créoles distingués de cette période, il prit une part active à la politique du pays. Sa réponse au général Magallon qui accompagna en 1796 les agents du Directoire, Bacco et Burnel, chargés de la suppression de l'esclavage à l'Ile de France est des plus typiques : « Qui je suis ? — Créole, père de famille, habitué à braver la mort

(1) A. Pitot. *Esquisses Historiques, Ile Maurice*, 1910.

depuis longtemps et prêt à perdre la vie aujourd'hui pour sauver la colonie. »

On sait que les agents furent renvoyés sans avoir rien accompli, ce qui sauva probablement la colonie du sort réservé aux malheureux habitants de Saint-Domingue.

Du recueil de *Couplets et chansons* de Maingard, nous détachons deux pièces.

La Balliadère donne la mesure exacte de l'influence de Parny et de Bertin sur notre poète dont les vers sont moins libertins que ceux des célèbres Réunionnais.

BALLIADERE (*sic*) (1)

« De son coloris vigoureux
Quittant la teinte trop sévère,
D'un ton suave et gracieux
Raynal a peint la Balliadère ;
Mais pour ce tableau séduisant
Des mers il franchit la barrière,
Moi, je veux, créole galant,
Chercher ici ma Balliadère.

.. .. .

Où, je la vois, de ses attraits
Paraissant ignorer l'empire ;
Un calme pur est dans ses traits
Quand dans nos cœurs est le délire :
Ses yeux brillants de volupté,
Malgré de timides paupières,
Dédaignent l'éclat emprunté
Qu'ont de l'Indus les Balliadères.

.. .. .

(1) L'orthographe usitée est *bayaadère*.

De la beauté l'heureux trésor
Peut-il conserver sa souplesse
Dans ces étuis recouverts d'or
Et sous une écorce traîtresse ?
Que je préfère ce mouchoir,
Ce tissu de gaze légère
Qui doit cacher... et laisse voir
Le beau sein de ma Balliadère !

Mais, par un contraste choquant
Dont Raynal a tu le mystère,
On voit un monstre repoussant
Sur les pas de sa Balliadère ;
Partout sur ce point important
Femme est d'accord, pourquoi le taire ?
Car, j'en maudis un constamment
Fixé près de ma Balliadère. »

.....

Le poète sait cependant, à l'occasion, trouver d'autres accents ; par exemple, dans cette épître adressée à Mme Dunienville, on croirait entendre la voix d'un père :

FRAGMENT D'UNE EPITRE

A MADAME DUNIENVILLE (1)

Jeune encor, dans de tristes bois
Tu vas donc enterrer tes charmes,
De l'amitié la voix, les larmes,
Sur ton cœur n'ont plus aucuns droits ;
Tu vas, cédant à de vaines alarmes,
Quitter ce cap qui de ton choix heureux
Devait transmettre d'âge en âge
Le souvenir à tes neveux...

(1) Elle partait pour *Bon Courage* dans les montagnes de la Savane. Note de l'Editeur.

De tous les tiens le voisinage
Va perdre ses attraits pour toi.
Puisse, pour prix de ton courage,
L'aveugle dieu dont tu subis la loi
(Non pas celui dont l'aimable délire
Fait quelquefois le charme de nos ans,
Mais bien Plutus) de son empire
Guider tes pas dans les sentiers brillants,
Et de quelque féconde mine
De *Bon Courage*, dans les monts,
T'entr'ouvrir les heureux sillons.
Que la mère de Proserpine,
Avare parfois de ses dons,
Les prodigue à la main active
Qui va, dans toutes les saisons,
Réclamer sa bonté tardive,
Puissent, etc...

Le lecteur appréciera, comme il convient, ce mélange décousu de vers octosyllabiques et décasyllabiques. Les dernières pièces de Maingard révèlent plus de régularité en même temps qu'un rythme plus souple et plus harmonieux. (Voir Chapitre II, page 86).

Jacques Mallac était d'une famille d'armateurs de Bordeaux. Avocat au parlement de cette ville, il faisait partie de la société littéraire du *Caveau Moderne*. Il était ami de Laisné, de Sèvres, de Peyronnet, de Martignac, avocats comme lui. Ce dernier dit, plus tard, à Eloi Mallac : « Si votre père était resté en France, il y aurait certainement joué un rôle politique, car il avait au moins autant de valeur et de talent qu'aucun de nous » (1).

(1) Comte A. Maingard, éditeur des *Couplets et Chansons* de J.-J. Maingard.

Dans son voyage de France à l'Ile de France, sa femme mourut. L'accueil hospitalier qu'il rencontra dans l'île le décida à s'y fixer. C'est par son intermédiaire que la *Table Ovale* entra en correspondance avec le *Caveau Moderne*. A l'Ile de France il fut bientôt nommé Procureur général. Destitué en 1813, par l'effet de machinations insidieuses, il fut peu après réintégré à son poste. Les *Archives de Maurice* qui parurent en 1818 et 1819 étaient publiées par ses soins. C'était un érudit en même temps qu'un musicien distingué.

Voici les premiers vers de la satire, sur les fâcheux, bien connue des contemporains de Mallac :

« Aux moments du travail si vous portez vos pas
Chez un homme occupé de mauvaises affaires,
Soyez bref et précis, ses heures lui sont chères ;
Par d'assommants discours ne le désolez pas.
Sur les faits, sur le droit qu'il veut faire connaître,
Chacun pense devoir tout répéter dix fois ;

 Passe pour deux, passe pour trois,
Mais une suffirait et vaudrait mieux peut-être.

 Traînant sa nullité de logis en logis
 Damis n'est occupé de soins d'aucune sorte ;
De très loin, par bonheur, hier j'aperçus Damis ;
 J'eus le temps de fermer ma porte.

Musard dans mon bureau s'assied nonchalamment
Négligeant ses devoirs, mais non la politique.
J'ai beau rester muet : il commente, il critique ;
Je lui fais froide mine ; il me trouve charmant.

Qui que tu sois, lecteur, écoute ma prière :
Songe que si je perds ce moment qui s'enfuit,
Il me faudra veiller, quand au sein de la nuit,
Un paisible sommeil fermera ta paupière. »

.....

Pendant qu'à l'Ile de France nos compatriotes travaillaient à la formation de notre littérature, nos frères établis en France contribuaient avec éclat au renom de la colonie.

Nous avons déjà vu qu'au début de la création de la Société Mauricienne un grand nombre de jeunes gens furent expédiés en France par leurs parents, soucieux de leur inculquer une éducation digne de leur naissance.

La plupart ont rapporté au pays natal les bienfaits qu'un long séjour dans la mère patrie pouvait procurer. Un grand nombre, cependant, ne sont pas revenus ; ceux qui avaient le sens artistique développé comprirent que l'ambiance européenne leur ferait défaut à Maurice ; ceux qui s'adonnaient à la science, habitués, comme ils l'étaient, à un champ d'expérience vaste et fertile, ne purent pas se résoudre à reprendre le chemin du pays ; les lettrés qui pouvaient trouver en France des guides sûrs parmi toute une élite de professeurs, préférèrent souvent s'arracher aux affections de leurs proches pour s'adonner à leurs études favorites. Il est impossible de dresser une liste fidèle de tous nos compatriotes qui se sont distingués à l'étranger ; nous tâcherons seulement de signaler dans le cours de ce travail, les noms les plus illustres et les œuvres les plus remarquables.

Il faut, parmi ceux-là, citer dans cette première période Mme Hortense de Céré-Barbé, fille de Céré, le naturaliste.

Elle est l'auteur d'une tragédie en 5 actes et en vers, *Maximien*, qui avait été reçue aux Français le 10 avril

1809 ; le comité chargé d'examiner cette œuvre ayant recommandé certains changements au 3^e acte, l'auteur fit la correction, mais la pièce ne fut jamais jouée.

Maximien, père de Faustine, femme de Constantin, empereur des Romains, avait été dépouillé de ses pouvoirs par ce dernier. Il résolut d'assassiner l'Empereur ; au moment de perpétrer son crime, il est découvert par Flavius fils de l'Empereur, (d'un premier mariage) et prend la fuite.

Constantin ne voit plus devant lui que son fils armé qu'il accuse d'avoir attenté à ses jours.

Faustine ne peut croire à la culpabilité de Flavius ; elle pénètre l'horrible secret de Maximien et s'accuse à sa place.

L'Empereur croit à une supercherie de Faustine pour sauver Flavius qu'il soupçonne d'être l'amant de sa femme.

Pour échapper aux gardes Flavius se suicide ; Faustine elle-même prise d'horreur s'empoisonne, et au moment où Maximien ayant révélé qu'il est seul coupable, va être saisi, il se donne la mort.

Cette pièce façonnée sur le moule classique ne manque pas d'intérêt, bien que la fin soit amenée un peu sèchement ; c'est, en somme, une bonne étude des temps où les crimes succédaient aux crimes pour l'élévation au trône des empereurs romains.

Voici d'abord le passage où Maximien explique sa résolution de se débarrasser de l'Empereur :

..... « Faustine, instruite de mon sort,
Accourue au moment qu'on ordonnait ma mort,

De son féroce époux apaisa la colère,
Demandant à genoux la grâce de son père.
Mon sang bouillonne encore à m'en ressouvenir.
Crois-tu qu'à l'accepter j'aurais pu m'avilir,
Qu'à ce prix de mes jours j'eusse sauvé le reste,
Si je n'avais, ami, dans ce moment funeste,
Pour laver cet affront, médité dans mon cœur
Les moyens de pouvoir en punir l'Empereur ?
Oui, Varus, au moment où sa bouche imprudente
M'offrait ce vil pardon, que sa main nonchalante
Laissait l'occasion pour jamais s'échapper,
Mes yeux cherchaient la place où je devais frapper :
Sa mort doit expier la honte de ma vie,
M'affranchir de l'opprobre et de la tyrannie. » (1)

Les imprécations de Faustine, contre le coupable qu'elle ne connaît pas encore, pour être moins vibrantes que les imprécations de Camille contre Rome, ne laissent pas d'avoir quelque vigueur.

FAUSTINE

« Maudit soit le cruel dont la main détestable
Voulut exécuter ce monstre abominable !
Qui de pièges mortels a semé ce palais,
Et surpris l'innocence en d'horribles filets.
Que ce soit son supplice aujourd'hui qu'on apprête ;
Que les foudres vengeurs n'atteignent que sa tête !
Que mes yeux soient témoins de ses gémissements !
Qu'il périsse au milieu des plus affreux tourments !
Que le triste Achéron lui ferme le passage !
Que, toujours rejeté sur le sombre rivage,
Il souffre tous les maux que sa rage a causés !
Que ses membres affreux soient toujours dispersés !

(1) Hortense de Céré-Barbé. *Maximien*, Paris, 1813, Acte I, Sc. IV, p. 20.

Que sa cendre, des vents soit l'éternelle proie !
Que l'univers en goûte une funeste joie,
Et que tous les objets qui sont chers à son cœur,
Son père, ses enfants.....

Maximien

Arrêtez ! (1)

Mme H. de Céré-Barbé a encore publié les *Heures Poétiques et Religieuses* dédiées au roi. Elle y célèbre en termes excellents les gloires du Seigneur : Les fêtes religieuses, le Déluge, les Catacombes, le Jugement dernier.

Ses méditations en vers contiennent de belles pages pleines de sentiment religieux : *La Mort, le Cimetière, l'Enfant, le Vieillard, l'Athée* (2).

Cependant, dans l'île, tandis que les joyeux Sociétaires de la *Table Ovale* sacrifiaient aux Muses, les esprits pondérés commençaient à se préoccuper des problèmes qui intéressaient l'avenir de la colonie. C'est ainsi que Charpentier de Cossigny publia, en 1803, son livre sur les *Moyens d'amélioration et de restauration proposés au Gouvernement et aux habitants des colonies*. Il y parle de St-Domingue, de Madagascar, des Iles de France et de Bourbon.

Il établit que la question de l'abolition de l'esclavage fut agitée par la population de couleur fixée en France.

(1) Hortense de Céré-Barbé. *Maximien*, Paris, 1813, Acte IV, Sc. II, p. 51.

(2) H. de Céré-Barbé. *Heures poétiques et religieuses*, 1828.

Une *Ode à la Liberté* est encore attribuée à M^{me} de Céré-Barbé. La copie, qui se trouve à la Bih. Nat., à la cote Ye 1964, porte simplement la mention écrite à la main : « Par la citoyenne Barbé, née Céré, créole de l'Isle de France. »

Il a une page sévère contre la paresse des noirs, leur insouciance, leur ingratitude. Seule la religion sera capable d'inspirer le goût du travail aux peuplades plongées dans la barbarie, et il cite, à l'appui de sa théorie, les résultats merveilleux obtenus par les Espagnols et les Portugais dans la transformation des peuplades d'Amérique. Il préconise la culture de plantes vivrières ou utiles : cotonniers, cannes à sucre, caféiers, indigotiers, etc....

Il loue la sagesse des habitants de l'Île de France qui, pendant la Révolution, avaient écarté toute innovation en religion, « malgré les systèmes impies que les enragés mettaient en avant ».

Et, faisant allusion aux mesures prises par les colons pour repousser l'abolition de l'esclavage à l'Île de France, il ajoute : « Par des mesures aussi sages ils ont préservé la colonie du bouleversement qui a été si fatal à Saint-Domingue ».

Cossigny recommande la formation d'un établissement à Madagascar pour soutenir les efforts des Français dans l'Inde. Il avait compris que l'Île de France, avec sa faible population, ne pourrait jamais atteindre ce but et serait exposée elle-même à la première rupture, tandis que Madagascar, avec sa population immense, fournirait des ressources inépuisables.

Cet esprit clairvoyant avait vu juste. Quelques années plus tard, le général Decaen, avec une garnison des plus minimales, devait succomber à l'Île de France sous l'attaque de forces anglaises dix fois supérieures.

Un voyageur, de passage à l'île de France, Bory de Saint-Vincent, exprime les mêmes idées que Cossigny. Laisse malade à l'île de France par la mission chargée d'explorer les Terres Australes, il put visiter l'île en tout sens.

En parlant de l'Anse des Prêtres, il ne peut s'empêcher de faire allusion au roman de Paul et Virginie.

« Au reste, soit que Paul et Virginie aient été deux enfants de l'imagination d'un homme éloquent et vertueux, soit qu'effectivement ils aient animé les lieux maintenant solitaires où je venais chercher leur souvenir, je m'oubliai souvent avec leur histoire ; je croyais assister à leurs jeux ou à leurs travaux : un noir qui passait trop chargé de bois était le vieux Domingue ; une négresse revenant de la forêt me rappelait sa laborieuse compagne ; et si par hasard le chien de quelque chasseur égaré venait troubler par ses aboiements la douce mélancolie dont je m'occupais : c'était le bon Fidèle qui me tirait de mes réflexions. » (1)

Sa description de l'île, au point de vue géologique, est l'œuvre d'un savant. Il retrouve à l'île de France une plaine Neptunienne que des secousses souterraines ont dû faire émerger des flots.

Il suppose que le centre de l'île, dont le « Piton du Milieu est le dernier soupirail d'une force expirante » (2), devait être autrefois la cavité d'un énorme volcan.

De l'île de France il alla à l'île Bourbon qu'il décrit ; puis il revint à l'île de France.

La fin de la partie consacrée à notre île contient une

(1) Bory de Saint-Vincent. *Voyage aux quatre principales îles des mers d'Afrique*, 1804, tome I, p. 205.

(2) *Ibid.*, p. 212.

dissertation sur les aérolithes et un essai sur la stratégie à adopter pour détruire la puissance maritime de l'Angleterre.

D'après lui, Madagascar devait être le grand quartier général d'où l'on serait parti pour harceler les possessions anglaises de l'Indoustan.

F. Descroizilles fit paraître, en 1803 (prairial an xi), un travail remarquable ayant trait à certaines questions d'économie politique et à la grande préoccupation du moment : l'abolition de l'esclavage. Négociant et planteur à l'Ile de France, ancien membre de l'Assemblée Coloniale, il avait pris une part active au renvoi des Commissaires Bacco et Burnel. Il recommande : 1° Une monnaie d'or ; 2° l'abolition des monopoles entre les mains des Compagnies privilégiées, telles que la Compagnie des Indes ; 3° l'entrée libre dans les ports français des produits de la colonie ; 4° la coopération des habitants de l'Ile de France à l'établissement des lois ; 5° l'introduction de noirs esclaves.

Il trouve l'esclavage nécessaire pour les intérêts de l'Etat. Voici, en partie, son plaidoyer :

« Tout le monde sait que l'accroissement naturel de la population serait beaucoup trop lent, et que, pour faire parvenir promptement au degré dont elles sont susceptibles, des colonies dont plus de moitié du terrain est encore inculte, il est indispensable d'y introduire de nouveaux cultivateurs » ; (1)

mais il ajoute :

(1) F. Descroizilles, *Essai sur l'agriculture et le commerce des îles de France et de la Région*, Rouen, 1803, p. 37.

« A Dieu ne plaise que je me rende l'apologiste de l'esclavage et des horreurs qui trop souvent l'accompagnent ! Mon cœur a souvent gémi, au contraire, de la dureté de quelques-uns de nos colons, et du malheureux sort des individus qu'ils tiennent sous leur joug. Mais je puis dire, avec vérité, que ces excès ont toujours été ici sévèrement réprimés par les Lois. Longtemps avant que la Révolution Française vînt propager les idées d'égalité, cette colonie en présentait l'image par la manière dont y étaient traités les hommes libres, quelle que fût l'intensité de leur couleur. » (1)

L'auteur parle de nombreux cas d'affranchissements partiels dûs uniquement à l'humanité de maîtres reconnaissants envers leurs esclaves pour leurs bons et loyaux services, et il prouve que la condition des noirs à l'Île de France était bien meilleure que dans leur pays d'origine, le continent Africain.

Vers le temps où la *Table Ovale* groupait les joyeux esprits amis de la poésie et des bons repas, d'autres Sociétés, d'allure plus sérieuse, et où l'action fut plus efficace, se formèrent à l'Île de France.

En l'année 1805, s'organisa le Cercle Littéraire qui devint peu après la *Société d'Emulation*, dont le but était de faire des recherches ayant trait à toutes les branches des sciences, des arts et de l'industrie ; elle correspondait avec de nombreuses sociétés savantes d'Europe et a laissé des travaux d'une grande valeur scientifique. C'est surtout sous l'administration de Farquhar, notre premier Gouverneur anglais, que les recherches scien-

(1) F. Descroizilles. *Essai sur l'agriculture et le commerce des îles de France et de la Réunion*. Rouen, 180, p. 74.

tifiques prirent un essor considérable. Charles Telfair fut le fondateur et l'âme de la *Société d'Histoire Naturelle*. Un autre membre distingué de cette Société fut Lislet Geoffroy. Créole de Maurice, issu de la population de couleur, savant mathématicien, il correspondait avec la Société Royale des Sciences de Paris.

Il adressa, en 1819, à Lord Bathurst, un mémoire intéressant au sujet d'une carte de Madagascar et de l'archipel situé au nord-est de Maurice. Ce document, rédigé d'après les plus récentes observations, fut publié sous les auspices de Robert Townsend Farquhar. Par ses vastes connaissances, Geoffroy fut d'un grand secours aux savants qui visitèrent l'île à cette époque. Officier du génie sous le gouvernement français il était admis à la table du Capitaine général Decaen et dans toutes les hautes sociétés de l'époque.

Il avait quatre-vingts ans qu'il poursuivait encore ses observations météorologiques ; il n'a jamais quitté l'île de France.

Nous citerons, en dernier lieu, le petit ouvrage en prose de Wantzloebe : *Le Combat du Grand Port*.

Créole de l'île de France, aspirant de première classe à bord de *La Bellone*, il fut témoin oculaire et acteur important de cette célèbre bataille navale.

La plupart de nos historiens lui ont emprunté des pages entières de son récit.

Il nous fait assister à la prise de l'île de la Passe par les Anglais, et à la bataille navale entre Duperré avec ses cinq bateaux : la *Bellone*, la *Minerve*, le *Victor*, le

Windham, le *Ceylan*, et l'amiral anglais *Willoughby* avec le *Sirius*, la *Néréide*, la *Magicienne*, l'*Iphigénie*. Après trois jours d'une lutte héroïque la victoire resta aux Français.

On pouvait croire l'île débarrassée des dangers de l'invasion ; mais il fallut compter avec la ténacité des Anglais qui étaient décidés cette fois à en finir avec « le nid de corsaires ».

Leur armement formidable, massé dans les environs de l'île Rodrigue, entra en jeu ; 12.000 hommes débarquèrent au nord de l'île et marchèrent sur la capitale défendue seulement par une poignée de braves.

Les forces françaises se préparèrent à combattre ; mais, après une petite escarmouche, se voyant débordées, elles durent se replier.

Le 3 décembre 1810, le général Decaen signa une capitulation honorable aux termes de laquelle les troupes tant de terre que de mer, se retirèrent avec les honneurs de la guerre, et les habitants purent conserver « leur religion, leurs lois et leurs coutumes » (art. 8).

Dès ce moment l'île passa sous le joug britannique.

Quand l'île fut devenue anglaise, les littérateurs de la *Table Ovale* se trouvèrent en face d'une nouvelle situation ; des problèmes compliqués allaient réclamer toute leur attention, et il est fort heureux, qu'à ce tournant difficile de notre histoire, les colons mauriciens aient eu à leur tête des hommes capables de défendre leurs droits et de sauvegarder leurs intérêts.

Mais ils avaient déjà fait beaucoup en créant à l'île Maurice une littérature française.

Honneur aux membres de la *Table Ovale* qui ont réussi à poser les fondements d'une littérature mauricienne que les générations suivantes ont développée le plus heureusement du monde !

Honneur à eux pour le patrimoine impérissable qu'ils nous ont légué, la douce, généreuse et belle langue française !

Les efforts combinés des petits poètes et prosateurs de notre première période littéraire avaient rendu possible l'avènement d'un Lorquet, d'un Delafaye, d'un Léoville L'Homme, d'un Hart qui sont la gloire de la littérature mauricienne.

1810 - 1847

L'article 8 de la capitulation de 1810 édictait clairement que les habitants de l'île Maurice auraient le droit de *conserver leur religion, leurs lois et leurs coutumes*. Cette clause qui fut acceptée vraisemblablement sans difficulté par les négociateurs anglais, était destinée à sauvegarder notre législation, nos mœurs et surtout notre langue. Certaines personnalités mal intentionnées à notre égard ont essayé plus d'une fois, au cours du dernier siècle, de revenir sur les clauses de cet article ; diverses interprétations furent mises en avant pour essayer de nous frustrer de notre patrimoine ; tout fut inutile.

Forts de notre volonté de vivre en Français dans une colonie qui ne voulait pas tolérer de changements dans ses mœurs, mais forts surtout de la foi des traités, nous avons repoussé tous les assauts, et, grâce à cette solidarité qui raffermirait tous les cœurs mauriciens, dès qu'une menace se dresse contre notre édifice social, nous avons triomphé.

Tout fut pour le mieux dans les premiers jours. Le Gouvernement ayant imposé à la population le serment d'allégeance, les Français qui ne voulaient pas accepter la nouvelle situation se préparèrent à quitter l'île. D'autres, rassurés par une déclaration franche du gouverneur Farquhar, n'hésitèrent pas à jurer fidélité au nouveau gouvernement. Voici comment s'exprime le baron d'Unienville à ce sujet :

« L'ordre de prêter à S. M. britannique un serment d'allégeance, ayant paru effrayer des habitants qui, ne se considérant que sous la domination temporaire du gouvernement anglais, craignaient de se compromettre par un serment qui leur semblait une renonciation à leur patrie, le gouverneur n'hésita pas à les rassurer par une explication contenue dans sa proclamation du 31 décembre, et cette démarche paternelle fut immédiatement suivie de l'exécution de l'ordre, par la très grande majorité des habitants » (1).

L'administration de la justice reste inchangée. Les mêmes lois sont appliquées, les juges ne sont pas remplacés ; les membres du barreau sont les mêmes qu'au-paravant. Dans l'administration, la langue française, la seule que l'on connût alors à Maurice, n'était nullement un obstacle à l'avancement.

Beaucoup de bureaux n'employèrent officiellement que la langue française ; les formes adoptées par les Français dans l'ordre administratif, judiciaire ou commercial furent respectées ; en un mot, tout resta longtemps

(1) Baron d'Unienville. *Statistique de l'I. Maurice*, 1885, p. 300.

français et l'on put croire que les « vaincus faisaient envie aux vainqueurs ». Il y eut, cependant, quelques ferments de discorde ; un certain groupe s'était formé sous le nom de *Parti Français*, et il ne fallait pas plus pour que les esprits fussent bouleversés.

Nous avons vu en quoi consistait la Société de la Table Ovale. Au lendemain de la capitulation, les membres de cette société n'acceptèrent pas sans amertume le changement de nationalité. C'étaient, pour la plupart, des bonapartistes enragés qui comptaient bien lutter pour redevenir Français. Ils se berçaient de la douce illusion que Napoléon ne les laisserait jamais devenir Anglais, et ils attendaient avec impatience le moment où la paix rétablie entre Anglais et Français, l'Ile de France serait restituée à la France. Voilà donc les joyeux sociétaires de la Table Ovale s'occupant, non plus de poésie légère et de chansons à boire, mais de politique raisonnée.

Sir R. Farquhar qui fut le premier Gouverneur anglais de l'Ile de France était un homme remarquable. Sa grandeur d'âme et son libéralisme ont fait de lui le Gouverneur le plus populaire que nous ayons jamais eu. Il était accessible à tous, et ses entretiens étaient marqués au coin de la simplicité et du bon sens. Il voulait voir tous les colons prospères sous son administration ; il y réussit pleinement par sa sagesse et sa modération. Il fit beaucoup de bien aux classes nécessiteuses ; mais, à cause de son trop grand libéralisme, il s'exposa aux critiques et au mécontentement de ses compatriotes.

Le Gouverneur Farquhar comprit bien vite l'opposi-

tion des membres de la Table Ovale. En politique averti il préféra employer la ruse et la patience pour les réduire. Il prit donc la résolution de ne rien brusquer, mais de tout laisser au temps.

Tout d'abord, Sir Charles Telfair (1), médecin distingué qui était en correspondance suivie avec huit sociétés savantes, se fit admettre au sein de la *Table Ovale*. Si l'Île Maurice n'avait pas eu le bonheur, à l'époque de l'annexion britannique, de posséder une phalange de bons écrivains, il n'eût pas été difficile aux conquérants, malgré les termes de l'Art. viii du traité de 1810, d'imposer leur langue aux vaincus. Mais les champions de notre liberté littéraire étaient sur leur garde, et, par leur vigilance, ils assurèrent le triomphe de la langue française. Plus que tout, l'abondante moisson littéraire de ces premières années de la domination anglaise a contribué à garder à la culture française ceux qui auraient eu des velléités de céder à la pression des vainqueurs.

Malgré l'influence exercée sur les colons par les écrits de Bernardin de St-Pierre, malgré la tendance générale des esprits pour l'étude des œuvres de Buffon, de Rousseau, de M^{me} de Staël, nos auteurs, pendant de longues années encore, restèrent ignorants des tendances nouvelles de l'esprit français.

Au Collège Royal on enseignait le français, l'anglais, le latin, le grec, la rhétorique.

(1) Telfair fonda en 1829 la *Société d'Histoire Naturelle de l'I. Maurice*.

Sous d'habiles professeurs tels que François Bernard, Lorquet, Coqueval, Singery, les petits créoles étudiaient Racine, Corneille, Boileau, Voltaire.

Tant que la victoire des Romantiques fut, pour ainsi dire, indécise en France même, aucun mouvement, même timide, ne fut tenté par nos écrivains pour s'efforcer de suivre le courant. Après avoir analysé les œuvres de nos premiers poètes, on est tenu, dit Arthur Martial (1) de conclure que, chez nous, la poésie largement, intégralement individuelle, fortement autonome, commence avec les premiers vers de Léoville L'Homme, tandis que les prédécesseurs de l'auteur du *Dernier Tribut*, lorsqu'ils font preuve de quelque talent, révèlent surtout des dons d'assimilation, notamment dans le domaine si vaste de l'élégie ». Tout en faisant des réserves au sujet de certains « prédécesseurs » de L'Homme, nous sommes forcé de reconnaître le bien fondé de ce jugement.

De même, Charles Castellan écrivant en avril 1834, dans la *Revue du Midi*, dit ceci : « L'île Maurice n'a pas su ou voulu, jusqu'aujourd'hui, adopter le progrès littéraire dont la France lui a donné l'exemple. La jeunesse créole s'en tient encore à ces règles mesquines et mortelles à l'inspiration que Boileau a opposées à l'art ».

C'était un sacrilège, en effet, aux yeux de la majorité des colons que de toucher à la littérature du xvii^e siècle.

Mais, comme l'avait fait justement remarquer Charles

(1) Conférence du 26 août 1928.

Castellan (1), lui-même, l'île Maurice est si éloignée de la France qu'il n'est pas étonnant que l'influence romantique ne se soit pas fait sentir tout de suite chez nous. Ce n'est qu'un quart de siècle plus tard que nos écrivains la subiront tout entière. Alors seulement, Musset, Lamartine, V. Hugo serviront de modèles à nos poètes créoles. D'autre part, Castellan, grâce à ses voyages à la Réunion, et surtout en France, put s'assimiler les méthodes nouvelles plus facilement que la plupart de nos compatriotes. Il échappe ainsi, en quelque sorte, à la règle générale, et prépare la voie à Delafaye, Constant et Duvergé dont il est le précurseur immédiat.

Malheureusement, Castellan n'avait pas la verve d'un Delafaye et encore moins le génie d'un Hart ou d'un Léoville L'Homme ; les essais de cette période, à part quelques heureuses conceptions de Lorquet et de Pitot, restent donc généralement faibles.

Nos poètes composent des pièces légères : odes, élégies, chansons, et subissent surtout l'influence du maître chansonnier Béranger qui était en correspondance suivie avec plusieurs de nos compatriotes.

La poésie se rattachant aux sujets locaux ne fut pas la seule qui intéressât nos poètes.

Tout ce qui concernait la France trouvait un écho dans l'âme de nos premiers auteurs. C'est à ce point de vue qu'il faut se placer en étudiant l'œuvre de Pitot et de Lorquet.

En ajoutant à ces noms ceux de Castellan, de Chres-

(1) *Cernéen*, 1832.

tien, de Coqueval, nous aurons la liste à peu près complète des meilleurs poètes de notre deuxième période littéraire. La personnalité de Charles Thomi Pitot, si remarquable avant l'annexion britannique, s'imposa plus encore après cet événement. Il est né à l'Île de France le 7 novembre 1779 ; son père s'étant enrichi, partit pour l'Europe en 1782. Il mourut ruiné ; ses enfants, confiés à M. de Lamennais, le père de l'illustre démocrate, étudièrent à Paris, C. T. Pitot revint au pays natal en 1798. Il s'occupa de commerce aussi bien que de littérature.

Sa poésie est tendre, gracieuse et toute sympathique. Il a traduit plusieurs anacréontiques ; il a publié des Iambes, des Odes sur la chute de Napoléon et sur le retour des Bourbons, pièces qui vibrent de l'enthousiasme patriotique le plus pur.

Dans la pièce suivante, imitée du poète anglais Shaw, Pitot nous a donné des vers bien touchants où les accents de la plaintive Elégie vont droit au cœur :

« O doux oiseau dont le ramage
Adoucit les peines du cœur,
Caché dans le voisin bocage,
Sans doute, ainsi que moi, tu connais le malheur.
Oui, d'un amour sans espérance
Je reconnais la voix, et mon âme, en silence,
Répond à tes doux chants d'amour et de douleur.
O doux oiseau, peut-être un oiseleur perfide
T'a ravi, sans pitié, l'objet de tes amours ?
Comme toi, j'ai perdu la compagne timide
Qui fit le bonheur de mes jours. »

.....« Emma, sois tout pour moi,
Ton père infortuné peut vivre encor pour toi. »
.....
Je me disais : « Dans son âme sensible
« J'épancherai mes récits douloureux ;
« Elle saura combien mon destin fut terrible
« Et des pleurs de pitié couleront de ses yeux. »
Je me flattais... O dieux ! ma fille ! Emma succombe !
Mon seul, mon dernier bien, s'engloutit dans la tombe,
.....

« Biens impuissants, fortune mensongère,
Oseriez-vous tenter d'engourdir ma douleur ?
O mort ! Dêité tutélaire,
Je n'implore que toi ! Rends la fille à son père !
Joins l'épouse à l'époux, frappe... Voilà mon cœur ! »

Les odes anacréontiques de Pitot ne sont pas une traduction fidèle ; nous avons consulté le texte grec et une adaptation latine, mais nous n'avons pu reconnaître l'original dans la version du poète mauricien qui ne nous a donné qu'une imitation d'un certain mérite.

II^e ODE

« O jeune Glycère
Folâtre bergère,
De mes cheveux blancs
Je te vois sourire.
Tu sembles me dire :
.....
« Au déclin des ans,
Quoi, ta voix implore
Le Dieu des amours !... »
Oui, ta voix légère,
Tes charmes naissants,

Aimable Glycère,
Portent dans mes sens
Du Dieu de Cythère
Les philtres puissants. »

De quelques fleurs encor, la nature indulgente
Embellit mes derniers moments ;
Les nymphes de ces bois, à mes tendres accents
Trouvent encore une grâce touchante ;
L'âge n'a pas glacé mon cœur.
Viens, Glycère, à ma voix tremblante
De ta voix unit la fraîcheur. »

D'autres strophes de Pitot sont d'un franc habitué de la Table Ovale.

« Je suis bon, joyeux civil,
Et commissaire civil,
Toi de qui l'œil me contemple
Mari, prends-moi pour exemple
Et mérite, si tu peux,
Le beau nom de Vigoureux. »

Jouy, à qui les manuscrits de *La Vestale* et de *Fernand Cortez*, de Thomi Pitot avaient été remis, s'appropriâ ces deux pièces de théâtre ; la musique en avait été composée par le baron Marrier d'Unienville. Jouy fit savoir à Pitot « qu'il y avait là sans doute de fort belles situations, mais qu'au point de vue scénique, l'intrigue était mal conçue et qu'il valait mieux ne point donner suite à son idée » (1).

Cependant ces deux pièces furent jouées à Paris, avec succès, après la mort de Pitot.

(1) A. Pitot. *Esquisses historiques*, 1910.

Les circonstances politiques dans lesquelles étaient placés les Mauriciens au début de l'annexion britannique, ont souvent obligé Pitot à descendre dans l'arène et livrer le combat au nom de ses compatriotes. Chef de parti, il ne lui répugna pas de délaisser les Muses pour s'occuper de questions d'où dépendait le salut d'un grand nombre de Mauriciens; mais nous n'avons pas lieu de regretter son intervention heureuse, car ses pages de prose ne le cèdent en rien à sa poésie.

C'est Pitot qui, comme Président de la Table Ovale, dirigea la résistance aux empiètements du Gouvernement dans le domaine politique aussi bien que littéraire.

Secrétaire du Conseil de Commune institué le 8 septembre 1817 par Sir R. Farquhar, et où prédominait le Parti Français, il protesta énergiquement contre la dissolution de ce Conseil par le Major Hall qui gouvernait la colonie pendant l'absence du Gouverneur Farquhar parti en congé.

Le Major Hall fut renvoyé et le Conseil de Commune rétabli par son successeur, le Colonel Dalrymple (10 décembre 1818).

Peu après, un certain nombre de noirs esclaves ayant été introduits dans l'île clandestinement, le Major Darling qui avait succédé au Colonel Dalrymple, adressa, le 15 janvier 1820, une lettre des plus violentes au Conseil général de la Commune. Ce fut Pitot qui se chargea de lui répondre. Nous citons deux passages de sa protestation écrite en un langage ferme, mais correct et signée de lui-même et de Saulnier ;

« Lorsque vous prîtes les rênes de l'administration de cette colonie, vainement essayâtes-vous d'étouffer notre voix accusatrice ; vainement cherchâtes-vous à nous empêcher de porter nos justes plaintes contre votre prédécesseur, aux pieds du prince auguste qui nous compte aujourd'hui parmi ses enfants.

Nous connaissions, dès lors, le chemin du trône ; nous ne l'avons pas oublié, et nous vous prouverons encore une fois, dans cette circonstance, que nous ne craignons pas de porter à la fois l'accusation et la défense devant ce tribunal suprême, où la voix du faible opprimé ne fut jamais étouffée par les clameurs de l'homme puissant. » (1).

Chaque paragraphe, chaque phrase de la lettre du Major Darling sont analysés et réfutés tour à tour :

« Les prophéties sorties de votre bouche n'ont rien d'ailleurs qui nous alarme.

Le Gouvernement, dites-vous, saura faire exécuter ses lois.

Soumis sans réserve à leur empire, nous ne lui en contestons ni le pouvoir ni le droit.

Il atteindra, par une persévérance infatigable, le but qu'il s'est proposé.

Nous ne doutons ni du zèle, ni des efforts, ni de la persévérance de ses agents ;

Il punira les coupables, il flétrira leurs noms. Vous n'entendrez sortir en leur faveur de notre bouche, ni réclamations, ni murmures. » (2)

A la suite de cette réponse, la Commune fut interdite (18 février 1820).

Une nouvelle protestation, en date du 19 février 1820, rappela au Gouvernement que son acte était illégal et que la Commune ne pouvait être supprimée par un simple avis du Gouvernement : « Une proclamation ne peut

(1) Jouy. *Maurice en* 1820, p. 33.

(2) *Ibid.*, p. 43.

être rapportée, ni son effet suspendu que par une autre proclamation, revêtue comme elle de toutes les formes légales (1) ».

Toute la correspondance échangée entre le Major Darling et la Commune fut subséquemment livrée à la publicité. Jouy, Académicien, qui était en relations avec Pitot, écrivit l'introduction du fascicule. Il passe en revue tous les malheurs des Mauriciens et les invite à quitter l'île et à venir entendre les doux accents de la langue maternelle ; il leur donne l'assurance que Maurice n'a jamais cessé d'être pour la France un objet de sollicitude.

Dans sa *Réfutation du voyage de Bernardin de Saint-Pierre*, Pitot s'était élevé contre les accusations portées contre les habitants de l'Île de France par l'auteur de Paul et Virginie.

Le traitement des esclaves tel qu'il était exposé par Bernardin de Saint-Pierre est sévèrement relevé par Pitot. Il lui reproche, de plus, des inexactitudes qu'il juge grossières, par exemple, le trajet accompli en une seule journée par Paul et Virginie de la Rivière Noire aux Pamplémousses. La vérité est que Pitot et la plupart des Mauriciens ne pouvaient, dans une colonie où le sort des esclaves était bien meilleur que dans d'autres parties du monde, pardonner à Bernardin de Saint-Pierre d'avoir parlé du « sort déplorable des malheureux noirs (2) » et d'avoir rapporté une série d'actes de cruauté envers les

(1) *Ibid.*, p. 50.

(2) L'abbé Dueroq. *Bernardin de St Pierre et l'I. de France*, 1903, p. 4.

noirs esclaves. Comme l'explique bien clairement l'abbé Ducrocq, l'auteur, philosophe doué d'une grande sensibilité, ne pouvait pas ne pas reprocher aux blancs « leur barbarie pour leurs esclaves » (1) ; il a rapporté des faits incontestables les ayant constatés *de visu*. Quant aux inexactitudes géographiques ou chronologiques qui n'intéressent que les habitants de l'île, elles sont insignifiantes dans un roman.

Lorquet était un polyglotte, professeur de latin au Collège Royal, et l'un des personnages distingués de la *Table Ovale*.

Son poème *Napoléon* lui attira les persécutions gouvernementales ; il avait pourtant préféré garder l'anonymat « par déférence et ménagement dûs à des personnes qui craignaient de voir tomber sur le *Collège* l'animadversion du gouvernement anglais (2). »

A cause de ce poème il fut disgracié et perdit son poste. On songea même à lui intenter un procès ; la procédure fut abandonnée probablement en raison de la sympathie du public pour le poète.

Lorquet en qui beaucoup admiraient l'éducateur et le poète ne fut pas abandonné des Mauriciens. Il donna des leçons particulières qui lui rapportèrent beaucoup plus que son poste au Collège Royal : d'ailleurs, il y fut réintégré par la suite.

(1) L'abbé Ducrocq. *Bernardin de St Pierre et l'Île de France*. 1903, p. 5.

(2) Allusion à Ducoudray, proviseur du Collège Royal. Revue Bretonne *Les deux geais*, par A. Bouet, 15 déc. 1843. Une édition du poème fut publiée en Amérique sous la signature de Joseph Bonaparte, Paris, 1840.

Il nous a laissé plusieurs poèmes, une petite comédie *l'Île Déserte*, et un roman *Ferragan*.

Il est mort le 15 juillet 1842. On n'a pas oublié à l'Île Maurice les services rendus par ce grand Français à la cause de l'instruction.

Bourbon ayant chanté les délices de la Mangue en son poème *La Manguiade*, Lorquet lui retorque que la banane « doit, en tout sur la mangue avoir la préséance. »

Voici un passage du poème de *La Banane* :

« Déjà depuis longtemps, la bonne Eve inquiète
Sous un grand bananier venait rêver seulette.
Je ne vous dirai pas ce qui la tourmentait ;
Mais son sang courait vite, et le cœur lui battait,
Lorsque, levant au ciel une tête charmante,
De l'arbre elle voyait la grappe complaisante,
Par un doux mouvement s'abaisser vers son sein,
Ou venir quelquefois lui chatouiller la main ;
.....
Aussi la pauvre enfant ne forma plus qu'un vœu :
Posséder le bel arbre et ses fruits adorables,
Dût-elle même ensuite aller à tous les diables.
Tel est l'objet constant qu'elle a devant les yeux ;
C'est un désir de nonne, un désir furieux ;
C'est là qu'est le repos, le bonheur de sa vie !
« Oui, je veux, se dit-elle, en passer mon envie ! »
Eve saisit la grappe, y mord à belles dents ;
Des sucs plus doux que miel en coulent, abondants,
Et versent dans son cœur un torrent de délices. »

Napoléon, le poème épique de Lorquet, contient des vers tout vibrants d'admiration pour le grand Empereur.

L'auteur y passe en revue la brillante carrière du héros ; après avoir retracé les horreurs de la Terreur, il parle du siège de Toulon, de la campagne d'Italie et de celle

d'Egypte. *La Mort de Desaix* est un épisode émouvant de cette épopée remarquable :

« La mort vient le frapper dans le sein de la gloire !
Il meurt, en exhalant les regrets d'un héros...
O France ! sur l'airain grave ses derniers mots :
« Allez dire au Consul que je quitte la vie,
« Heureux d'avoir versé mon sang pour la patrie,
« Et que, si d'un regret mon cœur est agité,
« C'est d'avoir fait trop peu pour la postérité. »

Une scène de la bataille d'*Austerlitz* souligne la victoire éclatante de l'Empereur et exalte la grandeur d'âme du héros :

.....« O scène désastreuse !
Armes, soldats, coursiers, tout s'engouffre à la fois :
Triste effet de l'orgueil des peuples et des rois !...
Il s'élève du lac mille voix gémissantes :
Là, cet infortuné, sur les ondes sanglantes,
Dans les bras de la mort se débat un instant ;
Cet autre, suspendu sur un cristal flottant,
S'efforce, mais en vain, de gagner le rivage :

Quelques-uns, par un sort peut-être plus funeste,
N'osant même employer la force qui leur reste,
Se balancent tremblants sur des glaçons lointains,
Et restent séparés de tous secours humains.
En vain, prenant pitié de leur malheur extrême,
Le vainqueur tenterait de les sauver lui-même :
S'il ose s'engager au milieu des débris,
De son humanité la mort sera le prix. »

Après avoir parlé de la bataille de Wagram et de la célébration du mariage de l'Empereur, le poète retrace les événements de la campagne de Russie. La retraite de l'armée napoléonienne donne lieu à un magnifique récit. La description de la *Caverne de Gródno* où se réfugie

l'Empereur et où il voit en songe le spectacle des grands conquérants de la terre, est une des plus belles pages de ce poème :

« Là montent dans les airs des pilastres hardis,
Des massifs de cristal, de longs blocs arrondis.
Ces merveilles de l'art, ces marbres qu'on admire,
Ces bronzes animés, cet airain qui respire,
Cette haute colonne aux contours si mœlleux,
Ces cordons délicats, ces chapiteaux fameux ;
Ces dômes découpés en élégants feuillages,
Où du règne animal retraçant les images,
Enfin tout ce que l'homme a produit de plus beau ;
.....
Les sommets de la voûte ornés de diamants,
De rubis enflammés et de cristaux pendants,
Etonnent par leur forme et leurs teintes changeantes ;
Vous y voyez errer des figures mouvantes,
Et l'homme, en contemplant ces merveilleux travaux,
Croit se voir transporté dans des mondes nouveaux. »

Puis c'est la première abdication, le départ pour l'île d'Elbe, Waterloo, la deuxième abdication, le héros à Sainte-Hélène, sa mort :

LA MORT DE NAPOLEON

« Il meurt, bravant les coups du destin qui l'opprime,
Conservant, dans les fers, sa constance sublime,
L'homme qui, dans les jours de ses prospérités,
Au continent vaincu dicta ses volontés ;
Ce colosse éclatant de force et de lumière,
Qu'avait formé le ciel pour commander la terre,
Si grand par ses hauts faits, ses monuments, ses lois,
Qui triompha longtemps de la ligue des rois,
Et qui, victime, enfin, d'une trame profonde,
Sous le poids de sa chute ébranle encor le monde !

Il meurt, l'œil attaché sur les traits de son fils,
Faisant un dernier vœu pour lui, pour son pays,
« Dieu !... protège... » dit-il, et sa bouche glacée
S'efforce, mais en vain, d'achever sa pensée. »

Il est hors de doute que nous avons eu en Lorquet un des meilleurs versificateurs de Maurice à cette époque.

Charles Castellan voyagea beaucoup de 1820 à 1832 ; il visita d'abord la Réunion où il fut à la bonne école française. Nous le retrouvons en France en 1849 où il est accueilli avec bienveillance par les grands hommes de la littérature française. Reçu avocat il revint à Maurice, mais continua à publier des poèmes. Il passa quelque temps à la direction du journal *Le Cernéen*, et fut orateur à la Loge de la Triple Espérance.

Il a laissé deux recueils de Poésies : 1° *Les Palmiers* ; 2° *Beaux jours et jours d'orage*.

Dans le premier recueil, le poète, jeune encore, chante ses amours. Il adresse à l'élue, *A Elle*, plus d'une pièce où il décrit sa passion tendre et sincère. Nous partageons pleinement l'opinion de Henri Magny qui, parlant de Castellan, trouve qu'il « a plus d'un trait de ressemblance avec Bertin, mais qu'il a plus de tristesse que le chantre parfois burlesque des *Amours*, parce que son imagination, dominée par le sentiment chrétien, n'enlève pas à la femme de ses pensées l'auréole de chasteté. Il nous rappelle Millevoye. » (1).

(1) Henri Magny. *Maurice à vol d'oiseau*, 1882, p. 229.

A ELLE

« Oh ! que ne suis-je né dans cette classe obscure,
Où l'homme croupissant dans sa brute nature
A des jours sans soupir, des nuits sans cauchemar ?...
Figurant secondaire, acteur pâle et sans art,
Enveloppe grossière où le chagrin s'émousse,
Elastique plastron qui reçoit et repousse,
Etre né pour jouir, agissant par instinct,
Par le langage seul de l'animal distinct !

Mais l'éducation polissant mon écorce,
A détruit de mon corps la verdure et la force ;
Mon cœur s'ouvrant par elle à chaque impression,
A dans sa profondeur sondé la passion ;
Mes sens de feu criaient, j'en assouviss la rage,
Mais le désir éteint, je voulais davantage...
Je sais trop ce que c'est que d'aimer... dans le cœur.
Pour quelques doux parfums d'un rapide bonheur,
De longs jours de tourments ! Vois mon front qui se penche,
Brisé comme au torrent plie et tombe une branche.
J'appelle en mes pensées le charme fugitif
Du temps de mon enfance, alors que mon esquif
Livrait sa voile blanche au vent de l'Espérance,
Volait au bruit des flots soulevés en cadence. »

.

Paris, février 1832.

Mais ses amours ne l'occupent pas uniquement. Il a vécu sous les tropiques, il connaît nos sites enchanteurs ; il ne peut être indifférent à toutes nos merveilles.

Il s'explique, lui-même, dans sa préface des *Palmiers*, en des termes non équivoques : « Il y a là toute une mine de poésie, mine féconde, inépuisable, vierge encore malgré les suaves esquisses de Bernardin de Saint-Pierre, et quelques incomplètes descriptions de voyageurs, oiseaux

de passage, qui, subissant la douce influence du climat, se sont un instant reposés sur nos montagnes pour chanter. »

Dans la pièce suivante, le poète chante les aspirations de l'humble métisse qui se sent aussi belle que ses sœurs, les blanches.

LA MULATRESSE

Souvenirs du Cap de Bonne-Espérance

« De vierges comme moi, vois, la salle est remplie ;
Dans leurs yeux du plaisir, sur leurs têtes des fleurs !
Tout chante dans leur âme, et la mélancolie
S'épanche sur mon sein en des gouttes de pleurs.

Avec plus de beauté, je suis moins blanche qu'elles,
Voilà tout mon malheur : on m'évite, on me fuit ;

.

Quand paresseuse et lasse, à midi je me couche,
Demi-nue, à l'abri sous les feuilles des bois,
Si d'une aile légère un insecte me touche,
Je m'éveille joyeuse et chagrine à la fois.

Sauvage et jeune encor, moi je ne sais pas feindre :
Mon corps a des contours qui plairaient ; mais l'ennui
Me sèche, et je demande un amant pour l'éteindre ;
Car vois-tu, bien souvent, j'ai des songes la nuit... »

Quelques années plus tard nous retrouvons le poète dans *Beaux jours et jours d'orage* ; il y soulève un coin du voile qui recouvre son passé, et nous donne la vision de ses belles années suivies des jours mélancoliques et sombres où demeure pourtant le souvenir.

La foi, le doute, les inquiétudes d'une âme inassouvie,

enfin, la sérénité philosophique, sont exposés dans ce recueil. On y remarque aussi une expression assez hardie de la passion.

Un rêve dans un bal, rêve de mélancolie au milieu des plaisirs, semble déceler une nature quelque peu blasée. C'est comme l'entrée en scène du philosophe dont les traits s'accroîtront davantage par la suite.

UN REVE DANS UN BAL

« C'était près de Meudon, au printemps, un dimanche ;
La tige d'un lilas aussi verte que blanche
Se jouait sur mon front ; — air tiède et parfumé,
Horizon sans nuage, enfin vrai soir de mai !
Jeunes filles riaient à mes côtés assises,
En devisant du bal en leur groupe isolé.

Je rêvais.....

Et d'abord je pensai qu'elles devaient mourir,
Peut-être avec le bal, quoique du jour écloses,
Ces couronnes d'amour, ces femmes et ces roses,
Sœurs par l'éclat du teint et la fragilité,
Et qui, pour bienvenue, à ce monde enchanté,
Ensemble avaient offert leurs plus précieux charmes,
Les unes des parfums et les autres des larmes.

Mais à mes yeux surpris et tristes de trop voir,
Une chambre parut qu'une faible lumière
Eclairait ; sur un Christ pendait un voile noir,
Un bouquet oublié se flétrissait par terre.
Puis c'était un vieillard qui d'un pas inégal
S'avavançait lentement vers une sombre alcôve,
Et foulait en pleurant des vêtements de bal,
Et s'arrêtait toujours pour frapper son front chauve.

Enfin se fit entendre un bruit sinistre, sourd ;
On clouait un cercueil,.....
.....Le bouquet, effeuillé sur le sol,
Fut posé doucement à l'endroit où la tête
De la vierge dormait ; et pour une autre fête
Mon œil qui l'observait la vit prendre son vol.

Ici finit mon rêve..... »

La Malabare est un tableau vivant de ce qu'est l'Indienne qui a adopté nos mœurs mauriciennes. Le poète est ici peintre d'après nature, et son pinceau fin et délicat esquisse avec une grande fidélité la physionomie de l'Indienne et exprime le charme exquis se dégageant de sa personne.

LA MALABARE

« A travers ta peau brune et fine
On voit ton âme étinceler ;
Sous tes tissus de mousseline
L'oiseau dans l'air pourrait voler.

Debout, tu serais invisible
Dans les touffes de *Netchoulis*,
Le bambou n'est pas plus flexible
Que ton corps aux reins assouplis.

Dans les flots de ta chevelure
Tous deux nous pourrions nous cacher ;
De ta gorge cuivrée et pure
Le sang jaillirait au toucher.

.....
Il faut te voir quand sur ta natte
Goûtant un éternel loisir,
Sous mon long regard qui te flatte
Le tien se voile de désir.

.....

Mais le préjugé nous sépare ;
Allons ailleurs pour aimer mieux ;

Il est des forêts dans notre île
Où nous saurons trouver un nid ;

.....
Là je te choisirai dans l'ombre
Un lit d'amour et de fraîcheur,
Là mes baisers seront sans nombre
Comme les désirs dans mon cœur.
Un soir.....

Mais l'Indienne émue,
Pour rêver ce songe brillant
Sur sa natte blanche étendue,
Ferme les yeux en souriant. »

En rapprochant de *la Malabare* de Castellán la pièce de Baudelaire, *A une Malabaraise*, on pourra se rendre compte comment deux artistes dessinant d'après un même modèle, ont su trouver le même coloris et jusqu'aux mêmes poses.

A ces évocations de plaisir amoureux et de grâce, Castellán a joint d'autres accents dans son tableau du Paradis, de l'Enfer, sa vision de Ste-Madeleine (*Le Pêcheur*).

Nous en extrayons l'apostrophe à Dante suivie du supplice des damnés :

« O roi par le génie, ô Dante, ô mon poète !
Mets ton doigt sur mon front, et qu'à ce seul toucher
Quelque chose y bouillonne ! On dit que d'un rocher
Moïse de sa main sut faire jaillir l'onde.
Laisse-moi regarder ta blessure profonde ;
Assombris mes pensers, rends visible à mon œil
Ce que le tien rêva de misère et de deuil

Dans ces champs tourmentés par un vent insalubre ;
Cache-moi dans un pli de ton manteau lugubre,
Prête ton aile immense à mon vol impuissant,
Aigle, au cri du malheur, dont l'œil roule de sang !...
Ces arbres dont l'oiseau ferait ployer la cime,
Voyez-les balancer sur le bord d'un abîme,
Comme des fruits légers, des groupes de maudits ;
Les uns déjà lancés ont de leurs doigts raidis
Aux flanes du roc creusé d'étroites ouvertures ;
Leur mort sera moins prompte, elle aura des tortures.
Mais qu'ai-je dit ! leur mort ! — Rien ne meurt dans ce lieu :
Ce qui meurt doit dormir. Rien n'y dort : là, le feu
Brûle sans consumer. Rien n'y vit...

.

C'est qu'au livre d'enfer, on lit à chaque page
Ce mot qu'a deviné, sans l'avoir défini,
Le poète ou le fou, ce mot sombre : Infini. »

La description des splendeurs du temple céleste est une page des plus réussies. C'est dans une belle apothéose où rayonne la gloire de Dieu que se termine le poème :

« Jusqu'où montent, Seigneur, ces piliers et ces voûtes ?
Pour qui sont ces palais ? Où conduisent ces routes
Que cherche à suivre en vain mon regard étonné ?
Ces escaliers de marbre où je vois prosterné
Tout un peuple d'enfants, de vieillards et de femmes,
Plus pressé, plus nombreux que sur la mer les lames,
Seigneur ! qui les soutient ? Jusqu'où vont-ils, Seigneur !
Tout cela n'est-il pas ton reflet de splendeur,
L'image saisissable, extérieure et morte
De ton étrange essence ? — Est-ce comme une porte
Qui laisse distinguer, en roulant sur ses gonds,
D'un temple ouvert soudain les mystères profonds ?

.

Ici, je le comprends, tout se mesure à toi ;
Ces piliers ont leur base et ces voûtes leur toit ;

Mais c'est là seulement ce que je puis comprendre ;
Je monteraï plus haut si tu pouvais descendre ! »

En général, le souffle de ce poème, qui eût gagné à être plus court, est assez bien soutenu ; mais la composition de Castellan tant pour la souplesse du vers que pour la richesse de la langue reste bien inférieure à celle de Lorquet.

Dans le chapitre précédent nous avons déjà parlé du Colonel Josselin Jean Maingard et de ses relations avec la *Table Ovale* ; les menaces d'invasion, bientôt réalisées, l'obligèrent quelque temps à songer à la guerre plutôt qu'à la poésie.

Après l'annexion britannique, il revint à la Muse et sa verve momentanément endormie reparut. Il a célébré la victoire navale du Grand Port en des vers enthousiastes.

« Voyez paraître à l'horizon,
Conduits par ta victoire,
Trois bâtiments... C'est, Albion,
Le terme de ta gloire...
Sur eux gronde en vain le canon,
Leur chef, que rien n'étonne,
Ne s'est-il pas choisi
Pour son cri
Et l'honneur et Bellone ?

O nuit, quand pour ses favoris
La gloire se décide,
Pourquoi voiles-tu les débris
De notre Néréide ?
Tombez, pavillons ennemis,
Annoncez que personne

Ne voudra, n'osera,
Ne pourra
Résister à Bellone.

De quel éclat brillent les airs !
Quelle nouvelle scène !
Avec quel fracas aux enfers
Descend la Magicienne !
Sirius ! plonge au fond des mers,
Neptune t'abandonne ;
Son trident aidera,
Vengera
Et Minerve et Bellone. »
.....

Maingard a encore célébré les événements contemporains qui se déroulèrent en France, par exemple, la naissance du duc de Bordeaux, l'espoir de la dynastie des *Bourbons*.

STANCES

Sur la naissance de S. A. R. le duc de Bordeaux :

« Salut, enfant, sur ta patrie
Tu fais briller un jour nouveau,
Déjà la discorde, l'envie,
Expirent près de ton berceau.
L'Europe longtemps égarée
De la guerre éteint le brandon,
Elle voit la paix assurée
Par la naissance d'un *Bourbon*.

Henri, ce nom est le présage
Du bonheur constant des Français,
Par tes vertus dès ton jeune âge
Tu nous rendras le Béarnais ;

Qu'enfin le vœu se réalise
De ce roi si grand et si bon,
Et que la Poule au pot soit mise
Sous les lois d'un autre *Bourbon*. »

..

Mais le gouvernement paternel de Sir R. T. Farquhar lui a gagné même le cœur de ce fidèle Français. Aussi Maingard ne peut-il être insensible quand on annonce que Son Excellence va quitter la colonie ; sa pièce de vers : *Vœux et regrets exprimés à S. E. R. T. Farquhar à l'occasion de son départ*, fut lue le 4 octobre 1817 à la Distribution des prix du Collège Royal.

François Chrétien connu pour ses *Essais d'un bobre africain*, est le véritable précurseur de Charles Baissac en tant que chantré créole.

Il a traduit en notre patois plus d'une fable de La Fontaine, ou en a inventé d'autres. C'est un des premiers qui aient fait une étude spéciale du patois mauricien. L'Européen ne peut concevoir exactement ce qu'il y a de piquant et d'imagé dans ce parler populaire. M. Ernest Tison l'a bien dit :

« Ces zézaiements d'une langue enfantine ne se peuvent traduire. Ils y perdent et leur sel et ce nimbe de couleur locale qui les idéalise. » (1)

« Idiome enfantin d'une race enfantine », s'est écrié l'abbé L. Ducrocq au sujet du patois créole de l'Ile de France (2).

Les pièces créoles de Chrestien ne peuvent être appréciées que de ceux qui connaissent le patois mauricien.

(1) *Revue de Lille*, 1899.

(2) L. Ducrocq. *Arras*, 1902.

Cependant, le philologue curieux pourrait y retrouver des tournures et des racines françaises en grand nombre. Dans les romances ou les parodies des chansons de Béranger par Chrestien, l'influence de l'auteur du *Roi d'Yvetot*, du *Vieux Sergent*, du *Vieux Drapeau*, est nettement visible.

Chrestien est l'un des derniers représentants du genre cher à ses aînés de la *Table Ovale*. Ses pièces étaient chantées sur des airs bien connus.

Nous citerons parmi ses pièces françaises *La Colombe*, où il explique les inquiétudes de l'exilé qui est « de son toit séparé »

« Tel un rameau sur la terre étrangère,
Triste et flétri languit décoloré ! »

LA COLOMBE

Romance

Douce colombe, où tend ton vol rapide,
Je vois doubler tes agiles élans ;
Vas-tu, cédant à l'attrait qui te guide,
Sous le berceau rejoindre tes enfants ?

Ah ! dis-leur bien tes regrets, tes alarmes,
Et le bonheur d'être encore auprès d'eux ;

.....

Dis-leur encor, dans ton récit fidèle,
Les vœux ardents que tu formais pour eux,
Et que, pour eux, ta flamme maternelle
A chaque aurore importunait les Dieux.

Mais si pour peindre une ivresse chérie,
Emue encor par ta juste douleur,
Les mots manquaient à ton âme attendrie ;
Pour t'exprimer viens consulter mon cœur ! »

Chrestien n'est pas non plus inaccessible aux méditations philosophiques. Qu'on lise la pièce *Le Cimetière*, par exemple ; on y verra le témoignage de la préoccupation du poète pour le grand problème qui étreint l'humanité.

Pierre-Hilaire Coqueval, Bourbonnais, était Professeur au Collège Royal. Il a publié des poésies : *Violettes et Feuilles Mortes*.

Son poème, *Les Trépassés* mérite de retenir l'attention ; il est dédié à F. Chrestien ; les vers qui suivent rendent bien la pensée angoissante du poète qui veut percer le mystère de l'au-delà.

LES TRÉPASSÉS

Souffrir, aimer, prier, voilà toute ma vie.

LAMARTINE.

.....
« C'était le jour des morts ! Jours de pleurs et de deuil,
Un jour de tristesse profonde,
Où chaque trépassé du fond de son cercueil
Peut demander à ceux qui foulent sa poussière
La charité d'une prière.

.....
Et je pensais alors à tous ceux qu'on oublie,
A tous ceux qu'on délaisse, à tous ceux dont la vie
S'est éteinte un matin sans qu'ils aient pu trouver
Le bonheur, fruit doré qu'ils aimaient à rêver.

Je pensais au malheur que contient toute chose,
Epine que le sort sous nos pieds toujours pose :
Puis aux regrets amers, aux projets d'avenir
Que toujours on se crée au moment de mourir...

.....
J'interrogeais la mort, j'interrogeais la terre
~~Car la terre est~~ aussi de la mort tributaire ;
Et tout mon être entier se glaça de terreur,
Ainsi qu'un faible enfant, je l'avouerais. J'eus peur !...
J'eus peur, car à mes yeux, je venais d'apparaître
Non plus tel que j'étais... mais sous les traits d'un spectre
Et mon regard cherchait dans ce champ clos de deuil,
Monde où pour l'horizon l'homme n'a qu'un cercueil,
S'il n'était point venu quelqu'un dans cette fête
Donner aussi des pleurs à ma tombe muette...
Mais nul ne répondait ! à mon cœur effrayé,
Le temps avait jeté ce seul mot..... oublié !... »

Et voici, de Coqueval, un extrait d'un poème sur
Labourdonnais. C'est une poésie qui fut publiée par les
soins du Comité nommé pour l'érection d'une statue à
Labourdonnais (1).

LABOURDONNAIS

« Te voilà parmi nous, tel que tu fus au jour
Où Maurice naquit de ton puissant amour.
Athlète au large front, sur ta figure altière
On lit tous les hauts faits, on lit ta vie entière ;
Ton aspect imposant, pourtant cache à nos yeux
De tes nobles revers les jours trop malheureux...
Tu luttas vainement contre la calomnie,
Jusqu'à l'heure où courbé sous tant d'ignominie,
N'ayant plus que ton cœur qui te donnât raison
L'on te traîna martyr au fond d'une prison...

.....
(1) L. L'Homme, *Mahé de Labourdonnais*, 1899.

Car il est des douleurs qui grandissent un homme
Autant que les héros d'Athènes ou de Rome,
Et qui font d'un cachot l'auguste Panthéon
D'où la postérité doit proclamer son nom... »

Nous devons encore mentionner un précis de l'Histoire de Maurice en six parties par Coqueval. L'auteur y retrace les événements concernant la découverte de l'île ; il étudie successivement les régimes hollandais, français et anglais, mais parle très peu de l'administration anglaise.

Il serait superflu d'analyser les œuvres de tous les poètes de cette période. Nous citerons seulement les noms de Melchior Bourbon, P. Thenaud, I. Jacquelin, J. Armand Hermans, Marguerite Arrighi, Félix Jacmin, Victor Jubien.

Il est juste, à notre avis, de souligner ici l'importance de la visite des personnes notables qui ont visité l'île à cette époque.

Il est très vraisemblable que l'œuvre de Bernardin de St-Pierre aura contribué à nous faire connaître du monde extérieur, autrement que comme « nid de corsaires » ; la description de bien des sites pittoresques de notre île, dans sa charmante idylle de *Paul et Virginie*, a dû décider plus d'un de nos illustres visiteurs à venir admirer nos cascades et nos palmiers, nos fougères et nos jamroses, nos côtes et nos récifs. Avant l'annexion britannique, avons-nous dit, ce sont surtout des marins, des géographes, des naturalistes qui s'intéressent à notre colonie.

Après 1815, on vit des personnes bien connues dans le monde littéraire. Les Mauriciens, dans ces moments de grande félicité, où un fils de France venait leur parler de l'ancienne mère Patrie, oubliaient les discordes intestines, les jalousies et les haines ; leurs cœurs battaient, un instant, à l'unisson aux accents du noble visiteur.

Les compliments, les poèmes, les livres qui ont pris naissance au contact de ces « visites » sont nombreux, et n'ont pas peu contribué à raffermir notre foi dans la possibilité de réaliser une Littérature mauricienne. Pour mémoire, nous citerons, après Bernardin de St-Pierre et Parny qui visitèrent l'île avant l'annexion britannique, Jacques Arago qui y passa vers 1820. Plus tard, vint Baudelaire qui rencontra vers 1840, à l'île Maurice, Auguste Lacaussade, l'illustre Bourbonnais, de passage chez nous.

Baudelaire y écrivit le fameux Sonnet : *A la dame créole*, inspiré on en est presque certain, par M^{me} A. Aultard de Bragart.

Lacaussade, en souvenir de sa visite, composa *Les Pamplemousses et Adieux et Réponses à mes Amis de l'île de France* (1842) : nous en citons quelques vers à l'honneur de notre pays :

ADIEUX ET REPONSES

A MES AMIS DE L'ÎLE DE FRANCE

« Poète en vain tu me compares
Au rossignol barde des airs ;
Je crains l'éclat dont tu me pares,
Je crains de trop croire à tes vers.

Mes lèvres de bonheur muettes
Boiraient au miel de tes accents,
Car, tu le sais, dieux et poètes,
Ami, se nourrissent d'encens.

Gardons le sceptre à de plus dignes !
Ma muse est ta plus humble sœur.
Du verbe harmonieux des cygnes
Sa voix n'eut jamais la douceur.

.....
Sois donc béni, toi dont la lyre
Fête ma muse sur ces bords !

.....
Et toi, sois à jamais bénie,
Vierge nature, vierge sol !
Terre, berceau de Virginie,
O terre où vit l'ombre de Paul !

Ile où tant d'âmes fraternelles
Etonnent mon cœur converti !
Ile où tant d'amitiés fidèles
A mon espoir n'ont point menti ! »

.....
Port-Louis (Ile de France), 1842.

La pièce, *Les Pamplemousses*, a plus d'un rapport avec le Sonnet de Baudelaire, *A la dame créole* ; nous en citerons quelques strophes :

LES PAMPLEMOUSSES

« Vous souvient-il ? un jour, assis aux Pamplemousses,
Dans cet ombreux vallon plein d'ineffables voix,
Je vous disais, au bruit des ondes sur les mousses,
Aux frais gazouillements des oiseaux dans les bois :

Là-bas, le voyez-vous ce rêveur lent et triste,
Qui sous les verts palmiers se perd à pas distraits ?
C'est un jeune homme au sein d'apôtre, au front d'artiste ;
Avec la Muse il a des entretiens secrets.

.....

Tout à l'heure, en passant à vos côtés, Madame,
Un instant son regard s'est reposé sur vous ;
Et soudain à sa lèvre est monté de son âme
Un sourire étonné, mélancolique et doux.

.....

Qui sait ? peut-être un jour, rêvant aux Pamplemousses,
A cet ombreux vallon aux ineffables voix,
A ce bruit cadencé des ondes sur les mousses,
A ces gazouillements des oiseaux dans les bois ;

Triste et les yeux remplis de ce doux paysage,
Air mol et bleu, jardins où chantent les ruisseaux,
Où blanche il vous a vue à travers le feuillage
Comme un marbre sans tache à l'ombre des berceaux ;

Qui sait ? peut-être alors, fleur lumineuse et pure,
Votre frais souvenir dans son âme éclôra ;
Et ses doigts graveront votre chaste figure
Dans un vers calme et beau que l'avenir lira. »

Le Comité d'Education, pour ne pas être en reste avec l'aimable poète, décida que les œuvres créoles, entre autres, celles de Lacaussade, seraient offertes aux élèves comme prix de Français.

Parallèlement avec le développement de la Société Mauricienne, la nécessité d'un théâtre à l'Île de France s'était fait sentir. C'est à l'époque de la Révolution Française qu'on commença à y penser sérieusement.

Notre premier théâtre date de 1790 et fut construit au Jardin de la Compagnie, qui avait été d'abord la nécropole de Port-Louis.

En 1818, un terrible ouragan détruisit le bâtiment ; en attendant la construction d'un nouvel édifice, des jeunes gens créèrent une salle de spectacles à la Rue du Gouvernement dans le magasin de M. Lefèvre ; mais comme c'étaient pour la plupart des fonctionnaires, leurs occupations les empêchèrent de jouer régulièrement. La première pierre du bâtiment actuel fut posée en 1820, au retour de Londres, de Sir R. Farquhar.

Le théâtre de Port-Louis a joué et joue encore un rôle important dans l'éducation des Mauriciens.

Depuis sa fondation jusqu'à nos jours, les artistes français nous ont fait entendre presque chaque année les œuvres des grands auteurs.

Opéras, vaudevilles, drames, etc., ont été régulièrement représentés sur notre scène ; nous pouvons fièrement dire aujourd'hui que notre éducation scénique est si bonne que les sujets médiocres ne peuvent songer à réussir chez nous ; il nous faut des artistes de premier ordre et des artistes français exclusivement.

Quant aux auteurs Mauriciens, pendant cette période, ils ne composèrent, pour la plupart, que des scènes destinées à être jouées par les jeunes élèves du Collège Royal ou par de simples amateurs, à défaut de troupes théâtrales européennes.

Marivaux, Piron, Gresset, Beaumarchais étaient bien les modèles ; mais les quelques drames, vaudevilles et

comédies qui virent alors le jour n'ont aucun mérite particulier.

Il faudrait peut-être faire remonter cette faiblesse à la timidité des auteurs qui, ne pouvant donner libre cours à leur patriotisme, avaient encore à ménager la susceptibilité des vainqueurs ; et la censure exerçait un contrôle des plus étroits. Les seuls noms à citer seraient ceux de François Bernard, de Victor Jubien, de Lorquet et de Castellan dont les poésies valent beaucoup mieux que le théâtre.

LES PROSATEURS

De graves problèmes, quelques-uns d'une importance mondiale, tels que la suppression de l'esclavage, d'autres limités à l'île Maurice, surgirent pendant la première moitié du dix-neuvième siècle.

Ceux d'entre les Mauriciens qui avaient une certaine culture et qui étaient les seuls à pouvoir interpréter les sentiments de leurs concitoyens, se jetèrent résolument dans l'arène pour défendre nos droits menacés ou revendiquer l'application des traités.

Absorbés, comme ils l'étaient, par la politique, les jeunes auteurs délaissèrent graduellement le royaume éthéré des Muses.

Après la disparition des poètes ci-dessus mentionnés, on constate un temps d'arrêt considérable dans le progrès de la Poésie mauricienne, temps d'arrêt regrettable à tous les points de vue et dont se ressentirent les efforts des poètes du deuxième cycle.

Mais pour discuter des questions telles que l'abolition de l'esclavage, la liberté de la Presse, la suppression de la langue française à notre Cour Suprême, la préservation de notre Code de lois, l'amélioration du sort des affranchis, on n'avait que faire d'alexandrins, de sonnets, de poèmes épiques !

Il importait, au contraire, de former de bons orateurs, de bons pamphlétaires, et c'est ce que notre île féconde a su produire avec une rare opportunité.

D'Epinay, E. Bernard, Rémy Ollier, Isidore Lolliot et autres, voilà les protagonistes de cette époque fertile en événements d'une portée considérable. La poésie mauricienne rentrée dans l'ombre pendant ces années de troubles, de luttes intestines, d'incertitudes et de vexations, attendra des jours plus paisibles pour refleurir et nous doter d'œuvres qui semblent plus belles pour avoir été plus longtemps attendues.

Pour le moment, la Presse dégagée d'une censure arbitraire, grâce à la mission à Londres d'Adrien d'Epinay, aura un rôle prépondérant. Des revues et des pamphlets nombreux exposeront avec clarté nos doléances, et feront entendre notre voix, dans des questions d'une importance primordiale pour l'avenir de notre île.

Ceux qui, par leur prévoyance, leur savoir et leur franc-parler, ont contribué à donner une solution heureuse à ces problèmes ardu, ceux-là méritent que leur souvenir vive dans les cœurs de leurs compatriotes.

La plus noble figure de cette période agitée fut incontestablement celle d'Adrien d'Epinay.

Orateur distingué, il formait partie de la classe dirigeante d'alors et soutint la lutte entre cette dernière et le Gouvernement Colonial. C'est à cette époque que fut inauguré le système d'appel direct à la Métropole.

Il est un fait certain, c'est que l'île Maurice placée comme elle l'est, loin de la métropole, ne peut toujours exposer convenablement ses griefs au Ministre qui se repose entièrement sur ses représentants dans la colonie.

Aussi, mieux que toutes les pétitions, mieux que tous les mémoires et protestations, les visites à Londres d'un A. d'Epinay, d'un William Newton, ont-elles plus d'une fois réussi à faire entendre notre voix et à dissiper bien des malentendus.

La première mission de d'Epinay à Londres remonte à l'année 1830. Ce fut pour protester contre les lois prohibitives sur la Presse locale. Grâce à son éloquence le ministre nous fit des concessions très avantageuses dont nous reparlerons. Une deuxième question difficile à résoudre fut l'abolition de l'esclavage.

A la suite des troubles qui suivirent l'arrivée à Maurice de Jérémie, membre de l'*Anti-Slavery Society*, et nommé Procureur général en 1832, il y eut un procès retentissant : « Le talent de d'Epinay s'y déploya avec des accents dignes de la tribune des nations qui ont connu jusqu'à quelles hauteurs peut s'élever l'éloquence politique » (1). Au mois d'avril 1832, A. d'Epinay publia son *Projet de rachat des esclaves par les colons de Mau-*

(1) Henri Magny. *Maurice à vol d'oiseau*, 1882, p. 13.

rice, ou Emancipation proposée par les colons eux-mêmes, ouvrage où il fait un exposé clair et précis des vues Mauriciennes sur la question en litige.

Pour donner une idée de la dialectique et de la logique de d'Epinay, nous citerons deux passages du *Mémoire* qu'il rédigea et où furent exprimés les doléances des colons, les maux dont ils souffraient, les injustices auxquelles ils étaient en butte :

Le premier passage a trait aux nouvelles lois, « les unes inexécutables, les autres injurieuses, d'autres enfin dangereuses » (1) que le Gouvernement voulait imposer aux habitants, sans même les consulter.

« Les colons essayèrent de bonne foi d'exécuter toutes les lois qui leur furent imposées. Leur opposition ne se montra jamais que par les observations respectueuses qu'ils adressèrent au Gouvernement, qui ne leur en tint jamais compte. Des lois d'amélioration (*du sort des esclaves*), furent publiées sans la moindre précaution, sans même qu'ils eussent été appelés à les discuter préalablement.

Toutes ces lois ont des vices radicaux.....

Ces vices viennent de ce qu'elles sont rédigées en Angleterre, et par des hommes entièrement étrangers au pays et aux populations pour lesquelles on les a faites. Elles sont empreintes d'un sentiment de méfiance contre les colons qu'elles repoussent absolument de toute coopération à leur application, et paraissent enfantées plutôt par l'esprit de parti que par la sagesse. » (2)

Dans le passage suivant l'écrivain établit aisément que les esclaves affranchis seront bien moins à plaindre que

(1) P. d'Epinay. *Souvenirs d'A. d'Epinay*, Fontainebleau, 1901, p. 155.

(2) *Ibid.*

leurs maîtres si ces derniers sont frustrés d'une indemnité :

« Ce n'était pas assez des Ordres en Conseil qu'elle (la colonie) subissait déjà, des Ordonnances nombreuses dont les Archives sont encombrées, des Protecteurs, dont le chef ajoutait tous les jours aux exigences de la Loi,

Ce n'était pas assez que les habitants fussent distraits de leurs juges naturels, Il faut encore qu'une nouvelle loi plus inconséquente que les autres, plus dure, plus outrageante, plus dangereuse enfin, leur soit imposée !.....

Plus de doute, l'esclave sera désormais une propriété à charge ; il coûtera plus qu'il ne produira ; lui seul sera assuré de la protection des lois ; lui seul sera toute sa vie à l'abri du besoin ; lui seul ne travaillera qu'autant qu'il le voudra, c'est lui qui, maintenant, surveillera son maître, examinera ses actions, le dénoncera, le poursuivra, car il n'a plus de motifs de s'attirer sa bienveillance. » (1)

Notre délégué n'eut pas facilement une entrevue avec le ministre Stanley, plus tard Lord Derby, « une colonie de la couronne n'ayant aucun droit de nommer un délégué ou député près le souverain ». Pourtant la plupart des idées de d'Epinay furent adoptées finalement par le ministre. Le 28 août 1833, un Acte du Parlement proclama l'abolition de l'esclavage, et un Ordre en Conseil, en date du 17 septembre 1834, décréta l'application de cet Acte à l'île Maurice à partir du 1^{er} août 1834. Après l'acte d'émancipation et d'apprentissage des noirs il fallut songer à recourir à la main-d'œuvre étrangère. Les Franco-Mauriciens offrirent volontairement de libérer immédiatement leurs noirs apprentis, pourvu que

(1) *Ibid.*, p. 157.

le Gouvernement voulût bien leur permettre d'introduire de l'Inde les laboureurs nécessaires aux travaux des champs.

« C'est encore Adrien d'Epinay qui rédigea à ce sujet les mémoires les plus clairs ; ses idées sont citées comme les plus pratiques, dans le remarquable travail publié à Paris en 1840, sous la direction de M. l'amiral baron Duperré, et intitulé : *Précis de l'abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises* » (1).

Adrien d'Epinay, mettant à profit des manuscrits qu'il avait reçus de son ami Thomi Pitot, nous a encore laissé les *Renseignements pour servir à l'Histoire de l'Ile de France jusqu'en 1810, etc....* Ce travail bien documenté est sous la forme de notes chronologiques ; le mérite littéraire n'en est pas considérable, mais les faits qui y sont consignés ont facilité les recherches de nos historiens.

Un autre ouvrage qui se rattache à l'abolition de l'esclavage à l'Ile Maurice est : *L'essai sur les nouveaux affranchis de l'Ile Maurice* par Eugène Bernard.

Propriétaire d'esclaves, lui-même, Bernard fait un tableau fidèle de la condition des esclaves au moment de leur émancipation. Il cite de nombreux cas de vols, et s'appesantit sur la paresse et l'attitude hautaine des nouveaux affranchis dont les défauts de mensonge, d'ingratitude et de vilenie sont exposés tout au long. Il n'admet pas que les hommes soient égaux entre eux ; laissons-le s'expliquer :

(1) H. de Rauville, *L'Ile de France contemporaine*, p. 64,

« La parfaite égalité entre tous les citoyens est une utopie comparable à la République de Platon et au projet de paix perpétuelle du bon abbé de Saint-Pierre, mais beaucoup plus absurde et plus dangereuse que celles-ci, puisque chaque fois qu'on a voulu l'introduire dans un état, elle n'a produit que la confusion et l'horreur. »

Mais Bernard ne constate pas seulement les maux ; il propose les remèdes :

Son plan est de rendre propriétaires les nouveaux affranchis en les intéressant à la culture du sol ; il préconise la formation d'un comité composé d'agents nommés par le Gouvernement, et d'un certain nombre d'habitants respectables (1). Pour combattre le concubinage, les vols, le mensonge et la paresse, Bernard, comme l'avait, du reste, expliqué d'Epinaÿ à Lord Goderich en 1831, rend hommage au rôle bienfaisant des ministres de la religion. A l'époque où écrivait Bernard, le pasteur J. Lebrun n'avait pas encore terminé sa mission de christianiser les noirs, et le Révérend Père Laval n'avait pas encore paru.

Aujourd'hui les hommes de couleur et les descendants d'affranchis ont prouvé qu'ils n'étaient pas indignes de la sollicitude gouvernementale. Dans les arts, les sciences, les lettres, l'humble métis Mauricien s'est élevé assez haut.

Le nom d'Isidore Lolliot est inséparable de celui de Bernard.

Lolliot, auteur d'une biographie de C. Telfair, fonda le *Keepsake Mauricien* auquel collabora Bernard, ainsi

(1) Le projet de Bernard a été adopté, par la suite, non pas en faveur des nouveaux affranchis, mais en faveur des Immigrants Indiens, qui sont aujourd'hui maîtres de presque tout le pays.

que de nombreuses personnalités, Anglaises, Françaises et Mauriciennes.

Cette revue fut « le premier recueil dont la publication ait été entreprise pour doter la Colonie d'un commencement de littérature locale ».

Bernard lance dans le *Keepsake* (1839), un appel *Aux Jeunes Mauriciens*. Il leur dit que ce n'est pas nécessaire de s'expatrier pour s'adonner à la Peinture, aux Sciences, à la Littérature. Les sujets ne manquent pas à l'île Maurice. Le climat est tempéré, le paysage admirable : « Pourquoi ne réussiriez-vous pas dans toutes les parties de la Littérature ? Pourquoi ne deviendriez-vous pas poètes, historiens, peintres de mœurs, écrivains éloquents ? Est-ce qu'il y a en Europe un moyen de se former le goût, l'esprit, le jugement, qui ne soit pas à la portée d'un colon de Maurice ? » (1).

Les Annales de notre colonie, de 1850 à nos jours, ont pleinement justifié les paroles de Bernard.

L'histoire de notre petite île a, de tous temps, intéressé un grand nombre de nos écrivains. Mais toutes les productions du genre ont été faites d'après la même source ; les mêmes erreurs s'y retrouvent, les mêmes anecdotes, voire les mêmes citations. Les redites sont nécessairement très abondantes ; les lieux communs foisonnent.

Tous les historiens de cette période ont fait allusion aux descriptions des voyageurs qui ont visité l'île de France au dix-huitième siècle. Tous ont retracé la remar-

(1) *Keepsake Mauricien*, 1839, p. 237.

quable administration de Labourdonnais et le rôle des créoles dans la campagne des Indes, tous ont fait ressortir les efforts des botanistes pour nous doter de plantes utiles. Tous ont parlé, à peu près dans les mêmes termes, des exploits de nos corsaires dans l'Océan Indien, dans la Mer Rouge, aux Antilles.

Mais la question de l'abolition de l'esclavage étant d'actualité, on se sépara en deux camps distincts :

D'une part, ceux qui, soit par conviction, soit par intérêt, combattirent pour le maintien de l'esclavage ; d'autre part, ceux qui luttèrent pour l'émancipation générale, les cœurs sensibles, les philanthropes, persuadés qu'ils employaient leurs talents à la défense de l'humanité souffrante.

Parmi les historiens de la première catégorie, nous citerons J. Milbert qui se montre satisfait de la condition des noirs esclaves dans notre colonie. Le tableau qu'il fait de l'esclavage dans nos milieux est moins sombre que celui qu'avait fait Bernard.

Nous lui laissons la parole :

« Les noirs ne sont pas aussi ingrats envers leurs maîtres qu'on le suppose ; l'habitant qui ne les maltraite point peut compter sur leur zèle dans les occasions les plus périlleuses : on en a vu se dévouer aveuglément pour leur maître, tant ils sont frappés de l'idée de la supériorité des blancs » (1).

Le passage suivant est une attaque directe contre les abolitionnistes :

(1) Milbert. *Voyage pittoresque à l'Ile de France*, etc., 1812. Il débarqua à l'Ile de France le 14 mars 1801,

« Si l'on veut mettre de côté les déclamations philosophiques, et parler d'après l'expérience qui prouve que, dans tous les états de la vie, il y a des compensations de bien et de mal, on reviendra des idées défavorables que Raynal et d'autres écrivains nous ont données de la conduite des colons envers leurs esclaves. » (1)

En parlant du Code Noir, Milbert explique les devoirs respectifs des noirs envers leurs maîtres, et de ceux-ci envers leurs esclaves. L'auteur ne tarit pas d'éloges sur l'hospitalité mauricienne et sur l'éducation de la créole :

« La conversation de la maîtresse de la maison fut pour moi du plus vif intérêt ; une éducation soignée, un esprit juste, des sentiments affectueux, pour tout ce qui l'environne, sont les qualités les plus saillantes de cette jeune mère de famille. » (2)

Les pages consacrées à l'Ile de France par J. Milbert, dans son *Voyage pittoresque à l'Ile de France, au Cap de Bonne Espérance et à l'île Ténériffe*, donnent une assez juste idée de la situation de notre colonie à la fin du XVIII^e siècle.

Ferdinand Magon de St-Elier, avoué au barreau de Maurice, vice-Secrétaire de la Société d'Histoire Naturelle, a laissé les *Tableaux historiques, politiques et pittoresques de l'Ile de France, aujourd'hui Maurice, depuis sa découverte à 1839*.

De même que Milbert, Magon trouve que le sort des esclaves est tolérable.

Après avoir passé en revue l'administration de Labourdonnais et critiqué la Compagnie des Indes, il parle du

(1) *Ibid.*, p. 272.

(2) *Ibid.*, p. 273.

Gouvernement royal de l'Île de France, de Dumas, de Poivre, etc...

Le livre de Magon, s'il était moins encombré de détails scientifiques, et s'il avait beaucoup moins de traits d'éloquence, mériterait, peut-être, la dénomination d'histoire.

Mais, comme tous nos historiens, il s'attarde trop à des détails secondaires ; et, en certains endroits de son récit, il donne trop dans le pathétique, témoin sa réflexion au sujet de l'aveu d'un nommé Sans-Quartier, accusé d'avoir assassiné les membres de la famille Lehec et condamné à mort :

« Ce fut donc dans les horribles tortures de la question, dans ces moments affreux où l'esprit partage les convulsions du corps, que Sans-Quartier fit cet aveu que l'on saisit comme un trait de lumière. A côté de cet aveu, mettons la déclaration solennelle qu'il fit au dernier instant de son existence, à cette heure suprême où la dissolution du corps, la rupture de tous les liens matériels, l'approche de ce grand juge dont le tribunal redoutable s'ouvre aux yeux du mourant, laissent l'âme uniquement occupée des pensées de l'éternité !

Oserons-nous affirmer que Sans-Quartier fût coupable ? » (1).

Puis il évoque les grands condamnés de l'Histoire, ceux dont la culpabilité n'a jamais été bien établie :

« Sortez tous de vos tombeaux ; venez, spectres mutilés et sanglants, venez effrayer les juges téméraires, venez enseigner aux hommes qu'ils sont plongés dans une sphère immense de faiblesses, d'erreurs, d'illusions, de surprises..... Qu'ils sachent que l'existence qu'on arrache à un innocent au milieu des tourments

(1) F. Magon, *Tableaux historiques*, Port-Louis, 1839, p. 189.

ne peut être rachetée par la réhabilitation de sa mémoire, et qu'une vie entière consumée dans les regrets et les pleurs, déchirée par le glaive de la douleur, par l'affreux poison du remords, ne peut pas, même à son dernier terme, rendre le repos du cœur à un juge qui hasarde une condamnation sur des conjectures. » (1)

Bernardin de St-Pierre est pris à partie pour sa philanthropie que Magon trouve exagérée.

Voici en quels termes, il relève les imputations de l'auteur de *Paul et Virginie* :

« Est-il un recoin du globe, une institution, quelque respectable qu'elle soit, où il ne règne quelques abus inséparables de l'imperfection humaine ? M. de Saint-Pierre avait cependant parcouru diverses contrées avant de visiter notre île ; il avait vu les paysans polonais, dont la misère et la servitude passent tout ce que l'imagination peut se figurer de plus affligeant pour l'humanité..... il trouve que l'île de France est une *terre abominable*, parce qu'il rencontra un détachement de maréchaussée qui, venant d'assiéger et de forcer un camp de *marrons* formidable, portait les dépouilles de quelques victimes tombées dans le combat.

Tant d'autres peintures, qui portent l'empreinte manifeste de la passion, firent naître en Europe les idées les plus erronées, les préventions les plus défavorables contre les habitants de l'Ile de France ».

André Maure arriva à Maurice pendant la Révolution et travailla en collaboration avec Bertin, rédacteur de *La Balance*.

Dans ses *Souvenirs d'un Vieux Colon* dédiés à Sir Walter Minho Farquhar, fils du Gouverneur R. T. Farquhar, il retrace les événements qui se sont déroulés entre 1790 et 1837.

L'auteur, justement, déplore l'absence de documents

(2) *Ibid.*, p. 190.

« propres à fournir des matériaux pour une Histoire de Maurice. Les souvenirs des vieillards sont les seules sources où ceux qui voudraient entreprendre une pareille tâche fussent en état de puiser ».

Il qualifie de parodie de la Révolution Française les actes de nos sans-culotte.

Après avoir loué l'administration de Deccaen il arrive à parler de l'annexion britannique ; et comme ami intime du Gouverneur Farquhar, il fait l'éloge de son administration.

Le luxe des colons après la conquête de l'Île est décrit ; l'auteur réproouve les attaques de la Faction Française contre le gouvernement anglais. Il blâme la rudesse de manière des Majors Hall et Darling ; puis il examine la question de l'émancipation des esclaves et passe en revue les événements qui eurent lieu à l'arrivée de Jérémie.

Magon précise qu'avant 1832 le Gouvernement n'avait pas appelé la classe dirigeante à s'occuper des intérêts de la colonie. Dès cette époque, « le pouvoir a cessé d'être assis sur une base unitaire », et.... « morcelé, il est tombé par lambeaux entre les hommes de 1832 » ; il termine par un jugement sévère sur ceux qui abusèrent de leur position pour ruiner les petits propriétaires d'esclaves.

Du Baron d'Unienville nous avons les *Statistiques de l'Île Maurice* jusqu'en 1829, qu'il rédigea d'après les documents officiels.

Un édit de Louis XVI, du mois de juin 1776 avait institué le *Dépôt des Chartes des Colonies*.

Le 5 mars 1811, sous l'administration de Farquhar, il fut décidé que les duplicata des minutes et des répertoirs des Notaires seraient déposés au Greffe de la Cour de Première Instance.

Aux termes de l'Art. 31 du traité de Paris de 1814, tous les documents formant les Archives de Maurice avaient été remis au Gouverneur Farquhar.

Le Baron d'Unienville, qui était en bons termes avec Farquhar, fut nommé Archiviste Colonial le 23 mai 1815. Les *Statistiques* embrassent un grand nombre de sujets, tels que le climat et le sol de notre île, les cyclones qui y ont fait rage, les mœurs des habitants, le théâtre, etc. L'auteur y retrace le gouvernement de Farquhar qu'il félicite sans réserve pour avoir tenté de rapprocher les Créoles et les Anglais.

C'est aux successeurs de Farquhar qu'il fait remonter l'échec de ce plan qui eût produit des résultats merveilleux.

La religion, l'instruction, les Arts et les Sciences sont passés en revue ; un précis historique de l'île Maurice embrasse tous les faits les plus saillants de nos Annales. Ce résumé historique ne va pas au-delà de l'année 1829; nous n'avons donc pas la version de l'auteur au sujet de l'émancipation des esclaves et des troubles qui agiterent la colonie de 1830 à 1834.

Son chapitre sur la géologie de l'île mérite de retenir l'attention ; en voici un extrait :

« Peut-on s'empêcher de reconnaître dans le Cap de la Savane, un torrent de lave arrêté dans sa course par la mer, et dont les couches diverses, encore reconnaissables, annoncent des érup-

tions successives qui, prenant la même direction, ont élevé ce cap si ressemblant aux coulées de Ténériffe, à celles de l'Île Ascension, à quelques-unes enfin de celles de l'Île de Bourbon. » (1)

« L'on pourrait citer encore », poursuit l'auteur, « les basaltes qui se rencontrent en plusieurs lieux, mais qui sont plus particulièrement remarquables dans deux rochers de la rive droite de la baie du cap, entièrement composés de basaltes prismatiques, semblables à ceux du comté d'Antrim en Irlande. » (2)

« Les pierres piquées qui couvrent le sol et qui ne sont que des laves lithoïdes, basaltiques, poreuses, l'existence d'anciens cratères, les amas de cendres cités par Cossigny et Sonnerat, sont encore des preuves de l'origine volcanique de l'île. » (3)

Mais les exploits de nos corsaires font tellement partie intégrante de notre histoire qu'il ne peut s'empêcher de faire l'apologie de la guerre de course :

« Les corsaires, généralement commandés par des hommes braves et entreprenants, inquiétaient le commerce de l'ennemi, faisaient de nombreuses et brillantes captures ; ils ont pu même quelquefois troubler le repos de quelques comptoirs ennemis ; mais quels sont, dans leur conduite en général, les actes de cruauté, de brigandage, ou contre le droit des gens et des nations qui ont pu autoriser à les traiter de pirates ?

.. . . .

Et si plusieurs capitaines de corsaires anglais, Perkins, entre autres, ont mérité, pendant la guerre d'Amérique, une place dans la marine britannique, pour avoir, avec une activité et une intrépidité rares, désolé le commerce et les côtes françaises ; les capitaines Surcouf, Perroud, Lemême, Bergeret, Malroux et autres, n'ont-ils pas également bien mérité de leur nation, pour des actions en tout semblables ? Il faut être juste et impartial, lorsque l'on veut publiquement distribuer la louange ou le blâme, et ne pas perdre de

(1) d'Unienville. *Statistique*. Paris, 1838, Tome I^{er}, p. 22.

(2) *Ibid.*, p. 23.

(3) *Ibid.*, p. 24.

vue que les mêmes actions envisagées par un même homme ne peuvent être vertus d'un côté et crimes de l'autre. » (1)

Voici comment d'Unienville explique la formation à l'île Maurice du parti des Bonapartistes (1814) :

Les effets du traité de Paris sur l'esprit des Colons.

« Si les regrets de ceux qui par cette cession voyaient rompre les liens qui les attachaient au pays qui renfermait leurs familles et leurs amis, étaient naturels et excusables ; combien en revanche l'étaient peu, les clameurs de ceux qui s'en prenaient au Gouvernement des Bourbons, d'un événement qui avait primitivement été l'ouvrage du Gouvernement de Bonaparte, pour lequel aussi, à compter de ce jour, ils s'enorgueillirent d'exprimer un attachement qu'ils croyaient pouvoir colorer du nom de dévoûment au seul homme capable de maintenir la France, leur patrie, au point de dicter la loi à l'Europe entière.

Dès ce moment aussi s'opéra une sorte de réunion des classes d'impériaux, de républicains, de jacobins mêmes, qui opposées jusqu'alors, se rallièrent sous le nom collectif de Bonapartistes, qui leur parut plus honorable. » (2)

L'œuvre de Milbert, de Magon, d'André Maure et de d'Unienville a été d'un précieux secours à plusieurs de nos poètes et de nos historiens.

Malheureusement le genre fut délaissé pendant de longues années, le développement de notre Presse annihilant probablement l'intérêt que prenaient nos premiers historiens à recueillir des notes et des manuscrits sur les événements importants.

F. Ducray avec son *Contre-Coup de '89 à l'île de France* ne s'occupera que d'un chapitre de notre His-

(1) *Ibid.*, Tome II, p. 325.

(2) *Ibid.*, Tome III, p. 7.

toire ; Edwardes ne fera que des ébauches historiques, tandis que Pitot ne parviendra jamais à terminer ses *Esquisses*.

LA PRESSE

Après l'annexion, les premiers journaux de l'île étaient rédigés presque entièrement en français ; quelques rares avis étaient publiés en anglais, surtout les avis du Gouvernement.

La Gazette de Maurice fondée au début de l'administration britannique, était, avant tout, un journal officiel. Néanmoins, on y relève la publication de quelques poésies de Bernard, Mallac, et autres.

Dès 1820, le Gouvernement, aidé en cela par une certaine fraction de la population, songeait à restreindre notre liberté de la Presse.

Le 28 avril 1820, il fut défendu d'établir une imprimerie sans une permission formelle du Gouvernement, et, à la même date, la Presse fut soumise à la surveillance d'une personne préposée à cet effet. Il fut aussi défendu aux imprimeurs de publier quoi que ce soit sans passer par la censure gouvernementale, ou d'imprimer les matières comprises dans le privilège exclusif de la *Gazette du Gouvernement*. Cette dernière disposition fut cependant abrogée le 11 mai 1825, avec cette restriction que les imprimeurs pourraient imprimer ces matières après qu'elles auraient été publiées dans la *Gazette officielle*.

Les actes arbitraires du Gouvernement qui ne cherchait plus à procéder avec tact et modération, comme dans les premières années de l'administration de Farquhar, aboutirent en l'année 1830 à une protestation ferme de la part des colons.

A. d'Epinay fut chargé de défendre notre cause. Lors de son voyage à Londres, il fut reçu par Lord Goderich qui écouta avec bienveillance nos griefs et lui promit son appui.

Mais certains esprits rétrogrades en furent irrités ; on parla même de guerre civile que pourrait provoquer la liberté de la Presse. *La Gazette de Maurice* du 9 avril 1831 publia les lignes suivantes :

« Voyez quelle belle doctrine à prêcher dans une Colonie ! Ne mériterions-nous pas, si le Gouvernement voulait nous châtier, qu'il nous donnât cette liberté de tout écrire et de tout imprimer ? »

Heureusement les réactionnaires n'étaient qu'une minorité dont la voix fut étouffée par celle de la raison.

Les véritables patriotes l'emportèrent.

A. d'Epinay de retour de sa mission annonça, le 2 novembre 1831, que le ministre avait fait droit à certaines de nos réclamations. Il nous accordait un Conseil législatif, l'abolition des monopoles, l'admission des colons aux emplois publics, *l'abolition de la censure* (1).

Avec la liberté de la Presse il fut possible à toutes les classes de la population mauricienne de défendre leurs

(1) L'Ordonnance n° 6 de 1833 abolit les restrictions de l'Ordonnance du 28 avril 1820.

droits, d'empêcher les actes arbitraires des autorités ou du moins de les critiquer.

La liberté de la Presse a facilité aussi la publication, à Maurice, de journaux rédigés par les gens de couleur, l'édition de livres et de pamphlets écrits par des hommes dont le patriotisme et l'indépendance ont contribué à l'amélioration du sort de leurs concitoyens (1).

La liberté de la Presse mauricienne a permis de faire valoir des talents qui, sans la protection des lois, fussent indubitablement restés infructueux. Hitié, Rémy Ollier, Leal, Vanmeerbeck et beaucoup d'autres, purent, dès lors, affirmer les aspirations du peuple mauricien vers un idéal fondé sur la supériorité de l'instruction.

Le Cernéen, journal fondé par d'Epinay en 1832, ne parut tout d'abord que deux fois la semaine.

Dès le quatrième numéro, celui du 24 février, on y lit la critique d'un livre anglais dont l'auteur n'est point tout-à-fait tendre pour les Mauriciens (2).

Dans le numéro 5, la nouvelle loi sur la Presse est examinée ; dans le numéro 6, on réclame pour l'île le système d'éducation des Collèges de France.

Ce début promettait ; il y aura bientôt un siècle que la vaillante feuille a combattu pour défendre nos prérogatives et nos droits. En signe de protestation contre l'abolition de l'anglais en Cour Suprême, le *Cernéen* supprima sa partie anglaise après l'année 1847.

(1) V. Ch. III., Journaux, Revues, etc.

(2) *Recollection of 7 Years' Residence at Mauritius*,

La Balance, fondée presque en même temps que *Le Cernéen* suivit une politique contraire à celle de son confrère.

Le Mauricien fondé en octobre 1833 publia des articles en anglais et en français, et parut trois fois la semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi.

Un petit journal *Le Créole* qui n'a pas duré longtemps (1) est plutôt social et littéraire que politique. Cette petite feuille donne une idée assez exacte de la vie Mauricienne de cette époque. On y parle de bals, de théâtre, des réceptions ; y sont aussi publiés des extraits des œuvres des auteurs bien connus ; on y trouve rarement un article en anglais.

L'Echo des Journaux, fondé le 10 avril 1816, devint, le 10 juillet de la même année *Le Nouvel Echo des Journaux*. C'était une petite revue hebdomadaire qui publiait des extraits de la *Gazette du Gouvernement* et des journaux de France, des poésies, des avis, etc.

On s'y intéressait aux événements de France, plus qu'à ceux qui se déroulaient dans la colonie.

LA QUESTION DE LA LANGUE

Plusieurs auteurs anglais se sont élevés contre les termes de la Capitulation de 1810. Ils prétendent que les clauses de cette Capitulation furent remplacées par le Traité de 1814, que la langue anglaise n'est pas comprise dans le mot « coutume ». Le mot « coutume »,

(1) 23 septembre 1841 au 4 mai 1843.

disent-ils, se rapporte à certaines pratiques, aux cérémonies périodiques, aux congés publics et aux fêtes, etc. (1). De là à déduire que la langue officielle doit être l'anglais, il n'y a qu'un pas.

Au début de l'annexion de l'île, les Proclamations et les Ordonnances du Gouvernement étaient en français et en anglais.

Le 11 mai 1825, un droit de 25 centimes de piastre fut prélevé par cent lettres sur les avis et annonces de petites affiches insérés dans la *Gazette Officielle*. Puis le 29 février 1832, afin d'encourager l'usage de la langue anglaise, ce droit n'était pas réclamé pour les insertions anglaises.

Dès lors, le but du Gouvernement se définit nettement : n'utiliser que l'anglais dans toutes les communications officielles.

Voici la *minute* du Gouverneur Colville du 26 avril 1832 :

« Toute personne communiquant des documents, ayant trait à des affaires privées, pour être transmis au Bureau Colonial, devra fournir des traductions..... ; il est grandement temps de limiter les correspondances officielles avec Maurice à la langue de la Grande Bretagne. »

Et le 25 juin 1833 un avis du Gouverneur fait savoir :

« que personne ne pourra être employé dorénavant dans le Service du Gouvernement à moins de savoir parler et écrire l'anglais, sauf dans des cas exceptionnels. »

(1) *Lettres adressées à une mère de famille Mauricienne par un Anglais et traduites par un Mauricien* (1890).

Aucune exception ne sera faite à partir du 23 novembre 1840.

Le 25 février 1841, le Gouvernement britannique consacra définitivement l'usage unique de la langue anglaise pour ses Ordonnances, Proclamations, etc.

Voici l'ordre émanant de la Cour de Buckingham :

« Attendu que, etc...,

Il est ordonné que les dits Ordonnances, Proclamations, Avis, etc., seront dorénavant rédigés et promulgués en anglais seulement, que les versions françaises seront considérées comme des traductions seulement et non comme des documents originaux, et que les Cours, les Juges de paix, les Magistrats, etc., ne se référeront qu'aux versions anglaises. »

Enfin le 13 septembre 1845 fut publié un Ordre en Conseil imposant l'usage exclusif de l'anglais en Cour Suprême.

« Il est ordonné par C. Greville qu'à partir du 15 juillet 1847, toutes les procédures des Tribunaux supérieurs de l'Ile Maurice, c'est-à-dire la Cour d'Appel, la Cour d'Assises, etc., seront rédigées en langue anglaise seulement. »

Comme l'Ordre ci-dessus ne s'applique qu'aux Cours Supérieures, l'usage du français est non seulement permis, mais courant dans les Cours Inférieures.

Au Collège Royal, Respice Drouin qui avait été nommé Recteur dut céder sa place à un Recteur anglais. A partir de 1841, l'enseignement dans cette institution fut donné en anglais. Même « dans les écoles primaires les pauvres négrillons furent forcés de crier toute la journée comme des perroquets, des mots barbares prononcés

d'une façon fantastique (1) ». Les élèves eurent à dire matin et soir des prières anglicanes, ce qui souleva des protestations de la part des Catholiques qui formaient la majorité de la population du pays.

De tout ce qui précède, il ressort clairement que les intentions du Gouvernement avaient été d'amener la Colonie à se familiariser graduellement avec la langue anglaise, afin d'en imposer finalement l'usage universel. Si la langue française n'a pas succombé, si nos idées, nos sentiments, nos mœurs sont restés si essentiellement français, nous le devons à nos ancêtres qui, tout en acceptant le joug britannique, tout en subissant l'influence bienfaisante de la noble Albion, n'ont jamais consenti à abdiquer les droits qu'ils tenaient des Traités.

Nous avons fixé comme limite à ce chapitre la date de l'abolition de la langue française en Cour Suprême parce que ce fut la dernière des grandes réformes qui avaient passionné le peuple Mauricien à un très haut degré pendant la première moitié du dix-neuvième siècle. A la fin de cette période, toutes les grandes questions auxquelles nous attachions une importance vitale : la liberté de la Presse, l'émancipation des esclaves, l'usage exclusif de la langue anglaise, étaient réglées. A la surexcitation de ces temps difficiles succéda un temps de calme relatif que nos écrivains mettront à profit.

La littérature mauricienne, après une période de torpeur, va connaître de beaux jours.

(1) H. de Rauville. *L'Ile de France contemporaine*, 1909, p. 93.

1847 - 1886

Nous avons vu au chapitre précédent comment le Gouvernement anglais était arrivé à supprimer la langue française dans les bureaux publics, dans certaines Cours de justice et finalement à la Cour Suprême.

La littérature mauricienne va-t-elle donc prendre une orientation nouvelle ? Nos écrivains vont-ils, dès lors, s'angliciser ? Au contraire, aucune période de notre littérature n'est plus stérile en œuvres anglaises. Sous l'aiguillon des attaques livrées contre notre langue nationale, la littérature française précise de plus en plus sa prépondérance dans nos milieux ; nos écrivains, non seulement continueront l'œuvre des Pitot, des Castellan, des Lorquet, des d'Epinay, mais encore progresseront d'une façon admirable.

La date de 1847 coïncide presque avec celle que les littérateurs attribuent au déclin du romantisme en France et aux progrès du réalisme.

Mais, il faut le dire, les derniers romantiques résistent encore quelque temps. Bien que Leconte de Lisle « devançant tant soit peu son heure », — l'influence des

romantiques se faisant toujours sentir — eût produit, dès 1854, ses *Poèmes antiques* et, dès 1863, ses *Poèmes barbares*, « œuvres un peu monotones, dit Faguet, où il n'a pu ou voulu mettre que des effets de couleur, de relief et de rythme, mais qui sont d'une incontestable beauté », il nous faudra attendre la venue de Léoville L'Homme pour suivre l'évolution parnassienne dans la Littérature mauricienne.

De l'année 1847 à l'année 1886, et même plus tard, la production littéraire à Maurice utilise à peu près les mêmes genres que ceux que nous avons examinés précédemment ; des poètes, des historiens, des journalistes, des sociétés littéraires continuent l'œuvre de leurs prédécesseurs.

L'ascension de la population de couleur sera un facteur nouveau ici ; le problème des droits de l'homme, surtout de l'homme instruit, quelle que soit la couleur de son épiderme, sera nettement posé.

C'est la note dominante de l'œuvre des Rémy Ollier, des Vanmeerbeck, des Leal, des Hitié, des Beugeard, etc. ; et ce sera la gloire de l'administration anglaise d'avoir su tirer de l'ornière certaines fractions de notre population qui semblaient destinées à croupir dans l'ignorance et l'esclavage, sans pourtant froisser les susceptibilités d'autres personnes dont les revendications quelquefois légitimes, revêtaient souvent un cachet d'égoïsme et d'injustice.

Nous avons eu la bonne fortune, pendant cette période, de compter parmi nos hauts fonctionnaires étran-

gers, de véritables amis des Lettres, et des Lettres françaises encore. Ces hommes de marque ont contribué par leurs écrits ou par leurs encouragements, à la diffusion de l'instruction dans notre colonie. Par leur influence il nous a été possible de sauvegarder nos droits héréditaires, et, nous eûmes des défenseurs là où nous aurions pu nous attendre à avoir des adversaires.

Au Collège Royal même la présence d'un Sir Walter Besant inspira un renouveau d'activité littéraire. *Wrangler* de l'Université de *Cambridge, M. A*, c'était un grand admirateur de la Littérature française. Il est l'auteur de *Les Humoristes Français, La Poésie française au xvi^e siècle, Rabelais*.

Il se fit une grande renommée comme romancier.

Sir F. Napier Broome avait été journaliste en Angleterre. Il collabora au *Times* en 1869, et, en prose aussi bien qu'en vers à des Magazines.

C'était un grand lettré, et justement l'homme qu'il nous fallait à l'époque de notre grande activité littéraire.

Nommé Gouverneur par intérim le 31 décembre 1878, il fut fait Lieutenant Gouverneur le 9 décembre 1883. Sa compagne, Lady Barker, était aussi un écrivain de talent qui collabora à plusieurs de nos Revues. Elle s'occupa particulièrement de l'éducation des jeunes filles, et son influence fut efficace, puisque *La Higher Education of Girls* fut décidée à une réunion des autorités intellectuelles de l'île le 25 mars 1882. La qualité primordiale de Lady Barker est celle de conteur. Dans son recueil de *Lettres*, elle décrit nos sites pittoresques avec préci-

sion et clarté. Richement douée, elle s'assimila bien vite nos mœurs françaises ; c'est elle qui a dit : « A Maurice, la connaissance du français est la première nécessité de la vie ».

LES POETES

Dans la poésie, l'œuvre de Volsy Delafaye, de Fernand Duvergé, de Charles Gueuvin, de Charles Baissac, de Moïse Constant, mérite de retenir surtout l'attention. Mais, nous ne passerons pas sous silence toute une phalange de rimeurs, qui, s'ils n'atteignirent pas toujours aux sommets du Parnasse français accessibles seulement aux grands ciseleurs de vers et aux écrivains richement doués, nous ont donné quelquefois des pages qui révèlent de beaux dons.

Volsy Delafaye forme, avec Charles Gueuvin et Moïse Constant, un trio des plus heureusement doués. On ne trouve pas dans leurs compositions les tendances chères à Bertin, à Parny ou à Béranger. L'élévation de l'âme, les sentiments délicats de la douce amitié ou de l'amour chaste caractérisent leurs œuvres. C'est surtout Lamartine, Victor Hugo qui exercent alors sur nos poètes une influence bienfaisante. Fernand Duvergé, d'autre part, subira l'influence très vive de Leconte de Lisle et sera l'un des premiers à initier nos poètes aux méthodes de l'école parnassienne.

Delafaye et ses émules vont enfin dégager notre poésie de sa faiblesse première et réformer, à la bonne école, les abus et les négligences reprochés à leurs aînés ; ils surent

introduire dans leurs vers la plastique de l'art dont un LéoVILLE L'Homme, un R. E. Hart ont fait le plus grand cas par la suite.

Volsy Delafaye est un poète d'une grande sentimentalité ; il a la rime facile et naturelle ; ses vers sont souples et le rythme en est harmonieux ; il composait avec une grande aisance. Quelques poèmes de son recueil *Les Feuilles jaunies* sont dignes d'être lus : *Pauvre Homme*, *La Novice*, *Un chagrin dans un bal*.

Il faudrait citer ici les éloges de H. Magny à l'adresse de Delafaye :

Les pièces de Delafaye « sont pleines d'une sensibilité exquise, et chacune d'elles a, pour nous attirer, un accent qui ne semble pas terrestre, et qu'on croit toujours entendre ; même après qu'il ne résonne plus, il rend un son semblable au bruit lointain des hymnes du saint lieu. » (1)

Pourquoi j'aime mon rêve a des accents de tendresse infinie. La sensibilité du poète s'y décèle délicate et communicative, en même temps qu'il se révèle un peintre descriptif des beautés de la nature. Il y a en lui, comme un écho lointain de la lyre lamartinienne ; c'est la même touche mélodieuse.

Voyez ces vers :

« L'étoile aime le flot qui, dans un pur mirage,
Reproduit ses rayons dont se baigne la plage ;
Le flot aime l'étoile et la berce et l'endort :
Pour une perle blanche, une coquille d'or,

(1) H. Magny. *Maurice à vol d'oiseau*, 1882, p. 237.

On la prendrait parfois, on la prendrait encore
Pour une fleur des nuits que le jour décolore.

.....
Tout ce qui réfléchit ici-bas notre image,
Que ce soit le flot bleu, que ce soit un ciel noir ;
Tout ce qui sait redire avec nous le langage
D'une souffrance intime ou d'un riant espoir,
Et comme un doux qui-vive, à l'instant nous renvoie
Notre cri de douleur à notre cri de joie,
Est la voix qu'on écoute, est le reflet aimé
Vers qui l'âme toujours dans un muet délire
Penchera son oreille ou son regard charmé.
L'Etoile aime le flot ! or, devinez, Elvire,
Devinez si l'Etoile aime le flot, pourquoi
J'aime mon rêve ?..... Il me parlait de toi. »

Dans *La Novice*, Delafaye nous trace deux tableaux saisissants : le premier est celui d'une jeune fille toute frémissante de la vie mondaine ; le second est celui de la même jeune fille qui a décidé de délaissier les plaisirs du monde pour devenir l'épouse de Dieu ; c'est la même influence lamartinienne qui s'y exerce. Le poète a su rendre la pose séraphique et le regard angélique de son héroïne d'une façon vraiment magnifique :

« Quand l'hiver ralliait les créoles, nos sœurs,
Dans les brillants salons qu'inondait sa lumière,
A ce festin si doux de musique et de fleurs,
On la voyait toujours accourir la première.

.....
Tout en elle était bal, bonheur, enivrement ;
Les perles ruisselaient sur sa robe de soie,
Les roses qui paraient son front pur et charmant
Rayonnaient de sa grâce et tremblaient de sa joie.

.....Cependant, un soir,

Un soir, pendant l'hiver, la créole à l'œil noir,
Celle qui ne semblait vivre que pour la danse,
Au milieu des cartons qui cachaient à ses sœurs
Ses perles, ses rubans, ses guirlandes de fleurs,
Alla se placer en silence.

.....
Et chacune disait en voyant ses beaux yeux
S'animer d'un rayon plus doux et plus joyeux :
« La folle déjà rêve à la fête prochaine ; »
.....

Loin, bien loin de prêter l'oreille à leurs discours,
Dans ses riches cartons elle puisait toujours.
Les colliers, les tissus de gaze et de dentelle ;
.....
S'entassaient sans ordre autour d'elle.

Et quand elle eut fini, dans ses bras empressés,
Elle prit sans efforts, grave et les yeux baissés,
Perles, fleurs et rubans, gaze, dentelle blonde,
Et puis, s'agenouillant aux pieds d'un beau Christ d'or,
Dont le regard semblait plein d'un divin transport,
Elle y laissa tomber sa moisson faite au monde.
.....
Au monde qui l'aimait elle a su dire adieu,
Et repoussant soudain ses fêtes mensongères,
La danseuse a fait place à l'épouse de Dieu
Et ses chants d'allégresse, aux cantiques austères. »

Les accents patriotiques du grand chansonnier de la Restauration ont trouvé un écho dans le cœur de Delafaye ; il n'était pas, du reste, le seul de nos poètes qui eût voué un culte à Béranger, tout au moins, pour ce que celui-ci a de noble et de sublime.

Delafaye a su mettre dans la bouche de la France personnifiée des paroles de vive reconnaissance à l'adresse de son poète national.

LA FRANCE A BERANGER

Chanson

« J'étais suprême ; en un jour de colère,
Dieu fit tomber le sceptre de ma main ;
Mais à ma voix, reconnaissant sa mère,
Mon fils aimé vers moi vola soudain.
Par ses chansons il calma ma souffrance ;
En l'écoutant tressaillait l'étranger ;
Ce fils béni, c'était mon Béranger,
Honneur à l'enfant de la France !

.....

O mon enfant, toi, malgré leurs misères,
Malgré le froid qui soufflait sur nos peux,
Sous leurs haillons tu reconnus tes frères,
Lorsque plus d'un en détournait les yeux ;
Que près de Dieu, pleins de reconnaissance,
Mes vieux soldats que ton chant sut venger,
En te voyant, disent : « C'est Béranger !
Honneur à l'enfant de la France ! »

Charles Guevin, né aux Pamplémousses en 1834, mort le 1^{er} avril 1905, est le poète de la tendresse, de la sincérité et de l'amour.

Ses vers sont empreints de l'influence lamartinienne autant que ceux de Delafaye. Il a publié *Les Savanaises*, *Rêves et Echos* et d'autres poésies.

Ses pièces sont en majeure partie une autobiographie où sont consignés les événements les plus importants de sa vie ; *Les Amis*, *La Famille*, *Les Revers*, voilà les titres des poèmes qui donnent une idée exacte des tendances de Guevin.

Il faudrait encore citer *Ma Pendule*, témoin des joies

et des tristesses de l'auteur ; *La Divine Prière et Pitié pour tous*, poèmes où l'on sent le souffle religieux ; *Patria*, où il exalte la beauté de l'île Maurice, et enfin une belle élégie *Sur la mort de Volsy Delafaye*.

Il a chanté les mérites de nos compatriotes et de nos bienfaiteurs, tels que Brown Séquard, Isis Boucherat, Léoville L'Homme, R. Ollier, l'abbé Laval. Voici en quels termes il célèbre les beautés de notre district méridional, (*Savane*) ; il a, dans ce passage, des accents enthousiastes pour le sol natal :

« Tout chante, tout fleurit, tout rayonne et parfume.
Un printemps éternel semble en ces lieux assis.
C'est pour eux, on dirait, que le soleil s'allume,
Pour eux que la nuit pleure et se revêt de brume ;
C'est la jeune Savane, amis !

.....
Oh ! laissez-moi, Seigneur ! assez d'heures encore
Pour voir longtemps renaître aux baisers du soleil
Les splendeurs de ces lieux que votre main décore
Et, content, près des miens, sur leur plage sonore,
Je dormirai mon grand sommeil.

Laissez-moi contempler du haut de la falaise
Les flots de l'Océan à ses pieds étendus,
Parfois doux, amoureux, s'ébattant tout à l'aise,
Souvent rauques, grondant comme en une fournaise,
Mille métaux soudain fondus. »

Et c'est, en effet, dans ce cadre grandiose que sa vie s'est éteinte.

Il y a parfois chez lui des accents de mélancolie, comme dans le *Jour des Morts* :

« O terre qui reprends nos dépouilles mortelles,
Où tous les ans, nos mains, d'un son religieux
Au réveil de ce jour, posent des fleurs nouvelles
Comme tout le monde en ces lieux,
Lit sans réveil ni rêve où pour toujours reposent
Ceux que le noir trépas et le temps décomposent,
Et que nous ne reverrons plus ;
D'où vient qu'à votre aspect, pleins de doute et d'alarmes,
Nous sentions de nos cœurs, ainsi qu'un flot de larmes
Déborder un trouble confus ? »

La lampe du sanctuaire rappelle certaines pièces
d'*Emaux et Camées* :

« Dans le transept obscur où la lampe sacrée
Brille éternellement comme une fleur des cieux.
Je m'étais, ce soir-là, l'âme terne, éplorée,
Agenouillé pensif, las et silencieux.

La nuit tombait ; l'autel disparaissait dans l'ombre,
Et ses blancs ornements, ses grands chandeliers d'or
N'étaient plus qu'un amas imperceptible et sombre
Que les yeux obstinés croyaient seuls voir encor.

.....

Et je vis, astre d'or, la lampe inextinguible,
Et j'ouïs une voix qui semblait en venir :
« Homme, je suis pour vous l'Espérance paisible,
Le bonheur qu'on attend et qui ne doit finir. »

Moïse Constant né au Grand-Port le 22 juillet 1824,
publia en 1854 un recueil de poésies : *Les Roses d'un
jour*, et mourut la même année.

Plusieurs de ses pièces révèlent une noble inspiration
et sont d'une belle facture.

Il faudrait noter : *Un regard*, *La charité*, *L'espérance*

et la foi. Il a aussi écrit un drame en trois actes : *La Chaumière* publié en 1849.

Sa mort prématurée l'a empêché de faire « siffler le fouet de la satire (1) » et nous a privés des productions d'un grand poète.

Dans un passage de *La Charité*, Constant fustige le Riche égoïste. Il a des accents d'une mâle vigueur : l'injustice du sort dont il avait été personnellement l'une des victimes lui inspire ces paroles indépendantes où se retrouve l'influence de V. Hugo :

LA CHARITÉ

« Le Riche ! c'est le Fort, c'est le Puissant, l'Athée
Qui se rit des douleurs, des cris de Prométhée,
Dont le sang coule, hélas ! sous l'ongle du vautour !
C'est Caïn se jouant sur d'affreuses misères,
Qui chante un chant joyeux quand gémissent ses frères,
Et qui sur des débris, danse et rit tour à tour.
C'est l'incrédule qui, dans sa joie infernale,
Te refuse un peu d'eau pour ta soif de Tantale ;
Pour ton cœur engourdi quelque miette de pain ;
Qui serre son sequin dont il est trop avare ;
Arrache sans pitié le manteau de Lazare,
Et tes membres meurtris par le froid et la faim ! »

Lamartine, de même, exerce une influence considérable sur le jeune poète ; qu'on lise *La blanche nef* ; on y retrouvera l'inspiration du *Lac*.

Les vers suivants extraits de *Un Regard*, feront apprécier la composition, toute pleine de vie et de chaleur de Moïse Constant :

(1) H. Magny. *Maurice à vol d'oiseau*, p. 240.

« Pourquoi me fuir, ô toi dont l'aimable sourire
Eveille dans mon sein tant d'échos de bonheur !
Perle qu'au ciel jaloux demandait mon délire,
Pour adoucir ma voix et réjouir mon cœur.

.....

Mais si pour m'enivrer, pour calmer mon délire,
Cherchant un autre monde, et rêvant d'autres cieux ;
Ne gardant que pour toi, ta beauté, ton sourire ;
Tu daignais m'accorder un regard de tes yeux,

.....

Tu me verrais renaître aux charmes de la vie,
Comme la fleur des champs sous un regard du jour ;
Et demander au ciel tous les biens qu'on envie ;
Et passer de la joie au bonheur tour à tour !

Où, pour anéantir la page où ma mémoire
Inscrit le souvenir de mes jours effacés ;
Pour ne plus blasphémer, pour espérer et croire,
Un sourire, c'est trop ; un regard, c'est assez. »

Fernand Duvergé est connu à l'île Maurice comme l'un des plus grands des prédécesseurs de Léoville L'Homme.

De 1876 à 1889, il publia ses *Mauriciennes*, pièces vraiment mauriciennes d'inspiration.

Il a célébré des épisodes de notre histoire maritime et guerrière et quelques unes des légendes créoles.

Musset et Hugo lui avaient servi d'abord de modèles ; plus tard il subit fortement l'influence de Leconte de Lisle. Duvergé prépare ainsi la voie à Léoville L'Homme, et sert de liaison entre les représentants de l'Ecole Romantique et de l'Ecole Parnassienne. Ses vers souples et harmonieux, ont parfois la vigueur de ceux de V. Hugo et indiquent une réelle facilité de composition ; dans ses poèmes sur les légendes créoles, une place est faite à la

couleur locale, sans qu'il y ait toutefois, de sa part, abus et excès.

Sa *Fuite de Caïn* est à rapprocher de *La Conscience de V. Hugo*, et surtout du *Caïn* de Leconte de Lisle :

LA FUITE DE CAIN

« Le Maudit s'en allait péniblement dans l'ombre,
Pleurant son crime avec des sanglots convulsifs ;
Derrière lui, venant dans un nuage sombre,
L'ange éclatant du ciel hâtait ses pas furtifs.

.....
L'ange en criant : Va-t-en ! levait son glaive nu,
Et le désespéré, lassé de la poursuite,
Recommençait sa course à travers l'inconnu.
L'âpre bise mordait ses membres athlétiques ;
Il avait faim ; la soif desséchait son gosier ;
Partout des fruits pendant aux branches élastiques,
Partout l'eau vive au fond du bois hospitalier ;
Mais partout le remords, la terreur, l'épouvante,
Le souvenir d'Abel s'acharnait après lui ;
Partout la profondeur sinistre et remuante
Sous le ciel noir, où pas un astre n'avait lui. »

L'imprécation que le poète met dans la bouche du maudit exhale toute l'horreur qu'inspire le blasphémateur :

« Jehovah ! Jehovah ! Jehovah ! Dieu farouche !
Barbare ennemi, toi qui partout me poursuis,
Toi dont le nom funeste emplit de fiel ma bouche,
Qui harcelles mes pas, et que partout je fuis :
Que me veux-tu ? Pourquoi de tes bêtes féroces,
Déchaînes-tu sur moi l'implacable fureur ? ...

.....

Opprobre et haine à toi dans ton ciel éclatant !
Consume-toi sans gloire en ta toute puissance,
Esprit pour qui le mal a des attraits malsains ;
C'est par toi que d'hier — gardes-en souvenance ! —
La Mort est dans le monde, et non pas par mes mains ! »

Après ces paroles haineuses le maudit « s'enfuit dans les ombres confuses » ; mais, tout-à-coup, une voix de femme parvient jusqu'à ses oreilles ; une métamorphose se passe en lui, il veut réhabiliter son crime par l'amour.

« Si ton Dieu le permet, viens à moi ! je suis homme,
Je souffre, et j'ai besoin de consolation. »

Nous signalons encore : *A la Sœur Barthélemy* (sœur de charité, à l'âme d'élite, vénérée comme une sainte à l'Île Maurice) ; *Riches d'amour*, où le poète parle de deux cœurs qui s'aiment et qui doivent se séparer faute de fortune ; *La foi, l'espérance et la charité* ; *Salut à Sir J. Pope Hennessy*, etc.

Le Revers de la médaille a des passages d'une profonde philosophie ; celui où le poète décrit *l'illusion* est à retenir ; on y retrouve l'influence bien marquée de Leconte de Lisle :

« L'illusion, parfum qui du ciel même émane,
Y retourne à jamais quand le cœur se profane,
Et fuyant de l'autel où fume le poison,
Ouvre ses ailes d'or et franchit l'horizon.
C'est pour l'homme à vingt ans un mirage sublime,
Un rayon de soleil illuminant l'abîme ;
Et lorsque vient le soir de la vie, inquiet,
Tressaillant tout à coup dans l'ombre qui se fait,

Sous le manteau des nuits qui s'abaisse et s'étale
Il en recherche avide un dernier reflet pâle. »

L'apostrophe à la débauche pourrait être signée de l'auteur de *Rolla*. L'influence de Musset y est en effet manifeste :

« A l'écœurant déclin des bruyantes orgies
Qui éclaire la lueur douteuse des bougies,
Quand près du tapis vert brillant de pièces d'or
Se montre un de tes fils, flétri, mais jeune encor,
Des rides sur le front, des rides sur la joue,
Parlant d'une voix basse et creuse qui s'enroue,
Aux premiers mots, mâchant, à moitié consumé,
Un cigare qui meurt aussitôt allumé..... »

Le Trésor de Malerousse est un poème assez prolix. Duvergé n'a voulu qu'illustrer une légende de corsaires d'après les modèles de Leconte de Lisle et de Victor Hugo dans *La légende des siècles*.

L'apostrophe de Vénus au corsaire est un beau passage :

« Je vois fumer tes mains, toi qui restes debout,
Malerousse, oui toi, dont les crimes sans nombre
Hurlent comme des chiens qui se groupent dans l'ombre ;
Oui toi, qui de corsaire autrefois réputé,
Tombe au rang d'assassin grâce à ta cruauté !
Regarde autour de toi, barbare sanguinaire :
Le sang de ta victime a rougi cette terre. »

En résumé, on peut établir que *Les Mauriciennes* marquent une époque dans la littérature de notre colonie. Moins sentimental que Castellan, Moïse Constant, Volsy Delafaye, ses devanciers, Duvergé a plus de vigueur ;

sa nature impétueuse et vive a su imprimer à nos chevauchées guerrières et à nos randonnées maritimes, un cachet particulier de noble ardeur et d'héroïsme.

Après les poèmes tels que *Le Combat de la Passe*, *Les Corsaires créoles*, *Le blocus de 1794*, les poètes contemporains de Duvergé, suivirent son exemple et célébrèrent les héroïques exploits de nos aïeux.

Charles Baissac (1831-1892), sera cité parmi les prosateurs ; un seul poème, *Patria*, lui vaut d'être classé parmi les poètes, mais il est de qualité.

C'est une rêverie où il décrit les beautés tropicales de notre île ; ce poème lui valut l'égantissime d'argent des *Jeux Floraux de Toulouse* ; le panorama de nos sites enchanteurs : bruyères, savanes, mornes, le cerf qui « bondit vole et disparaît », se déroule devant les yeux du lecteur.

Le cœur débordant d'enthousiasme, le poète s'écrie en une apostrophe magnifique :

« O Maurice, Maurice, île aux nuits parfumées,
Ile aux jours éclatants ! Sur tes rives aimées
Le soleil orgueilleux verse plus de clarté,
Tes champs ont plus de fleurs, plus frais sont tes ombrages,
Plus sonore et plus pur chante sur tes rivages
Le flot épris de ta beauté !

Quand pareille à Vénus, fille antique de l'onde,
Tu naquis des flots bleus, la Nature féconde
T'aperçut ; le soleil dardait ses traits brûlants.
Pour te voir alors, elle ôta sa ceinture ;
Mais son écrin s'ouvrit, et toute sa parure
Ruissela sur tes jeunes flancs,

Sous le bandeau royal, ô coquette créole,
Ton beau front rayonna d'une telle auréole,
Si doux fut ton sourire à la divinité,
Qu'elle t'abandonna ses atours de déesse,
Et te laissa pour dot l'éternelle jeunesse,
L'immortelle sérénité.

.....

Mais de toute l'œuvre de Baissac c'est surtout son rôle d'éducateur qui est à retenir.

Il avait la ferme conviction que la langue française ne pouvait être détrônée à l'île Maurice.

Dans son discours d'ouverture d'un cours de Grammaire fait en 1884, à l'Institut, il s'exprime ainsi :

« Messieurs, la loi au dehors peut persister dans son refus de reconnaître notre langue française ; elle peut continuer à se la faire hypocritement traduire sous prétexte qu'elle ne l'entend point.....

C'est en français que nous continuerons à vivre,et c'est en français que nous enseignerons la vie à nos enfants.

C'est toujours en français que la chanson de notre femme apaisera notre nouveau-né, le bercera, l'endormira..... »

Charles Ortus Orioux publia ses *Premiers Chants* en 1858.

Poète sentimental, il dépeint de préférence la mélancolie, les tristes souvenirs, l'amitié. Nous signalons *Dolorosa*, *Une tombe*, *Les deux poètes*, dont l'un désespère de se voir payer une juste récompense par *La Renommée*, tandis que l'autre le console et l'exhorte à chanter pour son propre plaisir sans souci du succès.

Nous mentionnons encore *Régulus au Sénat*, *Larmes et Consolations*, *Chant de Cymodocée*, inspiré des *Mar-*

tyrs de Chateaubriand, *Agbar et Radia*, d'inspiration locale, *Le Cimetière*, qui se termine par ces vers :

« C'est ici que l'enfant et le père et la mère
Viennent dans le silence habiter tour à tour ;
Et moi qui foule, ô morts, votre paisible terre,
Je viendrai parmi vous prendre ma place un jour. »

A mon Ami est une pièce adressée à F. de St-Amand, Réunionnais, en réponse à ses vers *A la tombe de Moïse Constant*.

Ils pleurent tous les deux le cher poète qu'une mort prématurée vient d'enlever à leur affection. Et Orioux invite son confrère à visiter l'Île Maurice.

« Si libre de tourments, en notre île si chère,
Tu pouvais apporter et ta lyre et ton cœur,
.....
Quitte pour un seul jour la plage bien aimée
Nos deux îles sont sœurs, soyons frères aussi. »

Dans *Peut-il m'aimer comme je l'aime ?* on devine aisément à qui fait allusion la Maria du poème :

« Maria, m'a-t-il dit, les yeux mouillés de pleurs,
Vois-tu ce ciel d'azur et ces roses nouvelles ?
Hé bien ! sans ton amour, ce beau ciel et ces fleurs
N'auraient plus pour mes sens de baume et d'étincelle.
Ah ! si ta voix ne mentait pas,
Pour moi quelle ivresse suprême !
Mais mon cœur en cet instant même
Se demandait encor tout bas :
Peut-il m'aimer comme je l'aime ? »

Edouard Clément Carié nous a donné des *Poésies* d'une belle facture unie à une grande pureté de style.

Il arriva à Maurice en 1828 et fut reçu Avoué en 1833 ; il fut contraint « par suite de la malencontreuse introduction de la langue anglaise dans les Tribunaux, de renoncer à une profession où il s'était fait remarquer par sa grande lucidité d'esprit, sa parfaite entente des affaires et sa haute probité (1).

La pièce suivante de Carié fut composée à l'occasion de l'inauguration d'un monument érigé sur la tombe du Gouverneur Français Malartic, enterré à Port-Louis. Tout le poème fut traduit en vers anglais par le Gouverneur Sir William M. Gomm.

Nous citons d'abord le passage où est décrite la conduite de Malartic à l'arrivée des représentants du Directoire.

« D'un infâme Sénat les vils Représentants,
Sont partout accueillis par des cris insultants !
Mais dédaignant le bruit et bravant la menace,
Tous deux vers le palais marchent avec audace.
La foule alors s'avance avec un cri de mort !...
Un seul regard du chef réprime ce transport ; »
.....

Mais, en présence de l'hostilité grandissante des colons :

« Malartic, inquiet, les convie au départ,
.....
« Seul, je saurai braver des ordres menaçants,
« Dit-il, n'espérez pas que mon aveu consacre
« Un décret qui sera le signal du massacre.
« Je refuse, et suis prêt à signer mon refus !
« Je dirai contre moi vos efforts superflus,
« Et je veux du pays courageux interprète,
« Au glaive des tyrans n'exposer que ma tête. »

(1) *Le Cernéen*, 3 avril 1851.

Et voici maintenant la dernière strophe où le poète célèbre l'hommage des Anglais à la mémoire de Malartic, et la reconnaissance des Mauriciens envers Lady Gomm sous le patronage de laquelle fut lancée la souscription qui permit d'achever le tombeau.

« On sait qu'au jour fatal, pour honorer sa cendre,
Des canons ennemis le bruit se fit entendre !
Tant ces rivaux si fiers qu'il avait combattus,
Ainsi que son courage, admiraient ses vertus.
Et quand par nos aïeux cette tombe élevée
Aux regards attristés restait inachevée,
C'est une Anglaise encor, qui, dans son noble cœur,
De la haine affranchi, du préjugé vainqueur,
Rêve une œuvre d'amour et de reconnaissance,
Et vient, de son pouvoir aidant notre impuissance,
Projet digne, en effet, d'un dévouement si beau,
De notre Malartic achever le tombeau ! »

Carié a manié assez habilement l'épigramme. Il faudrait citer de lui *A ma nièce* et une *Pièce à Béranger* qui lui valut, du maître chansonnier, *Une Réponse* dont voici le quatrain final :

« Mais en français, frères, chantez toujours,
Pour que toujours nos échos se répondent.
De tant d'échos résonnant jusqu'à nous
Les plus lointains nous semblent les plus doux. »

Alcide Cayrou a enrichi notre Littérature d'un très beau travail, la traduction en vers français de plusieurs tragédies de Shakespeare : *Macbeth*, *Hamlet*, *Othello*, *Roméo et Juliette*.

Le livre fut publié, à Paris, en 1876. L'Introduction

fut écrite par M. de Mézières de l'Académie Française.

C'est une traduction remarquable par une fidélité qui n'a point empêché l'auteur de donner ses soins à la richesse des rimes.

Nous y retrouvons, en effet, non seulement la pensée Shakespearienne fidèlement rendue, mais toutes les métaphores et les particularités du style.

On peut croire le poète traducteur lorsqu'il dit :

« J'ai suivi pas à pas mon modèle du premier vers au dernier, attentif à faire revivre, autant que mes forces me l'ont permis, les moindres traits de l'originalité puissante du grand poète anglais. » (1)

Voici, d'abord, dans Hamlet, les conseils de Polonius à son fils Laërte :

« Garde soigneusement pour toi ce que tu penses ;
En ton esprit toujours pèse les conséquences
De ta moindre action. Montre-toi familier,
Sans devenir vulgaire, encore moins grossier.
Un ami véritable et dont l'épreuve est faite,
Sois fier de voir en lui ta plus noble conquête ;
Mais prends soin que ta main touche à peine la main
D'un compagnon du jour qu'on quitte au lendemain.

.....

Prête l'oreille à tous, sache tout retenir :
N'use que sobrement pour toi de la parole.
Attentif à saisir le moindre mot qui vole,
Retiens tes jugements.

.....

Sois enfin scrupuleux et sévère envers toi,
Et nul ne se plaindra de ton manque de foi :
L'un suit l'autre, aussi vrai qu'au jour la nuit succède. » (2)

(1) Cayrou. *Shakespeare*, 1876. Préface.

(2) *Ibid.*, *Hamlet*, Acte I, Sc. III, p. 193.

Le passage suivant « *To be or not to be* », tout hérissé de difficultés, garde, sous la plume du traducteur, toute sa profondeur philosophique.

« Etre ou bien n'être pas, c'est là la question.
Quelle est pour un cœur fier la plus noble option ?
Supporter sans fléchir les traits de la fortune ?
Ou bien, quand on l'entend mugir, mer importune,
Et rouler la menace et la mort dans ses flots,
S'insurger, et d'un coup rendre vains ses assauts ?

.....
Mourir, dormir !... Dormir ? mais pour rêver peut-être ?
Oui, rêver ! Et c'est là qu'un doute affreux vient naître :
Dans l'éternel sommeil quels rêves faisons-nous
Quand ce corps haïssable en poussière est dissous ?
Ah ! l'instinctif effroi qu'éveille un tel mystère,
Voilà ce qui nous fait tous souffrir sur la terre !
Qui voudrait endurer les cruautés du sort ,
L'insolence du riche.....

.....
S'il suffisait qu'un cœur du poignard fût troué
Pour qu'il eût à l'instant conquis sa délivrance ? » (1)

La citation suivante, tirée de la tragédie de *Macbeth*, se rapporte au délire mêlé de remords de l'héroïne de la pièce. Il fallait être poète pour rendre la scène avec cette énergie.

Lady Macbeth (en proie à l'épouvante)

« Disparais, tache horrible ! O Dieu ! fais qu'il s'efface,
Ce stigmate sanglant !

(Elle se lève, éperdue. Elle écoute).

(1) *Ibid.*, Acte III, Sc. I, p. 267.

C'est la cloche ! Une ! Deux !

L'heure est venue... Allons !... que l'Enfer soit heureux !

Un soldat avoir peur ? Fi de ta défaillance !

Qui peut demander compte à la toute puissance ?

Tiens ! là ! Va lui plonger ce poignard dans le flanc !

(Poussant un cri désespéré)

Horreur ! que ce vieillard avait encoir de sang ! » (1)

Pour compléter la liste de nos poètes, nous citerons encore : L. Jules Jacquier, Edouard Vigoureux, Eugène Bazire (fils), J. B. Poumaroux, Léon Drouin, Edouard Jourdan, Jérémie Basset, Henri Canter, G. Charoux, Ernest Letourneur, Pierre d'Agnel, Henri Sénèque, Charles Peyrèbère, Thomas W. Blackburn, dont nous n'entreprendrons pas d'analyser les œuvres (2).

De même que M^{me} Hortense de Céré-Barbé représenta, en France, les auteurs Mauriciens pendant notre première période littéraire, Félicien Mallefille fut le digne représentant de la Littérature mauricienne pendant la deuxième ainsi que la troisième période.

F. Mallefille est né, le 3 mai 1813, à l'Île de France ; il fit ses études à Paris et embrassa de bonne heure la carrière littéraire.

« Par ses sentiments politiques il appartenait à l'opinion républicaine. Aussi fut-il un des rares littérateurs que la révolution de Février porta aux affaires » (3) ; il fut nommé ambassadeur à Lisbonne et resta en fonctions jusqu'au 17 juin 1849.

(1) *Macbeth*, Acte V, Sc. I, p. 131.

(2) Cette liste est empruntée à l'Anthologie de E. de Rosnay.

(3) Michaud, *Biographie Universelle*.

Depuis cette époque, il s'est adonné aux lettres ; il a laissé beaucoup d'ouvrages, entre autres : *Glenarvon*, drame joué, en 1835, à l'Ambigu ; *Les Sept enfants de Lara*, drame ; *Psyché*, comédie ; *Le Capitaine Larose*, roman ; *Le Collier*, roman ; *Le Roi David*, tragédie lyrique ; *Le Cœur et la dot*, comédie ; *Les deux Veuves*, comédie, etc.

Les pièces de théâtre de Mallefilie ont eu l'honneur d'être représentées sur les grandes scènes de Paris : au Théâtre Français, à l'Odéon, à la Porte Saint-Martin, à la Gaîté, etc. où elles connurent un succès inégal. « Pendant longtemps il se montra, au théâtre, comme dans ses romans, un des plus chaleureux disciples de l'école romantique, et sut encore ajouter à ses hardiesses et à ses exagérations » (1).

Glenarvon a des situations identiques à celle des Capulets et des Montaigus. C'est la haine héréditaire de deux familles anglaises, Campbell et Glenarvon. Les mœurs de la cour de Charles II y sont dépeintes avec force ; enlèvement, viol, déportations, exécutions sommaires, duel, meurtre tout y trouve une place.

D'un enchevêtrement de faits qui semblaient inextricables, l'auteur a réussi à amener rapidement le dénouement : l'extermination des hommes des deux familles.

(1) *Ibid.*

Les Prosateurs

1847 - 1886

Pendant cette période les prosateurs témoignent d'une activité considérable.

Des problèmes nouveaux réclament en effet toute l'attention de nos hommes publics et de nos écrivains.

Journalistes, chroniqueurs, nouvellistes, historiens, surgissent en temps opportun, et emploient leur talent à défendre la cause commune ; des revues et des pamphlets sont publiés ; des orateurs politiques du haut de la tribune, et des prédicateurs du haut de la chaire poursuivent l'éducation de la population ; des sociétés littéraires et scientifiques suscitent partout l'émulation.

Les esprits s'orientent vers un idéal politique plus large, plus en rapport avec nos besoins. Mais nos aspirations politiques quelque légitimes qu'elles fussent, eussent été déçues sans la présence parmi nous d'un gouverneur paternel et désintéressé.

Nous avons eu le bonheur de posséder un second Farquhar, égal à ce grand homme par les qualités du cœur ; ce fut Sir John Pope Hennessy, celui qui a été juste-

ment appelé le père de la Réforme et qui administra l'île Maurice de 1884 à 1888. Mais, à cause de ses sentiments trop libéraux envers les Mauriciens, Pope Hennessy mécontenta le parti anglais et eut à se défendre contre les accusations de ses adversaires.

D'autre part, les discussions intestines, la jalousie de la population blanche pour la population de couleur, et l'importance de l'élément asiatique dont les autorités du pays commençaient à favoriser l'accroissement, en un mot l'hétérogénéité de notre population, tout cela n'a pas permis aux habitants de la colonie d'obtenir une voix prépondérante dans les destinées de leur pays.

Journaux, Revues, etc.

Le journalisme à Maurice a joué et joue encore un rôle important. Presque tous nos meilleurs écrivains, nos hommes publics, nos avocats, nos médecins ont collaboré aux divers journaux publiés dans la colonie, surtout aux époques critiques de notre histoire.

Un grand nombre de ces écrivains qui auraient pu être classés parmi nos poètes, donnèrent ici encore la mesure de leur talent. Les hommes marquants de cette période, tels que le docteur Pellereau, E. Leclézio, docteur Beaugeard, et un peu plus tard, Sir C. Antelme, A. Thibaud, William Newton, de Coriolis, Edgar Antelme n'ont pas hésité à se jeter dans l'arène, à faire connaître et triompher leurs idées, à travailler au bien commun.

Partisans et adversaires exprimèrent ainsi leurs vues et, très souvent le gouvernement local s'en est inspiré.

La diffusion de l'instruction parmi toutes les classes de la population a donné à la presse mauricienne une importance considérable.

On avait cru que les Mauriciens feraient un mauvais usage de la liberté de la Presse. Il n'en a rien été. Certes, comme dans tous les pays du monde il y a eu à déplorer quelques abus, dictés, la plupart du temps, par le parti-pris, mais à part ces cas exceptionnels, notre presse a joué un rôle bienfaisant dans le domaine littéraire aussi bien que politique.

Le journal *La Balance* qui servait de contrepoids au *Cernéen* disparut en octobre 1835 ; cette feuille était souvent rédigée par des hommes de couleur. *La Balance* supprimée, *Le Cernéen* demeura pratiquement le seul organe autorisé de la presse du pays.

Il convenait de mettre fin à ce monopole, car, autrement, les attaques contre les hommes de couleur seraient restées sans réplique ; ceux-ci eurent la bonne fortune de posséder à ce moment critique, des hommes d'une rare capacité.

Le journal hebdomadaire, *La Sentinelle*, fut créé en l'année 1843. Dans le prospectus qui parut le 21 mars, R. Ollier écrivit : « Je suis Anglais. Nous sommes les égaux des blancs par nos droits, et si Maurice fermait l'oreille à nos réclamations, Londres les entendrait. » Il revendiqua pour les hommes de couleur des sièges au Conseil législatif.

A partir du 7 octobre, *La Sentinelle* parut trois fois la semaine.

On chercha par tous les moyens à faire disparaître ce trouble-fête qu'était Ollier ; il fut poursuivi plusieurs fois pour diffamation ; à chaque fois il fut acquitté.

Un de ses collaborateurs, Bruils, auteur de *La Chaumière*, vaudeville qui fut représenté au théâtre de Port-Louis, se brouilla avec lui et alla fonder un autre journal. Ils ne pouvaient s'entendre au sujet de leur programme pour la fusion des deux populations dirigeantes de l'île, Bruils la voulait sociale, R. Ollier, politique.

Ce dernier mourut le 26 janvier 1845.

Le jugement de A. Magny sur l'œuvre accomplie par Ollier trouve ici sa place : « Il est juste de reconnaître que l'élan d'essor libéral donné par M. R. Ollier fondateur de la *Sentinelle* de Maurice, organe de la population de couleur, imprima à l'ascension intellectuelle de ses frères, une direction éclairée et saine, ferme et judicieuse. »

Léoville L'Homme plus tard lui a apporté son tribut d'admiration par ces vers :

« Ta plume se trempait d'une encre où nulle fange
Ne mêla le venin du méchant qui se venge ;
L'idée y rayonnait des feux dont tu brûlais.
L'ennemi pâissant voyait fulgurer d'elle
Les mots que Belchatzar, dans sa nuit criminelle,
Lisait au mur de son palais. »

Rémy Ollier lui-même versifiait quelquefois.

Voici une pièce de lui qui fera goûter la sincérité de son talent ;

MON REVEIL

« De ma tremblante main allait tomber ma lyre ;
Mon âme murmurait un éternel adieu :
Plus d'inspiration, plus de noble délire
Et des vers pour toujours je maudissais le Dieu.

.....

Quel ange du Très Haut de sa main bienheureuse
Vient ranimer soudain mes esprits abattus ?

Joséphine, c'est vous, émeraude Africaine ;
Vous, fleur de mon pays, vous mon aimable sœur.
Vous réchauffez mes sens, vous endormez ma peine,
Vous me faites revivre à l'espoir du bonheur !

Eh quoi, mes faibles vers auraient l'art de vous plaire !

.....

Oh ! je veux seconder les accords de la lyre :
Laissez-moi révoquer un imprudent adieu ;
C'est l'inspiration, c'est le noble délire,
Oui des vers pour toujours je servirai le Dieu. »

Un des grands successeurs de R. Ollier à *La Sentinelle* fut C. Henry Leal. C'était un écrivain à la plume alerte et facile. Il était moins impulsif que R. Ollier et savait garder la mesure. En 1861, il publia *La Revue générale du Grand Port*, ouvrage dans lequel l'auteur fait ressortir l'importance de ce district situé au sud-est de l'île. Il passe en « revue » la Garnison, l'Eglise, l'Ecole, le Marché, le Cimetière, les îles, et fait finalement le récit de l'héroïque exploit des marins français au combat naval de l'île de la Passe.

Leal a aussi écrit un opuscule, *Grand Port à vol*

d'oiseau, dédié à Sir Barkly. Il a fait en prose pour le district du Grand Port ce que Gueuvin a fait en vers pour celui de la Savane. Tous deux ont su mettre en valeur la beauté des sites qui leur étaient familiers.

Les meilleures pages de Leal, sont celles où il parle des merveilles de la nature. C'est un paysagiste habile, mais un peu prolix. Voici en quels termes il décrit la vue qui s'étend devant le touriste des hauteurs de Cluny :

« A ses pieds toute la belle et luxuriante vallée des Cent Gaalettes ; à sa droite et à sa gauche, tout un monde pyramidal de montagnes et de collines verdoyantes et chatoyantes au soleil ; sur sa tête un ciel d'azur qui appelle le regard et que le regard quitte à regret ; — devant lui, sur le premier plan, Grand-Port dans toute son étendue, de l'Orient à l'Occident ; et sur le second, la mer, au loin, coupée par une ceinture argentée et mouvante, se confondant avec le ciel qu'elle semble vouloir gravir, fière qu'elle est l'orgueilleuse, de ses richesses et des héroïques faits d'armes auxquels naguère elle servait d'arène. Tel est le tableau. » (1)

Et plus loin encore, ce passage :

« On a beau carillonner les cloches de nos deux jolies Eglises pour appeler les fidèles à la prière ; nos militaires ont beau faire retentir les échos de la ville de leurs fanfares joyeuses ; la justice a beau laisser sourdre par les crevasses des hautes murailles de ses prisons le bruit monotone du marteau qui brise le macadam ; toute cette civilisation qui prie, qui se réjouit, ou qui pleure, paraîtra toujours bien pauvre auprès de cette nature grandiose et belle qui couvre Mahébourg comme d'un manteau à toutes les heures du jour et de la nuit. Tantôt c'est le mugissement prolongé de la vague qui vient se briser aux récifs ; tantôt

(1) Leal. *Grand-Port à vol d'oiseau*, 1865, p. 17,

c'est le grondement sourd de la rivière qui gonfle et qui déborde ; — toujours c'est le doux et interminable ramage des oiseaux, et le murmure du vent dans les branches, qui, semblables à des sentinelles avancées dans l'espace, paraissent d'un bout de l'année à l'autre s'être donné un mot d'ordre qu'elles se répètent sans cesse, etc. » (1)

Le successeur de Leal à *La Sentinelle* fut Henri Sénèque ; celui-ci, doué d'une belle intelligence donna un nouvel essor à la renommée du Journal. Poésies, feuilletons, chroniques de toutes sortes surgirent de son cerveau fertile, et enrichirent notre Littérature.

Ses vers sont d'une belle facture ; il a le « culte de la langue » (2).

Voici un de ses meilleurs sonnets :

LA CHUTE DU SOIR

« La clarté qui décroît et lentement s'exhale
Rougit le firmament de ses derniers baisers ;
Le couchant alangui ferme son œil d'opale
Sur la terre endormie et les flots apaisés.

Du soleil qui s'éteint la pourpre triomphale
Disparaît de la nue aux contours irisés,
Et des monts dont la masse à l'horizon s'étale,
L'ombre, d'un noir rideau, couvre les flancs boisés.

Le soir qui tombe emplit mon cœur de sa tristesse.
Le souffle errant des nuits, qui chante et qui caresse,
Berce l'odeur des fleurs sous l'infini des cieux ;

(1) *Ibid.*, p. 23.

(2) Léo-ville L'Homme,

Et je crois, dans l'extase où le rêve m'entraîne,
Entendre ta parole, aspirer ton haleine,
Dans l'azur constellé voir s'entr'ouvrir tes yeux. »

Parmi les rédacteurs de journaux, il nous faut encore citer : Evenor Hitié, Bertin, Fournier, Jardin, Clare Bernard, Peyrébère, Piston, Engelbrecht, Loïs Raoul, les frères Ducray, Charles Newton. Tous ont contribué à assurer la prédominance de la langue française à Maurice.

En 1851 sept journaux étaient publiés dans la colonie; quelques années plus tard, huit nouvelles feuilles avaient vu le jour. Tous ces journaux, à l'exception de la *Government Gazette*, étaient rédigés presque entièrement en français.

Le Nouveau Mauricien était un journal hebdomadaire. Le jugement de H. Magny sur Emile Daruty le Rédacteur en chef de cette feuille doit être rapporté ici : « C'est un journaliste habile, de la famille de P. L. Courier. Son style correct a de grandes ressources comme souplesse : tantôt incisif, tantôt virulent, toujours primesautier et sans apprêt, il fait les délices de ses nombreux lecteurs, etc.. (1) ».

Le Journal *Le Progressiste* était rédigé par E. Vanmeerbeck, qui était un bon écrivain et un grand chercheur. Il nous a donné plusieurs œuvres importantes par leur documentation sur les événements politiques de cette période.

Dans *Rémy Ollier et son époque*, il retrace tous les

(1) H. Magny. *Maurice à vol d'oiseau*, p. 226.

faits se rattachant à la carrière de ce compatriote, depuis l'Emancipation civile et politique de la population de couleur (Déc. 1829), jusqu'à sa mort.

En 1872 Vanmeerbeck publia la *Critique de la politique actuelle sur les bases de la philosophie*, dont le titre indique clairement l'esprit.

En 1874, dans *Les Plaies du pays*, il passe en revue les maux dont souffre l'île Maurice.

En premier lieu, il critique la forme de gouvernement du pays pour lequel il réclame non pas un Conseil Législatif, mais plutôt un Conseil Représentatif. Vanmeerbeck est donc à l'avant-garde de ceux qui combattent pour nous faire obtenir *La Réforme*.

Il critique aussi notre méthode d'agriculture et prophétise que l'immigration indienne déversant sur l'île un flot d'Asiatiques est une menace pour l'avenir.

Vanmeerbeck critique vivement le système de crédit, et l'esprit d'aventure du corps agricole ; mais il ne se contente pas de diagnostiquer le mal, il propose les remèdes.

Dieu et l'âme (1878) est une étude philosophique pour répondre au *Grand Orient de France*, qui venait de préconiser l'athéisme.

L'auteur remonte par des raisonnements simples et sains à la source de la création, et prouve l'existence de Dieu.

Il emploie le même procédé pour prouver l'existence de l'âme.

A côté de ces œuvres graves, on pourrait citer de lui,

des productions plus légères, même une petite comédie *Au bord du fossé la culbute*.

Charles L'Homme, père de Léoville L'Homme était aussi collaborateur à *La Sentinelle* ; il publia en 1880 : *La femme ; ses droits et ses devoirs*, ouvrage dicté à l'auteur par une carrière austère et droite, dont nous retrouvons les empreintes dans toute l'existence de son fils. Ils étaient tous les deux lauréats de *l'Académie des Palmiers* qui comptait parmi ses membres un grand nombre de personnages influents, français et étrangers, et qui publiait la *Revue Exotique*, efficace propagande en faveur des lettres françaises.

Henri Magny vint à Maurice en août 1860 et fut fait Professeur de Français au Collège Royal. Ayant pris sa retraite, il fonda un journal *L'Ile de France*. En 1882, il publia *Maurice à vol d'oiseau*, où il passe rapidement en revue les événements importants de notre histoire : la défense de l'île en 1810, l'abolition de l'esclavage, l'ascendant des hommes de couleur, etc. Il critique notre forme de gouvernement, il reproche aux autorités scolaires de faire apprendre les langues anciennes et les sciences par l'intermédiaire de la langue anglaise, alors que la langue française s'adapte mieux à nos besoins.

Magny, bien que Réunionnais, avait fait de l'île Maurice sa seconde patrie ; son rôle de grand éducateur, à une époque où notre langue traversait une période critique, a été apprécié à sa juste-valeur. Il s'est voué corps et âme à assurer le triomphe de la langue française dans nos milieux. Ses conférences aux jeunes Mauriciens pour

leur inculquer le goût de la littérature, dénotent une vaste expérience et mettent en évidence des méthodes sûres et pratiques. (1)

Il parle avec enthousiasme de l'influence du français sur toutes les classes de la société mauricienne. « Dans cette colonie subjuguée depuis plus de 70 ans par les armes anglaises l'esprit français n'a cessé de s'imposer à tous....

D'abord c'est la langue française qui a la primauté ici, comme elle s'est perpétuée dans le Levant, souvenir des Croisades sous la forme d'un jargon bâtard (2). »

Les qualités qui distinguent la classe élevée, poursuit l'auteur, portent le « cachet de provenance de cet esprit français si admirable que la conquête pourra modifier, mais qu'elle ne détruira jamais, toujours vivace à travers les âges, visible malgré la distance, et aussi immortel à Maurice qu'il l'est au Canada » (3).

Mais il sait aussi ce que Maurice doit à l'influence britannique et, en passant, il fait allusion à nos aspirations politiques qui avaient commencé à agiter la population :

« L'esprit des grandes affaires est le présent que Maurice a reçu de l'Angleterre, en attendant qu'il en reçoive le *Self Government* ».

(1) Il a publié de nombreux ouvrages en prose, des critiques littéraires et politiques, des impressions de voyage (*Croquis Bourbonnais*), des romans (*Drames sur mer*), *Le Bandit des Apennins*, et aussi quelques poésies, entre autres : *Les Trois Napoléon*.

(2) *Maurice à vol d'oiseau*, p. 35,

(3) *Ibid.*,

En 1887, Baissac publia un recueil de contes et de nouvelles fantaisistes ou inspirés des faits intéressant la population mauricienne.

On y trouve la simplicité d'un Charles Nodier. Une langue correcte et élégante imprima un charme exquis à ce genre de composition.

Les plus remarquables de ses nouvelles sont : *Histoire de Quinine*, épisode de l'épidémie de fièvre qui décima la population en 1867 ; *Une cueillette à Madagascar en 17⁸⁸*, où il expose la cruauté et la perfidie des trafiquants d'esclaves ; *Notre père qui êtes aux Cieux*, histoire d'enfant trouvé.

Baissac, Peyrèbère, Petit-d'Hauterive sont les précurseurs d'un grand nombre de nouvellistes qui ont paru à la fin du xix^e siècle, et au début du xx^e. Léoville L'Homme, Julien Boucherat, Maingard, Martial, Auguste Esnouf continueront leur œuvre, le dernier surtout qui amplifiera le genre en nous donnant le roman. Baissac est le premier, chez nous, qui ait fait une étude approfondie du patois mauricien identique sous bien des rapports, au patois des Antilles.

Il en a analysé les termes, il en a décrit la finesse et dépeint les nuances.

Sa grammaire du patois créole a été d'une aide précieuse à plus d'un étranger qui avait à étudier la langue imagée du peuple.

Il se plaisait à déchiffrer quelquefois sans succès, le sens de certains mots, de certaines phraséologies qu'il relevait dans les chansons populaires. C'est ainsi qu'à près des recherches compliquées il arrivait parfois à faire

le rapprochement entre certains mots incompréhensibles de notre patois avec des mots malgaches, ou indiens (1). *Son Folklore de l'île Maurice* ne parut qu'en 1888. C'est un recueil de contes créoles que Baissac se faisait raconter, par les vieux noirs et les vieilles négresses, antiques épaves du temps de l'esclavage.

Sociétés intellectuelles

La Société d'Emulation fondée en 1805 et la *Table Ovale*, ayant disparu depuis longtemps, une nouvelle Société fut constituée le 25 août 1870 sous le nom de *Société d'émulation intellectuelle*.

Le premier président fut E. Ducray, maire de Port-Louis ; Anatole de Boucherville fut nommé Secrétaire. De nombreux intellectuels se groupèrent autour d'eux dans l'unique intention de donner un nouvel essor à la culture française.

Il y eut des conférences littéraires et scientifiques ; les plus remarquables orateurs furent : Sir V. Naz, Sir C. Bruce ex-Recteur du Collège Royal, Casimir Verdalle, A.

(1) Baissac ne connaissait probablement pas le petit fascicule publié en 1863 par Alfred Harel, qui prouve que certains mots dits de formation créole se rencontrent dans les anciens auteurs français du XIV^e et du XV^e siècles, tels que Rabelais, Amyot, Agrippa d'Aubigné, etc...

Il donne en exemple les mots ber, drapeau, langes, cabosser, espérer = attendre, etc...

Ces mots, d'origine française, sont arrivés à Maurice, conclut l'auteur, par l'intermédiaire d'émigrés, des provinciaux pour la plupart, Normands, Bretons, etc...; dont la langue au XVIII^e siècle était encore riche de ces locutions des XV^e et XVI^e siècles.

de Boucherville, Eugène Bazire, qui parla, entre autres sujets de Beaumarchais et Sheridan. De Coriolis s'occupa de la partie scientifique, Channel, de la partie industrielle.

Le patronage des hautes autorités du pays n'a jamais fait défaut à cette société. C'est ainsi que le 1^{er} avril 1879 il y eut une séance mémorable où sir F. N. Broome, qui gouvernait le pays et Lady Barker furent admis comme membres honoraires.

C'est à cette séance mémorable que de Boucherville, le véritable animateur de ce renouveau littéraire, fit l'historique de la société, et expliqua le but que poursuivait ce groupement des forces intellectuelles du pays.

L'Union Catholique fondée en 1880, avait à peu près le même but que celui qu'avait en vue la *Société d'Emulation intellectuelle*, c'est-à-dire la formation d'une élite qui se tiendrait au courant du mouvement littéraire d'Europe et qui, avec la coopération de membres éminents du clergé catholique, ferait l'éducation de la masse par des conférences, des lectures, etc.

Un cabinet de lecture, sous l'habile direction de de Boucherville fut adjoint à l'Union Catholique ; cette bibliothèque a aidé à enrichir plus d'un cerveau mauricien.

L'Union Catholique publiait des *Annales*, petite revue à laquelle collaboraient les meilleurs écrivains de l'île. Le gouverneur sir H. Jerningham y a publié des articles fort intéressants. Mme de Saint-Ygest fondatrice de *La Voix Religieuse*, y collabora aussi. Cette dernière revue fut fondée pour réclamer des missionnaires français :

« Seigneur donnez-nous des prêtres français... Maurice a le cœur et le langage français, le cœur et le langage catholiques. Maurice doit donc souhaiter qu'on lui parle au cœur en français » (1).

L'éloquence de la chaire, de la tribune

Nos apôtres, le Révérend Pierre Lebrun, son fils le Révérend J. J. Lebrun, le Père Laval, l'abbé Masuy, le Chanoine Faduilhe, Mgr Hankinson qui se dévoua pendant l'épidémie de fièvre de 1867, Mgr Scarisbrick, ont été, pendant cette période, des éducateurs de premier ordre. Les polémiques étaient fréquentes et passionnaient les esprits ; nous indiquerons seulement celle entre le Révérend Pierre Lebrun, ministre de l'Eglise Indépendante de Maurice et le pasteur Bugnion (2), et celle entre Lebrun et de Chazal : Lebrun ayant assimilé Swedenborg à Mahomet, de Chazal qui était Swedenborgien répliqua.

L'abbé Jacques Désiré Laval fut le plus grand missionnaire que nous ayons connu. Il débarqua sur nos rives le 13 septembre 1841.

L'esclavage venait d'être aboli et les nouveaux affranchis, livrés à eux-mêmes, livrés surtout à leur indolence et à leur oisiveté, furent dirigés dans la bonne voie par les sermons du religieux.

(1) Juillet 1878.

(2) Auteur de : *Le Royaume de Dieu au-dedans de nous* (1873). *L'Annonciation, Le Temple de Dieu, Le Nouveau volontaire* (1883).

A l'arrivée à Maurice de Mgr Collier et du Père Laval ils constatèrent que toutes les religions y étaient représentées : Protestants, Anglicans, Méthodistes, Indépendants, Presbytériens d'Ecosse, Ritualistes, etc.

Apôtre aux mœurs simples, à la vie austère, le Père Laval gagna les cœurs des noirs par sa parole douce et persuasive, et surtout par ses exemples édifiants.

L'abbé ne négligea rien pour l'éducation des enfants pauvres. Il créa des écoles et introduisit dans la colonie un premier contingent de Frères Instituteurs.

Pendant que le Père Laval instruisait les noirs, l'abbé Mazuy, par son talent oratoire, gagnait les cœurs des classes élevées de la Société Mauricienne.

Jean Le Brun, ministre Protestant, fit beaucoup pour l'éducation de la population.

Très écouté de sir R. Farquhar, il rendit possible la participation des hommes de couleur aux libertés politiques et sociales des habitants de l'île Maurice. Il est né à Jersey, le 7 novembre 1789, mais ses parents étaient originaires de Saint-Malo.

Il fut fait ministre de l'Evangile en 1813 ; et passa en Angleterre en 1814. *La Société des Missions*, de Londres, l'envoya à Madagascar, puis à Maurice.

Il fonda des écoles gratuites pour les pauvres et convertit un grand nombre de personnes.

La population blanche ne vit pas d'un bon œil l'activité déployée par Lebrun. Les négociations pour l'abolition de l'esclavage avaient commencé et on le croyait

membre de l'*Anti-Slavery Society*. Il eut des coudées plus franches lorsque les restrictions au sujet de la création des écoles furent supprimées par un Ordre en Conseil, en date du 10 août 1836 qui, en abrogeant la loi du 28 octobre 1803, et la Proclamation gouvernementale du 27 janvier 1813, permit aux particuliers d'ouvrir des écoles privées. Le Père Laval, les abbés Masuy et Déroulède, le Révérend P. Lebrun sont les principaux ecclésiastiques qui ont contribué, par leur enseignement français, à rehausser le niveau intellectuel des habitants de l'Île Maurice, pendant la première moitié du dix-neuvième siècle.

De même que l'éloquence de la chaire a pu mener à bonne fin l'Instruction Religieuse des Mauriciens, l'éloquence de la tribune a beaucoup fait pour améliorer leur éducation civique. Vers la fin de cette période, des orateurs distingués ont élargi l'esprit civique de leurs compatriotes.

Leur tâche, facilitée par l'appui qu'ils rencontrèrent de la part des chefs du pays, Sir George F. Bowen, Charles Bruce, Pope Hennessy, fut de travailler à l'amélioration de notre Constitution.

C'est de cette époque que datent les conférences électorales (meetings), qui ont acquis tant d'importance par la suite.

Beaugeard, de Coriolis, William Newton, C. Antelme, voilà les artisans de la première heure qui servirent d'exemples à la génération suivante.

Au don de la paroile, ils surent joindre la logique et la belle élocution française.

Enfin, le 16 septembre 1885, furent publiées les Lettres Patentes par lesquelles fut institué notre Conseil du Gouvernement, tel qu'il est composé aujourd'hui, c'est-à-dire, du Gouverneur, de huit membres, *ex-officio*, de neuf membres nommés et de dix membres élus.

Sur la base de cette nouvelle Constitution, les premières élections eurent lieu en janvier 1886, et les premiers élus furent Beugeard et de Coriolis.

Dès lors, le rôle des députés sera de veiller sur les destinées du pays ; les dix membres élus sont, il est vrai, submergés par les « *officials* » et les « *nominees* », mais, quand ils sont unanimes, le Gouvernement, bien qu'il dispose d'une majorité, hésite à agir à l'encontre des vues des représentants de la population.

Gouvernants et gouvernés avaient enfin trouvé un terrain d'entente ; on pouvait espérer que tous allaient travailler au bien du pays, et que les dissensions politiques étaient à jamais bannies de notre île.

Aussi, grande fut la stupeur lorsqu'on apprit la suspension de l'excellent Gouverneur, Sir John Pope Hennessy, sournoisement attaqué par ses adversaires politiques à cause de sa trop grande bienveillance envers les Mauriciens. Défendu par l'un des nôtres, William Newton, le grand tribun au verbe enflammé, Pope Hennessy, déchargé de toute accusation, fut réintégré à son poste. « J'ai encore une année à faire à Maurice, je veux la faire », répondit-il fièrement au Ministre qui avait voulu l'envoyer ailleurs.

Dès le retour à Maurice de Pope Hennessy, son influence se fit sentir dans nos mœurs, notre société, notre littérature.

Nos productions littéraires prendront un essor considérable parce que non seulement dégagées de toute contrainte, mais encore parce qu'encouragées par le plus bienveillant et le plus sympathique des Gouverneurs.

La pièce de vers de Duvergé : *Salut à Sir John Pope Hennessy* trouve ici sa place. Nous en citons deux strophes :

« Que béni soit le jour qui te rend à Maurice !
Tu sors vainqueur de noirs complots :
On peut encore dire : « O bon droit ! ô justice !
Vous n'êtes donc pas de vains mots !

.....
Aujourd'hui, revenu de sa morne tristesse,
Du doute qui serrait son cœur,
Tout un peuple tressaille, applaudit d'allégresse,
Et t'acclame en libérateur !
.....

Beaux-Arts

Dans les Beaux-Arts, c'est l'école française qui règne en maîtresse. Les Mauriciens les plus doués pour la statuaire, la peinture et la musique ont tous été des élèves de maîtres français. Les plus célèbres de nos compatriotes ont produit leurs œuvres en France.

Dans la statuaire il faudra placer en tête de liste Prosper d'Epinay, fils d'Adrien d'Epinay. Il est né aux Pam-

plemousses, en 1836, et fut l'élève de Dantan jeune à Paris et d'Amici à Rome.

Parmi ses œuvres les plus remarquables il faudrait citer les bustes de l'Impératrice, la statue de son père à l'Île Maurice et la Ceinture dorée (1).

Marie d'Epinay, peintre de fleurs, de genre et portraitiste, fille et élève de Prosper d'Epinay, a exposé à plusieurs reprises au Salon de Paris. Elle a aussi beaucoup peint et dessiné pour l'illustration (2).

Vers la fin du siècle un autre talent Mauricien surgira en la personne de José de Charmoy, dont les œuvres exposées au Salon, notamment celui d'automne 1907, remportèrent un vif succès (3).

Edouard Berger, né à Maurice en 1819, se destina d'abord à la médecine qu'il abandonna pour la scène. A Paris, il fréquenta le grand monde artistique et devint l'ami de Donizetti. Par son interprétation de Lucie de Lamermoor, au théâtre de La Renaissance, à Paris, il fut consacré grand acteur. Mais il préféra abandonner sa renommée sans cesse grandissante et rentra à l'île Maurice où il connut un succès sans précédent.

Berger n'était pas seulement acteur ; ses recueils de musique sont bien connus du monde artistique mauricien (4).

Léon Carvalho, né aux colonies, en 1825, obtint, au

(1, 2 et 3) E. Bénézit. *Dictionnaire des Peintres, Sculpteurs, etc.* V. Art. d'Epinay, de Charmoy.

(4) *Biographie Universelle*. V. Art. Berger, Carvalho, Thomé.

Conservatoire, un accessit de chant, en 1848, et fut engagé ensuite à l'Opéra-Comique.

Directeur du Théâtre Lyrique, il sut placer cette institution au premier rang des scènes musicales de Paris.

Depuis lors, il a été directeur du Vaudeville, et a rempli les fonctions de directeur de la scène à l'Opéra. Il fut fait, en 1876, Directeur de l'Opéra-Comique.

François-Luc-Joseph Thomé, pianiste et compositeur, né à Port-Louis, le 18 octobre 1850, vint tout jeune à Paris, qu'il n'a plus quitté depuis, et fut admis, en 1866, au Conservatoire, d'abord dans la classe de piano de M. Marmontel, puis dans celle d'harmonie de M. Duprat. Il obtint, en 1869, un second prix d'harmonie et, en 1870, un premier prix de fugue.

Thomé a publié un certain nombre de morceaux de piano d'une forme élégante ; il a écrit une ou deux opérettes qui ont été jouées dans les salons, et il a fait exécuter une ode-symphonie intitulée *Hymne à la Nuit*.

Sciences

Pendant cette période, les successeurs de Poivre, Céré, Commerson ne négligèrent rien pour augmenter nos trésors scientifiques. *La Société d'Histoire Naturelle*, fondée en 1829, à un certain moment se confondit avec une nouvelle organisation, *La Société Royale des Arts et des Sciences*,

Les Sociétés savantes de toutes les parties de l'Europe, France, Angleterre, Ecosse, Allemagne, et même de l'Amérique étaient en correspondance suivie avec les naturalistes Mauriciens.

Nous avons déjà cité les noms de Charles Telfair et de Lislet Geoffroy ; il faudrait y ajouter ceux de Julien Desjardins, de Wenceslas Bojer, de A. Daruty, tous bien connus du monde scientifique.

Dans les sciences, ceux qui désiraient faire bénéficier leurs compatriotes du fruit de leur expérience, publiaient toujours livrets ou brochures en langue française. Quels étaient les planteurs, surtout à cette époque, qui auraient cherché à puiser des méthodes nouvelles de culture ou d'autres renseignements d'un livre écrit en anglais ?

Le Dr Désiré Tholozan, Professeur agrégé à l'école de médecine militaire, se fit remarquer pendant l'épidémie de choléra à Paris (1849). Il fit la campagne de Crimée comme médecin de l'armée et fut en 1858 attaché à la personne du Schah de Perse qui le chargea de nombreuses missions diplomatiques dont il s'acquitta honorablement.

Ses travaux sur la peste et le choléra ont eu du retentissement.

Vers la même époque brilla au Collège de France, où il était Professeur, notre éminent compatriote Ch. Edouard Brown-Séquard. Ses cours de Physiologie lui ont assuré une célébrité mondiale.

Le Dr A. Pellereau publia en France dans les *Archives*

de Médecine navale, une étude sur la fièvre telle qu'elle sévit à Maurice.

Il mentionne particulièrement l'épidémie de 1867, en recherche les causes, etc.

Il faudrait encore citer : Un *Mémoire sur le Choléra* du D^r Mailloux (1864) ; les études scientifiques de H. Lavignac : *Le Borer, L'irrigation, L'Iodidum, Ferme expérimentale* ; et un remarquable travail de Jules Langlois : *Etude sur les causes de stérilité des parties basses et sur les moyens qui peuvent rendre à ces localités leur fertilité première*.

1886-1929

La Réforme de notre Conseil Législatif étant accomplie, une ère de prospérité et d'activité littéraires va commencer, car les intelligences, qui étaient naguère presque uniquement occupées de l'amélioration du sort du pays, vont être enfin libérées des incertitudes et des anxiétés politiques. Sous l'influence de Sir J. P. Hennessy, les écrivains de toutes les classes de la Société Mauricienne apprennent à se connaître, à se grouper pour leur propre éducation, ainsi que celle de la masse. Une saine émulation fait naître un style plus pur ; une langue châtiée règne dans les conversations ; les Sociétés intellectuelles sont en pleine vogue ; des conférences nombreuses attirent une foule de gens avides de s'instruire ou de s'initier au mouvement littéraire de France.

Les Bibliothèques de nos villes principales sont fréquentées par un grand nombre de gens qui trouvent dans la lecture une récréation salubre.

Nos écrivains voyagent et, après leurs visites à La Réunion, à Madagascar, en France, ils nous reviennent avec des idées plus larges, des connaissances plus vastes, et un sens esthétique plus développé,

Ils nous rapportent généralement les éléments nécessaires à la préparation de belles conférences dont bénéficie toute la population. Lourdes, Versailles, les ruines du Carnac, l'Inde sont les sujets de causeries littéraires auxquelles assiste l'élite intellectuelle du pays. Dans la Presse, des talents remarquables surgissent et orientent le ton de la politique ; les journaux sont nombreux et publient des études littéraires qui contribuent à développer l'instruction des jeunes gens. Aux Revues, nombreuses et presque exclusivement littéraires, qui sont publiées pendant cette période, collaborent tous les grands personnages de l'île. On y trouve les signatures des Gouverneurs Pope Hennessy et Jerningham (1), (le premier n'a écrit qu'en anglais) les députés sir William Newton, Sir V. Naz, Guibert, de Coriolis, etc.

Cette période littéraire est certainement plus riche, plus puissante et plus exubérante de vitalité que les précédentes ; même le roman, genre qui, chez nous, avait été délaissé pendant le xix^e siècle, devient la production favorite d'un de nos meilleurs auteurs.

Notre poésie lyrique s'enrichit de belles productions, et tous les genres, en honneur en France, trouveront des interprètes mauriciens.

Toutes les innovations, toutes les tentatives de réformes opérées par les auteurs français sont suivies avec attention par nos écrivains :

S'agit-il de battre en brèche les règles fixes de la poé-

(1) Sir H. Jerningham publia en français une petite plaquette sous forme de lettres, à l'adresse de Mesdames Leclézio, de Rochecoste et Newton.

sie classique, de supprimer la rime et de s'astreindre à rechercher l'harmonie de la phrase dans le rythme ? Là encore la Poésie mauricienne, bien qu'exceptionnellement, trouvera des néophytes ; elle aura ses vers-libristes.

Les Poètes

Les meilleurs poètes de cette période sont Léoville L'Homme et R. E. Hart ; le premier, le meilleur représentant à l'Île Maurice de l'école Parnassienne et le second, le plus grand de nos symbolistes.

Faire ici une étude approfondie de leurs œuvres est chose impossible, une place devant être réservée à un grand nombre de leurs contemporains.

La venue de Léoville L'Homme a été facilitée par l'œuvre de ses prédécesseurs, les Delafaye, les Duvergé, et autres ; il a été dans une certaine mesure à l'école de ces derniers, tout au moins à ses débuts.

D'autre part, l'influence de Leconte de Lisle et de José Maria de Hérédia créoles comme lui, et qu'il savait apprécier, n'a pas été sans avoir un effet salutaire sur la formation de notre poète.

Léoville L'Homme n'était d'abord qu'un simple typographe qui fréquentait les ateliers de *La Sentinelle* où son père Charles L'Homme était collaborateur. Il a fait sa propre éducation en imprimant les œuvres de ses devanciers et même de ses contemporains.

Devenu journaliste lui-même, il s'est senti des dispositions pour la poésie. Une force irrésistible l'entraîna vers les Muses.

Il a chanté la beauté de nos sites, la douceur de notre climat, le teint chaud et exquis de la créole. C'était un passionné de notre passé ; il avait fouillé tous les recoins de l'Histoire ; ses sentiments se manifestaient loyalement et sans équivoque dès qu'il touchait à un de ces épisodes de notre histoire coloniale où la dévotion à la France devient une religion.

Protestant, et grand philosophe, il savait que la véritable religion est dans le cœur et non dans les formules plus ou moins artificielles. On l'a dénommé le Leconte de Lisle de l'île Maurice ; nous pensons qu'il n'est pas d'une seule école ; mais, dans tout ce qu'il a écrit, prose ou poésie, il y a un cachet personnel qui le fait distinguer entre mille écrivains, et qui n'est pas son moindre mérite.

Il n'a pas connu les joies de la fortune ; mais, sobre et résigné, il a supporté avec patience toutes ses épreuves.

Nommé Bibliothécaire de la Municipalité de Port-Louis, il se dévoua entièrement à sa charge pendant les vingt dernières années de sa vie. Il put encore consacrer ses loisirs à la publication d'articles de Journaux, entre autres, les *Feuillets de Carnet*, où il discutait les sujets d'actualité ou nous donnait des études sur la Littérature française et sur les grands événements historiques de l'île. Ses articles étaient toujours lus avec respect et attention.

A sa mort, qui eut lieu en 1928, il n'a laissé à sa famille que le renom d'un honnête homme, et ce n'est pas le moindre fleuron de sa couronne d'immortalité.

L'œuvre de L'Homme est immense,

Panégyriste, élégiaque, sonnetiste, il a essayé de tous les genres, et partout il a figuré avec honneur ; il pourrait être appelé le *Voltaire Mauricien*.

Y avait-il un point de Grammaire à élucider ? une polémique s'engageait où L'Homme ne craignait pas de donner son opinion.

Fallait-il célébrer l'anniversaire d'un Mauricien distingué, ou d'un étranger, bienfaiteur des Mauriciens ? le poète ne manquait jamais de publier un poème, ou le prosateur une chronique ; les événements lointains eux-mêmes provoquent sa verve (1).

Le Jubilé de la Reine Victoria, la mort de cette Reine, l'Avènement et le Couronnement d'Edouard VII et de son successeur, notre roi Georges V, les joies et les douleurs de la France sont des sujets qui l'ont inspiré.

Voici un extrait des *Roses de la Reine*, Hommage de l'Ile Maurice à la Reine Victoria à l'occasion de son Jubilé, hommage tout empreint de loyalisme, mais qui n'exclut pas cependant l'attachement du poète à la France :

« Veuille que je te parle en un autre langage
Que le tien, et élément, ô Reine, sois aussi
Souriante à ma lèvre où sonne, tendre et fière
La langue au pur cristal de la France, ma mère. »

et plus loin :

(1) Par exemple, sa *Notice sur V. Hugo* (mai 1885), et *La Guerre de Crète* (12 avril 1897), poème où il flétrit la conduite des Turcs et la complicité des Etats Européens. Il souhaite de voir les Grecs triomphants.

« Ce siècle qui sera l'âge d'or de la femme
Dira que vers l'instant de son lever, le lord
Avec le paria, l'auguste avec l'infâme,
L'évêque, le rabbin, le pasteur et le brahme,
Le laboureur aux champs, le marin à son bord,
Tout un empire enfin, mû d'un intime accord,
Dans un hymne amoureux comme un épithalame,
Infini comme un chant des mers répercuté
Par le ciel, saluait le front que tout proclame
Plus pur qu'un marbre blanc où descend la clarté ;
Et que ce front élu, d'un monde respecté,
Était, non pas celui d'un Dieu, mais d'une femme ! »

A différentes époques, de 1899 à 1912, L'Homme a publié des *Poésies détachées*.

Un recueil remarquable est celui de *Poèmes Païens et Bibliques*.

On y voit clairement s'affirmer les tendances du poète. A côté des réminiscences de V. Hugo, on peut retracer l'influence toujours croissante de Leconte de Lisle.

Le style est coloré, précis ; la rime est riche, la versification, en général, révèle un maître (1).

Nous citerons quelques strophes de *La fleur des Eaux* et des *Prophètes* :

(1) « Œuvres de haute portée qui sont l'indéniable témoignage d'un talent toujours plus vivace et sans cesse en progrès. Et il élevait ainsi l'art des vers à des hauteurs que nul Mauricien avant lui n'avait atteintes ; il devenait, dès ce moment, le plus grand poète de la mer des Indes ». *Les Lettres Françaises à l'I. Maurice*, par L. L'Homme. Introduction du Prince de Bauffremont. Édition de la Pensée de France.

LA FLEUR DES EAUX

« Le grand fleuve Ganga rêve et luit. Des frissons
Courent dans les roseaux et parmi les gazons
Où l'insecte rôdeur promène une étincelle.
Les asclépias, vêtus de fraîches floraisons,
Exhalent leurs parfums dans la nuit solennelle ;
Et l'étoile se pâme au fond des horizons.

.....

Une rumeur s'éveille : On dirait un appel
Venu du *Nirvâna* jusqu'au monde réel.
La cime des forêts, comme une mer profonde,
Se berce d'un roulis plus lent qu'un flot de miel ;
Et la lune, au-dessus, s'ouvre paisible et ronde,
Lotus d'argent éclos dans le lac bleu du ciel. »

LES PROPHÈTES

« Ils étaient les voyants redoutables et sombres.
Du ciel profond et calme ils déchiffraient les nombres ;
Leurs voix faisaient frémir les monts silencieux.
Farouches, ils vivaient loin du rire et des fêtes,
Loin des hommes impurs ; ils étaient les Prophètes,
Et les Soleils futurs se levaient dans leurs yeux.

Quelquefois, dans la nuit orageuse et sinistre,
Sous les nuages lourds, d'une couleur de bistre,
Un nimbe ardent errait sur le profil des monts ;
Et l'on disait tout bas : « Ezéchiel ! Osée !
Amos ! » — Et dans la plaine immense et reposée
Les lions retenaient leurs cris dans leurs poumons. »

Le Dernier Tribut est un drame en vers où l'auteur met en scène des personnages de l'Ile de France.

L'intrigue roule sur les événements qui eurent lieu

à l'époque de la bataille navale de l'Île de la Passe. Cette pièce fut représentée plusieurs fois sur notre théâtre (1), et connu à chaque fois un légitime succès. Guillaume Peyrand, ancien corsaire, vit à Mahébourg. Sa fille Marie aime Jean Morand, corsaire, et en est aimée. Leur faute est révélée au vieux Guillaume le jour même de la bataille de l'Île de la Passe.

Il ne peut croire à sa honte ; il interroge les jeunes gens : leur silence est une preuve de culpabilité.

Un des passages les plus pathétiques est celui où Guillaume donne libre cours à sa douleur :

« ...O folles vanités
De l'homme ! avoir lutté pendant toute une vie
Contre le mal, avoir déconcerté l'envie
Et fait son nom plus beau qu'un astre dans la nuit
Pour aboutir au point où me voilà réduit !
De mes bonheurs passés rien en moi ne subsiste.
C'est fini de l'orgueil : désormais tout est triste. »

Il veut punir les coupables ; mais, à ce moment, un coup de canon se fait entendre ; c'est le signal du combat ; la hache lui tombe des mains et il s'écrie :

..... « Vos hommes vous attendent ;
La patrie a besoin de vous, leur chef. Partez ! »

La pièce se termine dans une apothéose majestueuse :

« Nous nous consolerons l'un à l'autre appuyé :
Je serai le pardon, tu seras la pitié ! »

(1) 1883, 1903.

Les *Poèmes Epars* furent publiés en 1921 :

On y trouve les meilleures pièces de L'Homme, entre autres celle *A Leconte de Lisle* qui démontre clairement le culte qu'il avait voué au grand Réunionnais, et *Les larmes de Sainte Scholastique*, poème un peu long où resplendit toute la sereine majesté d'une figure chaste et pure.

A Leconte de Lisle

*Pour l'inauguration de son monument
à Saint-Denis (Réunion)*

.....
« Oui, sous ce ciel d'or chaud, si doux à ton regard,
L'essaim de souvenirs te vient de toute part :
A l'entour de ton socle ils rassemblent un monde
Auprès duquel Paris, si vaste, ne t'est rien,
Lui qui ne gronde pas de l'hymne aérien
Montant de nos galets avec la mer profonde.

L'air tropical, dont tes grands vers ont resplendi
Quand leur métal fumait aux dards de ton Midi :
L'air autrefois ému de ta première haleine
Rit dans l'extase à voir sous un rayon plus fier
Suivre encor ton beau front, ta prunelle au feu clair
Dignes du laurier grec et d'un regard d'Hélène.

.....
Entre, apaisé, dans ce triomphe où rien ne meurt,
Esprit qui dans la mort cherchais l'apaisement.
Vis l'infrangible vie où te sourit Homère.
Pour la première fois, poète aux vers de miel,
Tu vas, en retrouvant la Gloire sous ton ciel,
Sentir dans un baiser une douceur de mère ! » (1)

(1) L. L'Homme. *Poèmes Epars*, 1921, p. 28.

Dans *Les larmes de Sainte Scholastique* le poète a trouvé des accents sublimes pour traiter un sujet qui réclamait de la grandeur et de la noblesse dans l'exécution ; la facilité de composition de L'Homme y est évidente.

Voici d'abord le rêve de la Sainte :

« Mon frère, cette nuit, j'ai rêvé qu'une tombe
S'ouvrait devant mes pas et que vous me suiviez.
Je fus couchée au fond, étendue à vos pieds,
Et mon âme prenant sa forme de colombe
S'éleva vers le ciel avec un cri joyeux.
Quelques instants après, un ange radieux
Vous touchait, et semblable à la gerbe qui tombe
Sous la faux, vous tombiez les bras levés aux cieux.
.....
Un tel rêve, Benoît, nous annonce qu'au monde
L'un et l'autre, bientôt, nous allons dire adieu ;
.....
Nos yeux, dans peu, verront l'aube céleste éclore !
Eh bien ! puisqu'aujourd'hui pour la dernière fois
Je vous parle en ce monde, ô mon frère, et vous vois,
Cette nuit, près de moi, veuillez rester encore ;
Et devant ces splendeurs de l'espace éternel
Où l'âme qui contemple entend comme un appel,
De votre accent de flamme, ami, jusqu'à l'aurore
Dites-moi le bonheur qui nous attend au ciel. » (1)

Mais le moine ne cède pas aux prières de sa sœur ; il ne peut « demeurer hors du cloître la nuit ». Alors Sainte Scholastique se met à genoux :

« Et les larmes coulaient comme au printemps, l'ondée
Glisse en filets chargés de reflets aveuglants
Sur les pentes des rocs ourlés de lilas blancs.
.....

(1) *Ibid.*, p. 43.

L'azur en un moment fut obscurci. La tramè
Du nuage ondoyait, menaçant l'horizon,
Et, comme sur les murs d'une immense prison,
Se tendait au-dessus des sommets. Une flamme
Tressaillit.....

.....

Le bois plia. La trombe éclata sur les cimes ;
Et, roulant un chaos de rocs et de débris,
S'épandit largement sur les sombres granits.
Les rafales hurlaient. Partout, lutteurs sublimes,
De grands chênes, hantés de printemps et de nids,
Craquaient : et l'ouragan les jetait aux abîmes.
Mais le vent et les eaux s'écartaient de l'endroit
Où priaient Scholastique à côté de Benoît. » (1)

Nostalgie de créole appartient au même recueil.

Le créole qui est en France se sent malheureux en
hiver ; le souvenir de la petite île le hante et il revoit
par la pensée les beautés tropicales de nos paysages en-
soleillés :

« Port-Louis bourdonnant dans sa baie ; et là-haut,
Le Piterboth géant dont la robe se dore.
Au cône altier du Pouce un rayon brille encore. »

.....

Et au milieu de tout ce mirage le poète entend le
chant des « martins nichés en innombrable troupe ».

« Eux, du moins, meilleurs par la constance,
N'ont point quitté l'asile où leur premier sommeil
Fut un rêve d'Eden et de festin vermeil. » (2)

Voici maintenant un extrait de *Sita*, pièce pour la-
quelle L. L'Homme semblait avoir une grande prédi-

(1) *Ibid.*, p. 47.

(2) *Ibid.*, p. 10.

lection ; elle fut publiée dans *l'Essor* du 15 mars 1923.

L'influence de Leconte de Lisle est bien transparente dans ces vers tout pleins de vie et de chaleur :

SITA

.. . . .

« Ganga, tu te souviens de la tendre épousée !
Elle avait la splendeur des nappes de rosée
Qui font étinceler le gazon jeune et frais.
Tes flots baisaient son nom sur la bouche des sages.
Tu songeais, quand Sita venait sur tes rivages,
A la lune émergeant de l'ombre des forêts.

Terre où naquit Rama, mère des quatre mondes,
Les siècles ont roulé dans tes gorges profondes,
T'apportant les revers et la honte à l'envi !
Ils ont vu ta défaite, ils ont clos ton histoire ;
Mais le nom de Sita survit à leur mémoire
Avec le lent parfum des fleurs du madhavi.

Pour qu'il fût à jamais ta joie inaltérable,
Aussi douce au Rajah que chère au misérable,
Il rayonne partout et de tous acclamé.
Entre les plus vivants des noms de chastes femmes,
Quel autre qui jamais fera luire en nos âmes
Un souvenir d'époux plus tendrement aimé ?

Même parmi le bois peuplé d'anachorètes,
La lune en s'allongeant au seuil de leurs retraites
Déplie un des hournis dont Sita se voilait ;
Et quand sous le vent d'est le réseau des lianes
Pleut en larmes de fleurs tendres et diaphanes,
C'est qu'il a vu venir ses pieds couleur de lait.

La nature dans l'Inde a su rester la même :
Celle des purs Védas et du divin poème.
Ganga, le bengali, le santal, tout est là !
La fleur qui l'embaumait dans l'éclat de naguères,
Parle encor de ta gorge aux seins des bayadères,
Epouse de Rama, sœur de Sacountala ! »

Dans son Introduction des *Lettres françaises à l'Ile Maurice* par L. L'Homme (1914) et dans son ouvrage *Un poète français de l'Ile Maurice*, le prince de Bauffremont a fait connaître à l'Europe « qui ne soupçonnait guère quelle riche nature s'épanouissait dans l'ancienne Ile de France, » toute l'importance de l'œuvre de L'Homme, et il s'est étonné que la France n'eût rien fait, jusqu'alors, pour témoigner sa reconnaissance à ce pionnier de la pensée française.

La France a tenu à récompenser l'œuvre accomplie par ce zéléateur infatigable des Lettres françaises. Sur la recommandation du Comité régional de l'Alliance française, il obtint en 1926 le brevet d'Officier de l'Instruction publique.

En dernier lieu, nous citerons la *Lettre à un Ami*, où s'épanouit pleinement son amour pour la France dont il n'a jamais foulé le sol, ni humé l'air vivifiant :

« Lorsque vous quitterez la France bien-aimée
Songez à me porter un peu du sol gaulois.
Prenez-en sous quelque arbre à l'épaisse ramée,
Loin des villes, parmi le silence des bois.

Je l'irai, de ma main, répandre au cimetière
Dans la poudre où j'ai vu coucher mes trépassés.

Mort, j'y connaîtrai mieux par ce lambeau de terre
L'âme de cette France où vont tous mes pensers.

Certe, en d'autres pays je compte des ancêtres :
Ils enseignaient l'amour, avec l'honneur du sang.
Mais la France est pour moi la Mère ! Par ses maîtres,
Les grands penseurs, j'ai pris un peu de son accent.

Pourrai-je un jour, là-bas, voir resplendir sa face ?
Dieu seul sait. Je suis jeune et je dois espérer.
Mais si mon rêve cher, mirage d'or qui passe,
Après m'avoir souri m'aura fait trop pleurer,

Je saurai que sa terre à ma cendre mêlée,
Faisant comme une étreinte autour de mon cercueil,
J'aurai pour m'endormir dans son ombre étoilée
Un maternel linceul de filial orgueil. »

Et ce vœu du poète se réalisa le 4 septembre 1929.
« Un peu du sol gaulois » expédié de France par Jean
Blaize à la veuve de Léoville L'Homme fut mêlé à la
terre qui recouvre les restes du poète. Assistaient à cette
cérémonie touchante le Consul de France et son secré-
taire, S. E. le Gouverneur de la Réunion, M. Merwart,
et un grand nombre d'autres notabilités. Cet hommage
posthume à la mémoire de L'Homme fut une mani-
festation grandiose de la pensée française à l'Ile Maurice.

A cette même occasion Arthur Martial et Emmanuel
Maingo ont apporté leur tribut confraternel par la com-
position de deux petites pièces de vers. Nous donnons
celle de Martial :

L'ULTIME OFFRANDE

*J'aurai pour m'endormir dans son ombre étoilée
Un maternel linceul de filial orgueil.*

L. L'HOMME.

« Nous voici près de toi, nous voici revenus.
Sens-tu notre présence et pieuse et fervente ?
Oui, ton âme soudain s'éveille frémissante,
Et ta lèvre murmure : Ils se sont souvenus...

Nous voici près de toi, tes amis et tes frères,
Nous t'avons apporté un peu du sol gaulois,
Selon ton vœu qui fut pour nous comme une loi
Si sacrée et si douce à nos tristesses fières.

Selon le rêve ardent qui égayait ta geôle,
Vois, à l'heure où s'éteint ton cher soleil si beau,
Vois, nous venons mêler au seuil de ton repos
De la terre française à la terre créole,

Afin que désormais en ton plus doux sommeil
Tu sentes, ô poète, un bercement de femme,
Afin que sur ton front, miroir de ta belle âme
Un chaste et pur baiser soit le plus tendre éveil,

Afin que t'apparaisse, aussitôt reconnue,
La mère généreuse et bonne infiniment,
Que tout ton être aura chérie éperdument
Et que ton rêve aura seul parfois entrevue. »

L'œuvre de L'Homme comme prosateur doit être au moins indiquée.

Journaliste militant il a pris une part active à la discussion des problèmes d'une importance vitale pour le

sort de notre colonie. Des questions telles que la Réforme de notre constitution, la Rétrocession de notre île à la France, lui ont assuré la réputation d'un rude joueur aux idées larges et libérales (1). L'Homme a complété son rôle d'éducateur de la jeune génération de son époque par des cours de littérature et de versification.

Il pouvait parler avec autorité des grands maîtres de la langue française ; ses leçons et ses conseils ont été utiles à plus d'un de ses contemporains.

Parmi ces derniers il faudrait citer Moutou et Du-ray que nous classons à part ; puis Janson, Maingard et quelques autres qui, tout en subissant quelque peu l'influence de L'Homme, marquent des préférences particulières ; enfin, plus près de nous, et plus haut que tous, Hart qui est le plus grand de nos poètes actuels.

Wilfrid J. Moutou n'a pas l'envergure de L'Homme ; il reste même bien au-dessous de Delafaye et de Duvergé.

C'est, en quelque sorte, un attardé apparenté à Castellan ; son recueil de poèmes *Les Bengalis*, publiés de 1898 à 1913, révèle un poète d'une sentimentalité exquise.

Une saine émulation existait entre L'Homme et Moutou ; celui-ci a écrit des pages certainement bien senties, mais la grande réputation du premier l'a souvent fait oublier.

(1) Il faudrait citer *La Bague perdue* (nouvelle) ; *La vie et l'œuvre de Prosper d'Epinay* ; *Mahé de Labourdonnais*,

Ses vers sont empreints de tendresse et d'amour :
c'est le poète de la famille, des amitiés chères.

Ses pièces *A mon fils âgé de six mois, Vers à ma fille, Sur la mort d'Idola*, sont à retenir ; la dernière a des accents de douce commisération dictés au cœur du poète par la sympathie qu'il éprouva pour des amis qu'un terrible malheur avait atteints.

Je ne veux pas le dire, met en relief la délicatesse et la discrétion du poète.

Il était aussi timide que modeste.

« Ce nom, ce nom, je ne veux pas le dire,
Ce nom charmant, je ne le dirai pas,
Et cependant dans un brûlant délire,
Cent fois le jour, je le redis tout bas ;
Ce nom aimé que vingt fois je soupire,
Ce nom béni, je ne veux pas l'écrire ;
Car en amour il faut être discret,
Savoir aimer c'est garder son secret.

En vain chacun veut percer le mystère,
Du doux serment que ma lèvre a juré,
Tais-toi mon cœur, car j'ai promis de taire
Le tendre aveu fait à l'être adoré,
Mais chaque nuit sous mon toit solitaire
Je le redis bien bas dans ma prière,
Car en amour il faut être discret,
Savoir aimer c'est garder son secret.

De cette enfant je ne veux pas décrire
Les traits divins, la grâce, la fraîcheur,
Je ne veux pas... Je ne puis laisser lire
Le sentiment qui fait battre mon cœur.
Je veux cacher mon amoureux délire,

Je veux chasser la muse qui m'inspire ;
Car en amour il faut être discret
Savoir aimer c'est garder son secret. »

Edgar Janson, poète au style châtié, à la langue souple et pure, fut l'ami intime de Lèoville L'Homme. Il nous a donné des études littéraires fort intéressantes ; c'était un rude joueur ; sa prose aussi bien que sa poésie vaut la peine d'être lue.

Il obtint la médaille d'or de l'Alliance française à un concours de style organisé par *Le Cercle littéraire de Port-Louis*.

Admis lui-même au mois de juin 1924 au sein du *Cercle*, il contribua par ses écrits et par ses conseils, à rehausser le prestige de cette Société.

Ayant le sens esthétique très développé, il aimait à s'entourer de statuettes, de beaux livres magnifiquement reliés, et de tableaux peints par ses amis, les artistes qu'il avait connus.

Bien que féru de classicisme il reste un fervent admirateur du poète des *Méditations* ; son lyrisme est lamar-tinien.

Nous citons *Invocations*, sonnet qu'il composa à l'occasion du dévoilement d'un monument élevé à la gloire des Mauriciens tombés sur les champs de bataille de France ; c'est en des termes magnifiques qu'il invite les « chères ombres » à abandonner « leurs linceuls de souffrance » pour venir assister à leur apothéose.

INVOCATIONS

Vous retrouver, c'est renaître.

V. HUGO.

« O vous qui reposez sur la terre de France,
Loin de ceux qui guidaient vos jeunes pas tremblants,
Vous que la guerre emporte à l'aube de vos ans,
Chères ombres, fuyez vos linceuls de souffrance.

Pour un jour, revenez vers l'île où l'espérance
Faisait chanter vos cœurs aux frissons du printemps.
Ici l'on vous appelle, et l'on vous veut, enfants,
Tels que la mort vous prit : fiers dans votre vaillance.

La cloche tinte et pleure, et redit son appel ;
Le prêtre invoque Dieu, s'inclinant vers l'autel ;
Dites : « Nous sommes là ! » Comme dans vos batailles.

Sous le feu, sous le glaive, apparaissez, guerriers !
Sabre au clair, le front nu, couronné de lauriers,
Passez !... Les saints pensifs baiseront vos entailles. »

Il faudrait avoir habité les tropiques pour se faire une idée exacte de la magnifique description du *Flamboyant*, description remarquable de justesse où les expressions sont choisies et des plus heureuses : L'auteur s'y révèle un excellent peintre de la nature ; le ciel pur et serein de la zone tropicale, le vermillon des pétales, le bourdonnement des abeilles, tout y est.

LE FLAMBOYANT (1)

« Sur un fond de ciel pur le flamboyant rougeoit,
Et, somptueusement, il étale ses fleurs

(1) Arbre tropical aux fleurs d'un rouge vif.

Où l'oiseau matinal boit la rosée en pleurs
En caressant son aile au soleil qui flamboie,

L'arbre de nos étés sous les midis chatoie
Dans l'air splendide et clair assoupi de chaleurs ;
L'abeille messagère et saouïe de senteurs
Rôde autour des pistils en bourdonnant de joie,

Les baisers de décembre ont empourpré son front,
Il palpite, il frémit, et sa sève à son tronc
Redonne des verdeurs. Et des forêts lointaines

Il émerge, paré de ses riches atours ;
Il tache d'un sang vif l'ombre des grandes plaines,
Et verse des flots d'or à tous ses alentours. »

Doué d'une nature sensible à l'extrême, Janson a admirablement traduit ses impressions et légué à la postérité des pages finement ciselées. S'il a trouvé de la poésie dans tout ce qui l'entourait, même dans les choses apparemment les plus banales, c'est que c'était sa nature même qui rayonnait de poésie.

Voyez sa description du *Marchand de Moutailles* (1) au réalisme saisissant.

LE MARCHAND DE MOUTAILLES

« Pas une affiche, aucun symbole qui désigne
La maison basse et sombre, et la petite cour
Où tremble par instants l'ardent reflet d'un four,
Et qu'abrite à moitié le treillis d'une vigne.

Des chauds gâteaux rangés sur les tables, en ligne,
Le miel coule à flots d'ambre, et l'on voit tout autour

(1) Sorte de gâteaux faits de farine de riz.

Des abeilles vibrer dans l'or léger du jour.
Le Madras est assis, tel un dieu grave et digne.

La flamme fait chanter la noire lèchefrite
Où tournoie en festons, et lentement crépite
Le moutaille doré, bon en toutes saisons.

Et comme dédaigneux des douceurs qu'il prépare,
Le vieil Indien bronzé sur ses jarrets se carre :
Très fier de sa science, il éteint ses tisons. » (1)

C'est surtout vers la fin de sa carrière que Janson manifeste des tendances quelque peu symbolistes sans toutefois renier complètement l'influence parnassienne ; on le sent comme partagé entre les deux écoles.

De même que Janson, Auguste Maingard était l'ami intime de Léoville L'Homme. Il a publié en 1890 un recueil de poèmes, *Sous les Jamroses*.

Poète délicat et tendre, Maingard, chante délicieusement le souvenir du foyer familial. Il a interprété d'une façon sentimentale la mélancolie inhérente à notre nature humaine et trouvé des accents sincères à l'adresse de ceux dont il admirait le talent. Quelques vers de *Berceuse* feront apprécier sa manière.

BERCEUSE

« Dormez, dormez, douce enfant jeune et belle,
Qu'un rêve exquis berce votre sommeil ;
Chagrins, soucis, réalité cruelle,
Oubliez tout, jusqu'à votre réveil.

(1) Ce sonnet fut publié dans *La Pensée de France* le 20 juillet 1913.

Dormez ! La nuit a déployé ses voiles,
Le vent du soir donne aux fleurs le frisson ;
Dans le ciel bleu scintillent les étoiles,
La lune d'or se lève à l'horizon.

.....

Qu'est-ce la vie ? Une voie épineuse
Que l'on parcourt le cœur endolori !
Qu'est-ce le rêve ? Une route joyeuse,
Un coin du ciel où l'amour pur fleurit,
Rêvez toujours, bien que la nuit s'achève,
Au point du jour, l'ange va s'envoler ;
Mais vous aurez le souvenir du rêve
Pour vous charmer et pour vous consoler. »

La pièce *Heures Tristes*, dédiée « A mon ami Raoul Rivet, le brillant chroniqueur, le délicat poète » contient des pensées magnifiques :

« Devant la prompte fin des choses de ce monde,
Je ne puis m'empêcher de pleurer tristement.
Je pleure le marin joyeux qu'engloutit l'onde,
L'oiseau dont jamais plus nous n'entendrons le chant ;

Je pleure le trépas des merveilleuses roses
Qui, faute de soleil, n'ont pu s'épanouir ;
Mais je pleure surtout ces gens aux cœurs moroses
Que le manque d'amour a fait trop tôt mourir ! »

Maingard a écrit un certain nombre de sonnets excellents ; il a su même quelquefois, pour donner plus d'ampleur à sa composition, se dégager de la règle classique des rimes, pour ce qui est des quatrains.

Voyez le sonnet *La Créole* :

« Qu'elle ait de grands yeux noirs ou des yeux bleus de ciel,
Qu'elle soit blonde, brune ou châtain — elle enchante.

Son sourire est divin, sa taille est élégante,
Le baiser de sa bouche a la douceur du miel.

Son pied est tout petit : un vrai pied de duchesse ;
Ses bras veinés de bleu, rosés et duveteux,
Semblent être moulés ; ses cheveux sont soyeux
Et sa voix à la brise emprunte sa caresse. »

.....

Le pantoun suivant, *T'en souvient-il ?* a dû être composé par Maingard, après la conférence faite par L'Homme sur les poèmes à forme fixe ; le *Coucher de Soleil* de ce dernier est lui-même un modèle du genre. Mais dans le *T'en souvient-il ?* de Maingard il y a la note personnelle qui le détache quelque peu de l'influence de L'Homme. Nous en extrayons quelques strophes :

« T'en souvient-il, dis-moi, mignonne aux jolis yeux ?

.....

Le vent nous apportait des odeurs enivrantes,
Mais seul ton frais parfum, mignonne, me troublait ;
Le parfum qui de ton corsage s'exhalait,
Et me jetait dans des extases ravissantes.

Mais seul ton frais parfum, mignonne, me troublait ;
A travers tes grands yeux j'entrevois ton âme,
Ame de séraphin plutôt qu'âme de femme ;
Et j'avais peur parfois de te voir t'envoler.

A travers tes grands yeux j'entrevois ton âme,
Et quand tu souriais, ton souris radieux
Brillait d'un tel éclat que je pensais aux cieux.
Devant ce souris d'ange on se sentait infâme.

Et quand tu souriais, ton souris radieux
Chassait tout souci de mon âme ensoleillée...

Près de nous des oiseaux chantaient sous la feuillée...
T'en souvient-il, dis-moi, mignonne aux jolis yeux ? »

La prose de Maingard se caractérise par un style sobre et bien clair.

Il a connu beaucoup de succès avec ses études littéraires et ses nouvelles dont la mieux réussie est *Conquise*.

Clément Charoux est comptable de propriété sucrière. Ses occupations, bien qu'absorbantes, lui laissent encore assez de loisir pour une production littéraire intense. Poésies nouvelles, romans, conférences, voilà l'œuvre d'un des grands successeurs de Léoville L'Homme. Tout ce qui a trait à la France trouve un écho dans son cœur. La France envahie, meurtrie, endeuillée lui a inspiré de beaux poèmes. C'est surtout dans ces pages, que ses vers claironnent l'enthousiasme qui déborde de son âme loyale et pure. Ses principaux ouvrages sont : *Rêves et Chansons*, recueil publié en 1914; *L'Ambulance*, saynète inspirée de la Grande Guerre; *L'Aube Sanglante*, nouvelle; *L'Appel de la Race*, roman; *Les Jours Héroïques*, chroniques et poèmes tirés des épisodes de la Grande Guerre.

En collaboration avec H. Touche du Poujol il nous a donné un drame en vers en quatre actes : *Le Forçat*. Pour aider les initiateurs (1) du mouvement contre l'alcoolisme, il publia une petite comédie populaire : *L'Accident du Père Lagoutte* où sont consignés avec bonheur les vocables particuliers au peuple.

(1) Gaston Gébert, député du Grand-Port, l'Hon. Denham, Secrétaire Colonial, et autres.

Ecrivain sobre et pondéré il recherche la couleur locale et allie à la justesse de l'expression, la sincérité du sentiment ; il a acquis une grande popularité parmi nos compatriotes.

Ses conférences attirent toujours une affluence considérable. Nous citerons en particulier celle qu'il donna sur *Lourdes*, après un pèlerinage qu'il y accomplit, il y a quelques années, et celle qu'il fit le 5 août 1928 sur *La Maison du Bonheur*, d'où je détache les *Noces d'or* :

« Cinquante ans ont passé depuis que ta main blanche,
Comme un oiseau frileux, s'est posée en ma main ;
Le printemps scintillait dans tes yeux de pervenche,
Ton front était sans ride et mon regard serein.

A ton doigt j'ai placé le gage d'alliance
Et nous avons vécu sous l'aile du bonheur.
Chaque an nouveau s'agrandissait notre espérance :
Nous n'avions qu'un penser et nous n'avions qu'un cœur.

Cinquante ans ont passé ! Je te revois encore,
Assise à mes côtés dans le temple sacré ;
A nos yeux attendris renaît une autre aurore,
Et nous nous inclinons devant le vieux curé. »

Et voici en quels termes il décrit la mort du « *Sans-Patrie* », pièce de vers publiée dans les *Jours Héroïques* :

« C'est vers la fin d'un jour de splendide bataille
Que Claudin fut frappé d'un éclat de mitraille.
Comme un grand Christ tombé d'une nouvelle Croix,
Longtemps il resta là, sanglant, les membres froids,
Les yeux vitreux emplis de détresse profonde...

.....

Comme il sentait finir sa vie avec son sang,

Et qu'au loin les canons chantaient dans la bataille,
Il comprima des doigts, fortement, son entaille,
Et, se levant, presque debout, tout frémissant,
D'une voix qui vibrat d'invincible espérance,
Dans un dernier effort, cria : Vive la France !
Avec vaillance, avec fierté, avec bonheur,
Pour défendre le sol sacré de la patrie,
Comme un soldat, comme un chrétien, — l'âme guérie,
Claudin, le sans-patrie, est mort au champ d'honneur ! »

Il en est de même de *L'Ambulance*, pièce qui a été représentée plusieurs fois au théâtre de Port-Louis.

La tenue de ces vers rappelle François Coppée.

La scène se passe en France dans un hôpital militaire; les grands blessés sont là sur leurs lits de douleur; ils donnent leurs opinions sur la guerre et ses conséquences.

Certains ne voudraient plus bouger :

« N'en faut plus, mon petit, de la chair à canon. »

D'autres, au contraire, par amour de la patrie, s'inclinent devant le devoir :

« Je souffre, comme toi des maux dont tu te plains :
Mais, des flancs déchirés de la terre natale,
Du sol français battu par l'ardente rafale,
Des murs écroulants, des « entonnoirs » et des sillons,
L'amour est né, vêtu de gloire et de rayons,
L'amour qui réunit toutes les créatures,
Courbe les dévouements sur les mêmes blessures,
Et chaque conscience au suprême devoir !
L'amour qui nous permet, depuis deux ans, l'espoir
De voir, parmi les plis des drapeaux tricolores,
La victoire tisser d'éclatantes aurores !

L'amour qui transformant les cerveaux et les cœurs,
Annihilant les préjugés et les rancœurs,
Pour qu'à nos fronts ternis luise un peu de lumière,
A nos chevets sanglants, a placé l'Infirmière. »

Mais les plus enthousiastes ne peuvent rien contre les récalcitrants :

...« on resterait de bois
Devant la France en flamme et l'Europe aux abois ?
C'est bien, on n'irait pas. »

Et tout le monde se couche ; tout-à-coup un bruit de clairons se fait entendre ; *La Marseillaise* parvient jusqu'aux oreilles des malades ; tous se lèvent et courent à la fenêtre ; les clairons s'éloignent, mais les mutilés trouvent assez de force pour pousser le cri de « Vive la France » ; l'amour de la patrie avait vaincu toutes les résistances :

« Eh ben, oui, l'on irait ! et tout droit, jusqu'au bout !
Toujours vaillant, toujours français, toujours debout ! »

Un grand mérite de Charoux est de savoir communiquer à ses vers toute la chaleur de ses impressions et la sincérité de ses sentiments.

Dans *Idéal* qui est de composition antérieure, le poète chantait la puissance de la Muse :

« Qui hante les cerveaux de poètes, sans trêve. »

Le ton est tout autre et fait penser au mysticisme que nous trouvons chez Hart :

IDÉAL

« J'étais seul et la nuit m'entourait de son ombre.
Aucune étoile d'or n'éclairait le ciel sombre,
Aucun rayon d'amour ne m'éclairait le cœur.
.....
Le doute, l'affreux doute envahissait mon âme
Et mon chagrin sans nom s'exhalait en sanglots...
.....
Soudain le ciel s'emplit de chants et de clarté...
Une femme aux grands yeux, une jeune Beauté
Dont les cils longs et noirs ombrageaient la prunelle
Me pressa dans ses bras, exquise, maternelle !
Sa tête se nimbait d'une auréole d'or
Qui la faisait plus blanche et plus troublante encor.
.....
C'était cet Idéal ! créature de rêve
Qui hante les cerveaux de poètes, sans trêve.
Elle me prit la main et les yeux dans les yeux,
Me parla de l'amour, du bonheur et des cieux !
Ses paroles de paix chantaient à mon oreille
Semblable à l'exilé qui dans l'Éden s'éveille,
Je vis dans l'Infini le soleil resplendir,
Sous ses rayons d'argent, les roses s'entr'ouvrir...
.....
.....

Raoul Rivet s'est imposé à l'attention du public Mauricien par sa composition facile et son style pur et bien français. Il a publié un recueil de poèmes où se révèle une âme tendre et passionnée, une nature chaude et généreuse.

Il débuta comme clerc d'avoué, mais la basoche ne le retint guère, et bientôt, mis en évidence par quelques articles de journaux, il s'adonna aux Lettres.

Pour la clarté du style, la vigueur de l'expression et surtout la sincérité des idées, il rappelle L. L'Homme mais un L'Homme plus ardent, plus frondeur, plus indépendant.

La politique aujourd'hui l'absorbe presque complètement ; rédacteur en chef du journal *Le Mauricien*, il a donné à cette feuille une importance considérable. Démocrate avant tout, il appuie les revendications des Mauriciens instruits, quelle que soit leur classe, et préconise la formation d'une « élite d'où qu'elle vienne » qui travaillerait à l'amélioration du sort commun et sauvegarderait les droits et les privilèges des Mauriciens.

Trop indépendant pour se plier à des combinaisons plus ou moins louches, il préfère dénoncer les abus et flétrir les injustices. Ses articles écrits avec conviction ont, plus d'une fois, fait reculer l'arbitraire et le despotisme. Rivet est jeune ; une très belle carrière lui est ouverte. On peut prédire qu'assagi par l'expérience des ans, il occupera une place honorable dans la Littérature Mauricienne.

Voici d'abord :

LE FOYER

« L'hiver, je serai seul et morne cette année,
Sans rien que les regrets où s'éteindront mes soirs,
Et je devrai garder en mon âme inclinée
Le silence pieux hantant les reposoirs.

J'irai dans l'ombre errante de la Destinée
Fidèle au souvenir de mon sublime espoir,
Et n'attendant que vienne en ma vie obstinée
Le lumineux instant de l'immortel revoir !

Aux soirs d'hiver bien durs, quand les longues pensées
Assiégeront mon cœur de leurs ailes pressées,
Aux soirs de lourds frissons et de tremblants effrois,

Je n'aurai qu'à penser à nos amours prochaines
Pour que ma voix brûlant d'ineffables haleines,
Comme un encens divin, ranime mes sens froids ! »

Cinq sonnets (1) sur *Paul et Virginie* : I, Le Passage du Torrent ; II, Le Bain ; III, Le Soir de l'Adieu ; IV, Le Naufrage ; V, Le Tombeau, lui valurent le prix du concours de 1919 du Cercle Littéraire de Port-Louis. Nous transcrivons *Le Soir de l'Adieu* :

« Le soir, s'il fait l'ivresse encore plus intense,
Rend aussi plus profonde et morne la douleur,
Car l'être a devant lui la solitude immense
Et des flots d'infini s'épanchent dans le cœur.

C'est l'instant de la vie où le rêve s'élance
Vers les lieux inconnus avec plus de ferveur,
Où tout se conçoit mieux, la joie et la souffrance,
Où l'âme a plus de peine ou bien plus de douceur.

Et Paul était venu près de sa bien aimée.
Le silence emplissait la ramure embaumée
La lune rayonnait d'un éclat solennel.

Dans un suprême élan de passion farouche
Des mots vibrants d'amour s'échappaient de sa bouche,
Mais l'écho répondait par un mot éternel... »

En dernier lieu nous donnons la première partie d'une *Élégie* dans laquelle Rivet a imprimé la chaleur communicative de sa nature ardente.

(1) Publiés dans l'*Essor* du 15 déc. 1919.

Il ne sacrifiera point uniquement à l'autel d'un Baudelaire, car il sait dompter « l'élan du sort perfide » et marcher vers « le rêve inaccessible ou vit un Idéal ».

ÉLÉGIE

« Ce soir, je n'entends pas la voix de mon désir
Crier l'appel ardent dont ta candeur s'effare.
Demeure près de moi. Je veux que mon plaisir
Soit de goûter la joie inattendue et rare
De l'amour sans baiser, sans honte, sans rancœur.
L'amour vaut mieux ainsi, quand son ivresse est telle
Que l'on ne sent plus rien de ce monde en son cœur,
Lorsque la vie a pris cette forme immortelle
Du rêve, qui la fait être un reflet des cieux.

.....

Et dans l'ombre où l'extase aura mis sa lumière,
Où rien de nous, où rien de la terre, où nul bruit
Autre que le murmure ailé d'une prière
Ne trahira la foi de nos cœurs apaisés,
Nous vivrons la minute incertaine et divine
Où l'Idéal s'épanche en l'humaine poitrine
Que ne comprime plus le lourd poids des baisers ! »

On sent dans ces derniers vers, que Rivet a été sensible aux influences symbolistes ; il ne produit malheureusement presque plus de poésies ; autrement avec Hart et Laventure il eût pu devenir l'un de nos meilleurs représentants de l'école symboliste.

Maurice David, conférencier, collaborateur au *Radical*, au *Mauricien*, à l'*Essor*, a publié des *Satires* à la manière de Boileau.

En général, les critiques de l'auteur sont sincères et

bien fondées, bien qu'il se soit quelquefois laissé entraîner vers l'exagération.

Les meilleures des Satires de David son adressées : *A des Aristarques, Aux poètes modernes, A mon esprit*. Il ne partage pas le goût moderne excessif pour le sport : voici la fin de sa satire sur le Foot-Ball :

« Disons avec Sénèque à ces futurs athlètes :
« Les muscles bien tendus, les épaules bien faites,
« Ne font pas le souci d'un esprit supérieur.
« En vain vous vous livrez aux sports avec fureur ;
« Lorsque vous vous croirez de superbe stature,
« Lorsque vous vanterez votre énorme carrure,
« Vous pourrez constater, non sans quelque courroux,
« Que le dernier taureau sera plus gras que vous ! »

Au mauvais Poètes qui trouvent à redire à son classicisme, il répond :

« — On n'aime pas mes vers parce qu'ils sont classiques ?
J'en suis au désespoir. Mais, pour être logiques,
Les arbitres du goût (ils sont nombreux, hélas !)
M'accusent d'employer la règle et le compas.
« Proscrivez l'hémistiche, osent-ils bien me dire,
Adoptez l'hiatus que tout le monde admire,
Soyez moins monotone et vous nous plairez mieux. »
Que ne me disent-ils : « Détruisez tous les dieux,
Abattez les autels et brisez votre lyre,
Soyez mauvais poète ou soyez-en le pire ? »
Vous avez votre goût, messieurs, et j'ai le mien.
Croupissez dans le vôtre et je ne dirai rien.
Quant à vouloir m'astreindre à votre Décadence,
Par pitié pour vous-même, ayez moins d'arrogance !
Classiques sont mes vers, ils le seront toujours. »

Nous ne passerons pas sous silence le nom d'Oscar Grancourt qui fut l'un des fondateurs de la revue *L'Essor*.

Zélateur infatigable il a réussi, par son dévouement à la cause de la littérature française, par son abnégation dans les moments critiques qui menaçaient les jours de cette revue, à vaincre bien des difficultés et à relever le moral des défaillants.

Grâce à ses efforts, *l'Essor* a acquis une belle réputation ; nous en reparlerons.

Comme Charoux, Grancourt a souffert avec la France dans ses terribles années d'épreuves ; il a publié plusieurs poèmes sur les événements de la Grande Guerre.

Sa poésie est quelquefois empreinte d'une philosophie pessimiste qui paraît, à première vue, exagérée chez un jeune poète. Il y a dix ans que Grancourt a écrit la pièce suivante dont nous détachons quelques strophes ; les idées du poète n'ont pas sensiblement varié.

RENONCEMENT

« Pourquoi donc nous créer une vaine chimère ?
Qu'importe un doux regard puisqu'il passe et s'en va !
Qu'importe une compagne en ce monde éphémère !
Qu'importe le plaisir quand les regrets sont là !

Non ! je ne veux rien voir, je ne veux rien connaître !
Mon voyage ici-bas est si près de sa fin.
Que le temps fugitif abreuve tout mon être
De dégoût pour ces lieux où le bonheur est vain.

Le soleil peut briller, les fleurs peuvent éclore,
La vague peut chanter ses refrains d'un instant,

Alors que tout s'annonce et trop tôt s'évapore,
Je ne veux rien comprendre à l'amour inconstant ! »

Avant de parler des représentants de l'école symboliste, nous devons citer Félix Ducray qui a une place à part. Un des derniers survivants de la pléiade d'anciens écrivains, il a non seulement été témoin des grandes agitations dont l'île Maurice a été le théâtre, mais il y a pris une part active. Sa plume fine et mordante a manié l'épigramme ainsi que la satire.

Voici deux petites pièces de Ducray qui permettront de juger la variété du poète.

CE N'ETAIT PAS LA PEINE

Rondeau

A une actrice.

« Ce n'était pas la peine, enfant que j'aime tant,
Pour ce vase brisé de me faire une scène !
Il est vrai que c'était un souvenir d'antan,
Me rappelant, parfois, un amoureux Mécène
Dont l'amour odieux te troublait sur la scène.
Mais, de l'avoir détruit, puis-je être mécontent ?
Ne me dirais-tu pas, m'en voyant repentant,
Avec de francs éclats de gaieté franche et saine :
Ce n'était pas la peine !

Tu sais bien quel démon, tout d'un coup me tentant,
M'a fait rageusement briser ta porcelaine.
Si je suis un jaloux, fantasque, intermittent,
Dis-moi, ma jalousie est-elle toujours vaine ?
Si ce m'était prouvé, je crierais, exultant :
Ce n'était pas la peine ! »

AUX ETOILES

« Etoiles qui roulez dans l'infini béant,
Vous qui versez sur nous vos douces clartés blondes,
Etes-vous les soleils d'antan de nouveaux mondes,
Où le rêve se brise au terrestre néant ?

Revivons-nous en vous, par un cruel mystère,
Quand nous croyons dormir dans la paix des tombeaux ?
Etes-vous seulement de limpides flambeaux
Eclairant dans la nuit la marche de la terre ?

Si nous trouvons en vous notre joug odieux,
Nos dégoûts d'ici-bas, nos lentes agonies,
Belles étoiles d'or soyez cent fois honnies,
Foyers de désespoir, enfers cloués aux cieux ! »

Des *Feuillets rimés* détachons le *Sonnet à une flirteuse*
où se décèle quelque peu l'influence baudelairienne.

« Souvent tu m'apparais, vision décevante,
Pour reprendre sur moi ton pouvoir d'autrefois,
Tu berces mon sommeil du charme de ta voix :
Alors, jusqu'au matin, l'espoir en mon cœur chante.

En un rêve enchanteur jè retrouve l'amante ;
A ses baisers trompeurs, comme jadis, je crois,
Et le doux élixir qu'à sa lèvre je bois,
Apporte un jour de paix à mon âme dolente. »

La fleur de mon amour refléurit dans la nuit,
Où, pâle étoile d'or, un nouvel espoir luit,
— La pure fleur d'amour que ton seul souffle fane !

Mais quand vient le réveil, je ne suis plus épris
Et, l'âme débordant d'un immense mépris,
Je te maudis, ô Vierge, au cœur de courtisane ! »

Ducray est un de nos meilleurs sonnetistes ; la facture de ses poésies dénote un bon versificateur, mais il n'est pas facile de le rattacher à aucune école ; il passera d'une tendance à une autre selon les caprices de sa fantaisie.

Un sentiment religieux très édifiant trouve quelquefois une place dans ses œuvres, par exemple ce passage :

« Si nous ne portons pas sur cette triste terre
Ta croix de bois, ô Christ, hélas ! c'est notre sort
Que notre route soit un incessant Calvaire
Où nous tombons, obscurs, oubliés dès la mort. »

Il publia en 1891 *Les Conseils d'un Grand Homme*, petite pièce de vers où il fustige Clare Bernard, rédacteur du *Cernéen*, qui s'était proposé comme conseiller au Gouverneur Sir Charles Bruce.

Le contre-coup de '89 à l'île de France est un petit travail en prose où l'auteur passe en revue les événements qui se sont déroulés dans la colonie à l'époque de la Révolution Française de 1789.

Robert Edward Hart, bibliothécaire de l'Institut, a été à bonne école. Fils de R. E Hart, bibliothécaire lui-même, il fut élevé, on peut le dire, pour la poésie. Initié de bonne heure aux règles de l'art, par un père, lui-même excellent poète, il a su conduire son imagination vers les contemplations extatiques. Son âme, d'une sensibilité exquise s'épanouit dans ses poésies. Hart est pour nous, le poète de la mélancolie, devrait-on dire de la désillusion ? Sa philosophie est de rechercher ce complément au bonheur matériel (dont il ne se soucie pas grandement), complément où se confondent harmonieuse-

ment les sentiments intimes, la foi religieuse, la musique céleste. C'est, en somme, un poète délicat dont les fibres tressaillent au souffle des moindres passions.

La citation suivante est bien caractéristique des sentiments du poète :

• ATTENTE (1)

.....

« Je suis triste à la mort d'avoir été leurré
Par ce monde incertain entre la bête et l'ange
Et qui va tour à tour de la nue à la fange,
Et j'ignore jusqu'où ma peine va durer.

Alors, à certains jours de tendresse amollie,
Aux soirs de solitude et de mélancolie,
— Quand la source des pleurs se rouvre au fond de moi,

Je ressens le besoin d'exhaler mon émoi
En sanglotant sur une épaule féminine...
Mais je n'ai pas trouvé cette oasis divine,

Car j'attends celle-là qui souffre et qui devine. »

Il avait dit auparavant :

« Le cœur attend longtemps qu'une invisible porte
S'ouvre sur le bonheur de ses anciens beaux jours,
Mais il sent, à la fin, que sa jeunesse est morte
Pour toujours. » (2)

Hart a écrit pour le théâtre : *Le Destin de Sapho*, poème dramatique en un Prologue et trois actes ; *L'Egide*, un acte en prose ; *La Maison inquiète*, trois actes en prose. C'est le cycle de l'amour inassouvi.

(1) *Essor*, n° de juin 1920.

(2) *L'Inguérissable Blessure*, *Essor*, fév. 1920.

L'analyse d'une pièce telle que *Le Destin de Sapho* s'impose dans ce travail. La tenue classique de cette belle page d'histoire ancienne ne le cède en rien aux autres productions de Hart dont le talent s'affirme de plus en plus pour la description des passions non satisfaites, des désirs luxurieux et du désenchantement.

L'action se déroule au vi^e siècle avant J.-C., à Mytilène dans l'île de Lesbos.

Sapho, la poétesse aux accents si tendres et sublimes, est atteinte des flèches d'Eros.

Apollon, déguisé en étranger, lui apparaît et lui reproche sa fausse conception de l'amour.

.....« l'âme perverse et vers le mal tendue,
Tu recherches partout l'étreinte défendue. » (1)

Voici des fragments de ce passage :

..... *L'Etranger* :

« Ecoute-moi !

Sapho :

C'est l'heure où la chair vive,
Pressentant son destin d'être cendre demain,
Sombre à la volupté raffinée ou naïve,
Et, sachant, dès longtemps, que tout le reste est vain,
S'enivre de tendresse alanguie et plaintive
Avant d'aller gémir sur la funèbre rive.

L'Etranger :

Honneur à ces amants dont le joyeux désir
Vibre au rythme des Dieux, de la saine Nature

(1) R. E. Hart. *Le Destin de Sapho*, 1923, p. 23.

Et de l'humanité, leur noble créature !
Heureux le couple humain qu'enchanté le plaisir !
Heureuse la volupté pure !
.....

Sapho :

O chair humaine, chair à créer de la chair,
Pour les misères, pour la guerre et les blessures,
Pour l'agonie enfin ! Chair promise aux tortures,
Ne pourrais-tu dompter l'instinct qui t'est si cher,
Et, pour dépeupler notre monde,
Demeurer toujours inféconde ?

L'Etranger :

Que fais-tu donc du sol natal ?
Pour déserté devant les périls de la vie,
Faut-il à ta chimère, immoler la patrie ?
.....

Et la femme qui craint toute maternité,
Comme une fleur fragile et vaine craint le givre,
Et l'homme qui refuse un combat redouté
Ne sont dignes, Sapho, de mourir ni de vivre.
Honneur au désir chaste, honneur aux flancs profonds,
Aux mains pures, aux yeux naïfs, aux cheveux blonds,
A l'amour paternel, aux tendresses des mères,
A la chaîne sans fin des êtres éphémères ! » (1)

Au II^e acte Sapho se donne à Phaon, jeune adolescent, qui se laisse griser par elle ; c'est le passage le plus passionnant de la pièce ; on sent que l'auteur y a mis toute son âme que reflètent ses vers pathétiques.

Puis, c'est l'abandon et la désillusion :

« Depuis qu'il est parti, je vis comme une morte.
Nul espoir, jamais plus, ne rouvrira ma porte. »

(1) R. E. Hart. *Le Destin de Sapho*, 1923, p. 19-22.

O vie, ô coupe vide où j'ai bu son baiser,
Maintenant, je veux te briser. »

Et, après un dernier adieu à Néeëre, sa compagne préférée, Sapho se suicide :

.....

« Je vais à l'infini comme je suis venue... »

Où, ma coupe est trop pleine, et je la brise !... » (1).

Les meilleurs recueils de Hart sont : *Les Voix intimes*, *Sur la Syrinx*, *Ombre Etoilée*, où se sont affirmées graduellement ses tendances vers le symbolisme.

Dans le recueil *Ombre Etoilée*, Hart se révèle le poète de l'amour incompris ; une « présence mystique » par tout le pousse, et c'est en gardant « à l'idéal une âme inassouvie » qu'il sait : « Ordonner en poème eurythmique sa vie ».

Laissons le poète traduire lui-même sa sensibilité :

ESTHÉTIQUE

« Savourer pleinement jusqu'aux derniers frissons,
Le charme fugitif des minutes heureuses ;
Pour en fleurir, plus tard, les heures ténébreuses
Epuiser les saveurs, les parfums et les sons ;
Savoir que tout finit, sentir que nous passons... »

.....

Vouloir tout bonheur noble et tout hautain amour ;
Frémir éperdûment pour une symphonie,
Puis discerner en soi l'éternelle harmonie ;

.....

(1) R. E. Hart. *Le Destin de Sapho*, 1923, p. 55.

Comprendre la couleur, la grâce d'un contour,
Aimer une statue ainsi qu'on aime un être,
.....
Ordonner en poème eurythmique sa vie,
Garder à l'idéal une âme inassouvie
Et tout diviniser d'un reflet de beauté...
N'est-ce donc point cueillir les fruits d'or de l'été,
Les feuilles de l'automne et les fleurs printanières
Afin d'en éblouir les ténèbres dernières ? »

Il nous faut encore citer : *Mer Indienne, Interlude Mélodique* et les trois recueils : *Portique Oriental, Croix-du-Sud, Musiques premières. Insula Beata* (1929) est un recueil de poèmes Bourbonnais publiés au profit d'un poète de France.

De *Mer Indienne* nous détachons *Devant la mer* dont nous citons quelques vers.

DEVANT LA MER

(deuxième strophe)

« Voici le campement rustique et puis voici
le canot enlisé au sable du rivage.
Dans le bref crépuscule erre le Souvenir :
qu'il soit la vision près de s'évanouir —
et dont le charme est doux de n'être qu'éphémère.
Il va mourir : il faut que tout passe... Ah ! qu'il meure
puisque les filaos ce soir sur la demeure
Murmurent dans la brise avec la même voix
que jadis et puisque dans l'ombre qui les noie
je suis seul, écoutant l'humble chanson qui pleure. »

Le passage indique assez les libertés prosodiques que prend le poète : hiatus, simples assonances ; dans d'autres pièces le poète fera voir encore plus d'irrégularité.

Avec l'expérience, Hart sort des sentiers battus et essaye sa verve poétique à de nouvelles méthodes. Il a été, en effet, un des premiers chez nous à patronner les vers libres ; la mélodie de ses vers, la douce musique qui s'en dégage la souplesse du rythme lui ont permis d'adapter facilement sa technique au nouveau genre qu'il a pu faire apprécier de quelques-uns de nos poètes (1).

Dans son *Mémorial de Pierre Flandre* « le premier volet d'un polyptique », annonce l'auteur, le cycle du royaume d'enfance, Hart nous a donné une œuvre qui prend rang avec le *Polyte* d'Auguste Esnouf et le *Petit Paul* d'Evenor Mamet. L'auteur y décrit les réminiscences enfantines de son héros ; ce travail que Hart intitule roman, est avant

(1) Un jeune disciple de Hart, Edwin Michel, qui a publié un recueil, *Le Sang des rêves*, en vers libres, n'a pas connu le succès. Pourtant, il y a des pages qui dénotent un certain tempérament poétique.

Auguste Esnouf, que nous classons parmi les prosateurs, s'est essayé aussi à ce genre de composition qu'il a délaissé presque immédiatement pour le roman.

Voici quelques passages de son *Judas* :

« Il passait, Il disait :

« Laissez votre femme et votre père, suivez-Moi ! »
J'ai tout laissé, je L'ai suivi
et Il m'a accueilli parmi les Douze,
moi, que les femmes fuyaient pour ma hideur,
moi, dont la bassesse, et l'avarice et la duplicité
épouvantaient les hommes !

.....

Ma bouche tordue hurle mon désespoir vers un ciel vide !

En moi, hors de moi, la nuit, le néant !

L'ouragan me flagelle, les ténèbres m'agrippent !

Mon crime est plus grand que le Monde...

Mais mon Amour est plus grand que mon crime !

Ils L'ont tué, ils L'ont tué !

et voici que je ne puis plus vivre sans Lui ! »

tout une autobiographie. C'est lui-même qu'on retrouve en Pierre Flandre, avec sa mélancolie, ses rêves, son attrait pour les méditations philosophiques.

Ecrivain infatigable Hart a collaboré à de nombreuses Revues, tant françaises que mauriciennes, notamment à *La Vie*, au *Mercure de France*, à la *Revue Bleue*, au *Divan*, à *L'Université de Paris*, au *Gaulois du Dimanche*, au *18° Latitude-Sud*, au *Zodiaque*, etc.

Il a traduit en vers français les poètes anglais Spenser, Keats, Shakespeare, Byron, etc.

Le duc de Bauffremont s'exprime en termes élogieux au sujet de R. Edward Hart : « C'est un poète exquis dont l'inspiration suit la fantaisie, un vrai poète pour qui tout est poésie et qui fait vibrer les cordes de sa lyre au rythme d'un cœur épris uniquement de beauté et d'idéal. » (1)

Félix Laventure n'a publié qu'un recueil : *Premières Poésies* où s'est révélée sa vocation. Sa verve poétique laisse espérer que son prochain travail fera honneur aux Lettres Mauriciennes. La poésie d'Henri de Régnier se retrouve dans ses œuvres ; il ne s'en cache pas du reste, mais admet sans détours son admiration pour l'auteur de *Corbeille des Muses* et des *Lendemain*.

Il a fait une étude approfondie des œuvres de Régnier ; il déborde d'enthousiasme pour la poésie du Maître, et

(1) Préface des *Voix Intimes*. Jouve et Cie, 1922.

il nous en a parlé, dans une conférence, en des termes magnifiques.

Il n'y a pas de doute que Laventure se fait lui-même l'opinion suivante qu'il prête à son poète favori :

« Le secret de la poésie régnérienne réside dans cet appel de tendresse vers la femme et cette infinie douceur pour tout ce qui émane d'elle. Régnier se complaît d'ordinaire dans des sortes de « mélancolies passionnées », comme dirait Charles Guérin. Son thème favori est la tristesse. Mais elle ne lui est pas particulière ; elle est aussi la grande inspiratrice de ses contemporains à qui, comme à lui-même, elle prête sa grâce et son charme. »

Enfin,

« Le souvenir sera le dernier refuge du poète ; il s'y cramponnera avec le désespoir des naufragés. »

Tendre et passionné à la façon de R. E. Hart, Laventure est peut-être aussi pessimiste que ce dernier et surtout aussi mélancolique, bien qu'il n'ait pas encore atteint l'âge de la désillusion.

Ses poésies sont très appréciées à La Réunion, à Madagascar et même en France, de ceux qui ont eu l'occasion de suivre notre progrès littéraire. Je ne puis mieux faire que de citer un passage du *Mercure de France* du 1^{er} août 1927 au sujet des poésies de Laventure :

« Il a la souvenance de ses lectures, il évoque les ombres bien-faisantes et tristes de Verlaine, de Mallarmé, de Marceline Desbordes-Valmore. C'est un poète déjà formé, dont les ardeurs et les regrets se précisent, dont la forme s'assure et se conquiert, sur les incertitudes d'un trop jeune âge. C'est un poète. »

(1) André Fontainas.

Laventure est, après Hart, le meilleur représentant à Maurice de l'école symboliste.

Dégager du prosaïsme de la vie une poésie où se retrouve un certain réalisme intimement lié à son moi, tel est le rôle que s'était assigné Laventure dans ses *Premières Poésies* ; la note personnelle y domine.

Sa nature ardente souffre et se raidit contre le sort implacable ; il laisse l'impression d'être à la recherche d'un idéal vaguement aperçu à travers les ténèbres des passions, et qu'il devra réaliser, lorsque, appuyé sur une philosophie calme et faite toute de résignation, il atteindra l'âge de la sévérité, loin des fougues de la jeunesse.

Dans *Vaines Offrandes*, *Résolution*, *J'ai tant aimé*, *Les Songes Douloureux* et autres pièces, on retrouve l'influence directe des Symbolistes.

Pour illustrer ce qu'il doit à ses célèbres modèles nous citerons :

LES FLEURS DU MAL

« Dans le calme des nuits, à la lueur des lampes,
O Charles, j'ai rouvert, au lent retour des choses
Passées, ton Livre d'or où ma pensée se pose
Comme un frêle oiseau. Les mains pressées aux tempes,

Pensif, j'ai laissé l'œil de mon âme plaintive,
Parcourir lentement les pages une à une,
Et j'ai senti près de moi, dans la brume,
L'âme errante et froissée de tes fleurs malades.

Alors, d'extase empli, je les ai toutes prises,
Tes fleurs, et sur mon sein, en une gerbe encloses,
J'effeuillai tour à tour la violette et la rose ;

Puis j'ai broyé ensemble à mes lèvres surprises,
La corolle sanglante et le sombre pétale,
Et me suis endormi à leurs senteurs, tout pâle,

Tel un enfant blessé qui agonise et râle ! »

Des Mauriciens fixés en France quelques-uns se sont distingués dans les Lettres pendant cette période.

Albert Mallac établi à Paris depuis 1854, y est mort en 1903, à l'âge de 79 ans.

Il était co-proprétaire de la Maison Elias, Mallac et Cie et de la propriété Trianon.

Comme un grand nombre de nos compatriotes, Mallac avait fait de la France sa deuxième patrie ; il fréquentait les gens de lettres les plus en vue et était intimement lié à Edouard Hervé de l'Académie Française. Il a composé d'admirables sonnets publiés à Paris en 1887, par exemple : *Une Invitation à dîner, Sur un paysage de l'Île Maurice par Leroy, Sur mes premiers cheveux blancs.*

Il a célébré la renommée de ses contemporains Mauriciens les plus distingués : Prosper d'Épinay (1), statuaire ; Maurice Bouchor qui était de descendance Mauricienne ; Léon Carvalho, etc.

Il s'intéressa à tout ce qui se passait à l'Île Maurice et y envoyait, de temps à autre, ses poésies qui furent publiées dans la Colonie.

La facture de ses sonnets est tout à fait classique. Dans le sonnet *Souvenirs des Tropiques*, une large part est faite à la couleur locale.

(1) *Ceinture dorée, Vénus ôtant sa tunique, Sur le Groupe « A la Mer », etc.*

Sans les notes de l'auteur ce sonnet serait presque incompréhensible au lecteur français ; le poète n'a pas oublié le pays natal, et c'est dans un cadre de verdure et « d'or étincelant » qu'il a placé la figure aimée.

SOUVENIRS DES TROPIQUES

« Au fond du grand verger, oasis de verdure,
Où le mandarinier, le *letchis* (1) rutilant,
Le manguier, l'ananas à la rugueuse armure
Mêlent leurs fruits de pourpre et d'or étincelant,

Se cache un *ajoupa* (2). Les murs et la toiture
Sont faits de vétiver. Sous cet arbre branlant
Habite un vieil Indien qui n'a pour nourriture
Qu'un peu de poisson sec, de *dholl* (3) et de riz blanc.

C'est dans cette retraite, ô Madame adorée,
Qu'un matin de printemps je vous ai rencontrée,
Loin des regards jaloux d'un tyran odieux,

Et que votre beauté, sans rivale en ce monde,
Eclairant ce taudis de sa lumière blonde,
Transforma l'humble case en paradis des dieux. »

Le sonnet suivant est un des plus beaux du livre de Mallac.

Pour traiter un sujet si profond il fallait des vers d'une noble facture ; l'auteur y a employé tout son talent.

Notes de l'auteur :

(1) *Letchis*. Fruit de la Chine.

(2) *Ajoupa*. Cabane en paille et en vétiver.

(3) *Dholl*. Espèce de lentilles dont se nourrissent les Indiens.

*In Conspectu meo
stetit peccatum meum.*

« Mon péché s'est dressé contre moi. Jusqu'au bord
Ma coupe d'amertume et de honte est remplie.
Vainement j'ai voulu, par un suprême effort,
L'éloigner ; je l'ai dû vider avec la lie.

Ainsi souffre Jésus, quand, sous le nimbe d'or,
Une froide sueur sur sa face pâlie
Ruisselle, et que, sentant son cœur triste à la mort,
Il se plaint à son Dieu, son Père, qu'Il l'oublie.

C'est que l'amer calice est là devant ses yeux,
Contenant l'océan des crimes de la terre ;
Et la coupe est profonde et le breuvage affreux.

Il faut subir l'épreuve, ô mon âme, et nous taire,
Puisque le sacrifice, et la honte, et le fiel
Sont le prix du rachat et la rançon du ciel. »

Paul Jean Toulet, né à Pau, pourrait se réclamer d'une origine Mauricienne.

Sa mère, en effet, était enceinte de lui lorsqu'elle quitta l'île Maurice. Mais si la carrière de l'auteur des *Contrerimes*, de *Béhanzigue* et de *Mon Amie Nane* n'a pas à être retracée ici, la renommée qui est attachée à son nom rejaillit sur la petite colonie qui a tenu à ajouter son fleuron à la couronne de gloire du poète ; le buste de Toulet orne le jardin de l'Hôtel de Ville de Curepipe.

Maurice Bouchor, le si délicat poète des *Chansons Joyeuses*, des *Symboles* et du recueil *Pendant la guerre*,

était aussi, de par sa mère, apparenté à des familles Mauriciennes.

Paul Piat, fixé à Paris, n'a pas oublié l'île natale qu'il honore par le succès de ses Poésies. *Le Médailler* et *Inquiétudes* marquent les progrès de l'auteur depuis son adolescence jusqu'à l'heure où des problèmes sérieux s'imposent à l'attention et à la méditation de l'âge réfléchi.

Piat, plongé comme il l'est, dans la vie parisienne, ne peut s'empêcher d'en saisir toute la poésie avec son réalisme passionnant et baudelairien.

Il se plaît dans les plaisirs multiples qu'offre la vie moderne ; pourtant, au milieu du tourbillon de plaisirs, devant les spectacles de meurtres, de viols, la méditation lui est encore possible, rapide et passagère, il est vrai, mais non sans la perspective d'un retour sur soi. Ces réflexions peuvent s'appliquer à plus d'une pièce du recueil.

Nous citons *Entr'acte* qui éclaire bien notre pensée :

« Bonbons acidulés ! Berlingots ! Chocolats !
A peine le rideau est-il tombé, voilà
L'aigre chanson qui fuse à donner la migraine.
Cinq secondes avant on voyait quelque reine
Périr par le poignard ou bien par le poison,
Une vierge éplorée à la blonde toison,
Se pâmer, et le traître, avantageant le torse,
Ricaner de sa ruse asservie à sa force.

.....

Nous avions dans nos chairs senti le vain regret
De ne pouvoir capter dans une ample caresse
Tout un flot fugitif de paix et de tendresse ;
Nous nous étions promis d'être bons désormais,

Dé n'être plus bourreaux pour des êtres aimés.
Nous nous étions sentis frères devant la vie,
Et de renoncement notre âme était ravie.
Que nous étions naïfs ! La vie ? Ecoutez-la :
Bonbons acidulés ! Berlingots ! Chocolats ! » (1)

Sous certains rapports Piat nous rappelle Hart, pour la mélancolie et le désenchantement, pour la fièvre des passions.

Voyez ce passage :

PROPOS

« Je te voudrais blottie auprès de moi,
Je voudrais tellement sentir le poids
De ta tête orgueilleuse, enfin soumise,
Non pas à ma tendresse immense et grise
Mais au besoin si doux de se poser
Météore brûlant, astre embrasé,
Au creux de mon épaule en vain offerte.

.....

Je voudrais, d'un geste doux et puissant,
Prendre ta tête, tes yeux et ta bouche.
Je voudrais que lorsque ta main me touche
Tu me comprennes. Surtout, je voudrais
Que tu sentes que nous sommes tout près. » (2)

Nous terminerons par un passage de *Sérénité* où le poète aborde le problème des « rivages obscurs » qu'on atteint « par le passage étroit » de la mort. On pourra voir que les passions de la vie moderne n'excluent pas chez notre poète les pensées philosophiques.

(1) Paul Piat. *Inquiétudes*, 1929, p. 51.

(2) *Ibid.*, p. 87.

SÉRÉNITÉ

« Lorsque je sentirais l'approche de la mort,
Je voudrais l'accueillir avec reconnaissance.
Tel l'enfant sur le sein de la mère s'endort,
Je voudrais que sa paix sans bornes me balance.

.....
Mes membres révoltés tressailleront d'effroi
Lorsque m'envahira sa pressante caresse ;
Puis vaincu, j'attendrais, par le passage étroit,
Aux rivages obscurs de l'ultime paresse.

.....
Ces images souvent me troublent, mais parfois
Une telle allégresse embellit leur visite,
Que lorsqu'aura sonné mon dernier jour, je crois
Que je ne crierais pas qu'il est venu trop vite. » (1)

Le recueil des *Inquiétudes* se termine par *La Princesse aux roses*, sorte de conte de fées mis en vers.

Jean Blaize partit de bonne heure pour la France où il débuta vers 1883 par des vers, *Les Symptômes*. Puis parurent les romans *Les Planches*, *La Paix du Cœur*, *Amour de Miss*, *La Monégasque*.

Léoville L'Homme analysant ses œuvres dans la *Revue Historique* signale « sa grande bonté, le respect de la douleur, la haine de ce qui est égoïste et étroit ».

(1) Paul Piat. *Inquiétudes*, 1929, p. 20.

Prosateurs

1886-1929

Evenor Mamet était intimement lié à Hart. Comme ce dernier il avait une nature tendre et mélancolique ; ses débuts nous faisaient espérer des œuvres d'une belle tenue littéraire, mais sa mort prématurée nous a malheureusement privés d'une riche moisson de pages fines et bien senties.

Son talent d'écrivain nous fut révélé lors d'un concours de Composition institué par *La Mode Illustrée* ; il remporta le prix. *La Vie des Choses*, parut en 1915 ; c'est une série de descriptions semblables à celles contenues dans le « *Voyage autour de ma chambre* ».

La maison, la chambre, le piano, le berceau, la pendule, sous la varangue, ma plume, l'étang, etc. voilà les principaux sujets auxquels se rattachent des souvenirs chers à l'auteur ; il semble déjà classer les fiches qui lui seront utiles pour un travail plus cohérent. Il y a aussi de courtes notices, des sentences qui sont comme des illuminations subites de la pensée.

Nous extrayons :

LA COMÈTE

« Après avoir prononcé le mot « Infini », l'homme cherche à le remplacer par le mot « Néant ». C'est pour lui répondre que je m'abîme dans l'Espace. Dis-lui donc d'attendre mon retour, pour fixer, en des syllabes nouvelles, ce qu'il lui reste encore d'inquiétude... ou d'orgueil. »

LE GRILLON

« Il a beau trouver le silence, il ne parvient pas à découvrir la cause de ses tristesses... Etincelle éteinte, il se pleure lui-même... obscurément. »

LA CIGALE

« Un rayon de soleil mis en musique. »

Le *Petit Paul* est le précurseur de *Polyte*, roman d'Auguste Esnouf ; il y a moins d'envergure que dans ce dernier ouvrage mais Piat était plus jeune, et partant, moins expérimenté que l'auteur de *Polyte*.

Malgré tout, le mérite de ce petit travail, l'une des rares productions du genre chez nous, est incontestable.

Nous avons déjà parlé d'Auguste Esnouf comme verslibriste. Il convient que nous retracions ici l'œuvre du romancier dont le pseudonyme, *Savinien Mérédac*, jouit justement d'une grande popularité parmi les lettrés de l'Ile Maurice.

Lauréat du Collège Royal, excellent ingénieur, Esnouf a contribué largement à la diffusion et au progrès de la

langue française dans nos milieux intellectuels. Il a beaucoup fait pour son épuration, car nous nous ressentons parfois de l'influence britannique et même du patois créole.

Dans ce dernier domaine il a exploré tous les champs où son imagination l'a conduit ; à l'instar de Baissac, mais au point de vue étymologique, mieux encore que Baissac, il a publié ses impressions de grand philologue, se souvenant en cela des leçons de notre maître de Français, Julien Boucherat (1).

Rien ne le rebute ; pour élucider la dérivation d'un mot il écrira à des correspondants de la Réunion, de Madagascar ou de France. Le résultat de son enquête est publié dans les feuilles locales.

Dans *Sincérités*, à côté des nouvelles telles que *Résignée*, il y a des portraits créoles ou autres : *Sainte Cathérine*, *Chocra*, etc. Dans *Castes*, c'est le préjugé de couleur auquel s'attaque l'auteur.

Voici la description toute réaliste des convoitises de *Chocra* (domestique Indien) :

« Il voyait servir les mets appétissants, les desserts, les entremets sucrés ; la bouche humide, il entendait gronder les enfants qui refusaient de ces bonnes choses ; lui, il en goûtait à peine quelques miettes laissées sur les assiettes ; « le grand domestique » se faisait d'abord la part du lion.

A l'office rien ne se perdait..... »

Chocra devint bientôt le second domestique ; il était si bien l'habitué de la maison, qu'on ne se gênait pas pour lui :

(1) Auteur d'un recueil de contes : *Le Pont des Soupirs*.

« Il surprit souvent des déshabillés voluptueux, des pieds blancs dans des mules de satin, des bras nus qui lui mettaient du feu dans les veines..... ses longs cils voilaient vite l'incendie de ses yeux, que personne ne soupçonnait. »

Mais, en serviteur fidèle et dévoué

« *Chocra* mourra comme il a vécu, honnête, pauvre au milieu des riches, ayant tout convoité et rien possédé, ignoré, anonyme, *Chocra* pour tout le monde. »

Miette et Toto est la biographie de deux jeunes enfants. C'est la vie sociale mauricienne qui s'étale d'un bout à l'autre de l'ouvrage : les malices enfantines, les charges de la fidèle nénène (1), le ménage mauricien, tout s'y retrouve, comme en une revue fidèle de nos mœurs, de nos coutumes, de nos sentiments intimes.

Il est évident que l'auteur a vécu plus d'une scène de son ouvrage ou en a étudié les détails dans son entourage immédiat.

Les passages les plus caractéristiques sont ceux où les deux enfants, livrés à eux-mêmes, laissent voir dans leurs ébats toute la candeur et la franchise de leurs jeunes cœurs ; et l'analyse est parfois profonde :

« Papa est très peu expansif ; il n'a pas, comme Maman, de ces élans presque convulsifs d'une tendresse qui éclate en caresses brusques, en baisers gourmands. Mais, quand il regarde *Miette* ou *Toto*, les petits se sentent réchauffés à la flamme obscure de son regard si bon et si profond ; ils ne comprennent pas bien ce qu'ils éprouvent, les chers anges, mais ils sentent qu'ils peuvent s'enfoncer, s'enliser délicieusement dans un sentiment d'immense sécurité, d'abandon complet ;..... »

(1) La *nounou* mauricienne.

Le style de ces écrits est sobre ; mais le langage simple joint à un vocabulaire choisi a un charme exquis que ne dépare point l'usage fréquent du patois créole.

Dans les ouvrages qui précèdent, Esnouf s'est borné à étudier des caractères pris individuellement. On dirait qu'il préparait déjà par ces préliminaires, les clichés qui allaient lui permettre d'analyser plus méthodiquement un type défini ou une situation particulière. Du portrait il passa à la nouvelle, et de celle-ci au roman.

Polyte fut le roman qui inaugura ces études des mœurs de toute une catégorie de petites gens.

Polyte est à lire pour qui veut se faire une idée des mœurs de la classe ouvrière mauricienne en général, et de la vie du pêcheur créole, en particulier.

Ce roman met en relief l'antagonisme racial entre les créoles, descendants d'anciens esclaves, amants de la vie douce et molle, et les Indiens immigrants, rudes travailleurs, patients, mais résolus à s'affranchir du joug « du propriétaire ». *Polyte* est connu à La Réunion et à Madagascar. Un écrivain de cette dernière île en a dit le plus grand bien (1).

La dernière œuvre de Mérédac est un roman de valétudinaire — autobiographique au dire de certaines personnes — ; il aurait, dans ce petit travail, dépeint ses propres souffrances.

L'ouvrage a pour titre *L'Epingle de Cravate*. Le livre est bien fait et l'on peut suivre les progrès de la maladie

(1) Le *Madécasse*, 22 déc. 1928.

de cœur qui étreint le héros, Paul Mourette. Mais il y a dans ce livre bien d'autres mérites :

Le chapitre sur les maisons de commerce est remarquable ; l'auteur explique comment, par les faillites frauduleuses, des Sociétés commerciales ruinent les veuves et les orphelins et causent quelquefois la mort de leurs victimes, (tel le cas de Paul Mourette).

Les misères des commis en recouvrement, ainsi que les tribulations des chroniqueurs de journaux, sont aussi dépeintes avec une vérité frappante.

Esnouf a eu une bien belle récompense de l'Académie Française qui lui a décerné, en 1928, une médaille d'or pour l'ensemble de ses œuvres.

A côté d'Esnouf, il convient de placer le tendre écrivain Michèle dont les écrits ont eu un certain retentissement chez nous et même chez nos voisins. Au sujet de l'œuvre de Michèle il nous faudra répéter, et pour cause (1), ce que nous avons dit plus haut de *Miette et Toto* d'Auguste Esnouf : que l'auteur a vécu plus d'une scène de son ouvrage ou en a étudié les détails dans son entourage intime.

Dans *Le Livre de la Tendresse*, en effet, Michèle nous donne la même étude, nous expose les mêmes sentiments et les mêmes mœurs que S. Mérédac dans *Miette et Toto* ; en un mot, c'est la même tendresse que nous retrouvons chez les deux auteurs.

Le style est simple mais d'une naïveté touchante qui

(1) *Michèle* est M^{me} Auguste Esnouf.

plaît ; finesse et délicatesse sont les traits féminins qu'on découvre dans tout l'ouvrage.

Après Mérédac et Michèle il est juste de citer Arthur Martial, l'ami à qui l'auteur de *Polyte* a dédié plus d'un ouvrage.

Dans les nouvelles et les contes de Martial on retrouve la manière de Mérédac. C'est parfois la même technique, la même vigueur descriptive, le même élan de sincérité. Il est évident que Martial a profité plus d'une fois de l'expérience de son aîné, sans pourtant sacrifier ses préférences personnelles.

Collaborateur assidu à la Revue *L'Essor*, il s'est vite fait apprécier du public Mauricien.

La Pénitente et *A l'ombre du Vieux Moulin* sont ses œuvres les plus remarquables.

La Pénitente est un petit drame en un acte, où l'on apprécie plus l'étude sentimentale d'une âme scrupuleuse que la valeur dramatique.

Robert, le héros du drame, qui vient d'apprendre qu'il est le fils d'un fou, hésite à épouser Louise. La mère de Robert, après avoir consulté son confesseur, finit par avouer à son fils que le fou n'est pas son père.

Nouveau scrupule du jeune homme qui renonce à son bonheur.

Martial a su tirer le meilleur parti possible de ces simples données. Certains passages sont pathétiques à l'extrême (1).

(1) *La Vie* du 15 novembre 1925, que dirigent MM. Marius-Ary Leblond émet l'opinion suivante au sujet de la *Pénitente* : « Cette

A l'ombre du Vieux Moulin est une série de contes.

Martial a été longtemps comptable d'une de nos plus belles propriétés sucrières (A L M A). Il était donc bien placé pour nous décrire les mœurs des « habitants », au sens créole du mot, des laboureurs Indiens, et surtout de l'Indienne dont il a réussi à capter la psychologie ; il abuse des expressions locales qui ne pourraient sans doute être bien comprises que de ses compatriotes. En l'année 1929 Martial a pu visiter la France de ses rêves. Ses chroniques écrites en cours de route et ses premières impressions de la grande capitale qui furent publiées dans les journaux de la colonie, n'étaient que le prélude de l'œuvre qu'il avait en vue : l'édition à Paris de son livre *Au Pays de Paul et Virginie*.

Arthur Martial est un bon versificateur, mais il semble avoir abandonné la poésie pour la prose. Quelques-unes de ses pièces pourtant dénotent l'âme d'un véritable poète.

C'est une de ses poésies que nous avons citée plus haut à la fin de notre notice sur Léoville L'Homme ; la pensée y est délicate et les expressions heureuses. Nous pourrions multiplier les citations, mais, c'est dans le domaine de la prose que son œuvre est appelée à avoir du retentissement ; le roman l'attend ; il a les qualités voulues pour y briller.

Loïs Dabbadie, tout d'abord fonctionnaire, se retira du service avant d'avoir atteint la limite d'âge. Séjournant

situation atrocement dramatique a été traitée par Arthur Martial avec une telle simplicité qu'elle en devient étreignante. »

en France, il fréquenta les Salles de lecture de la Bibliothèque Nationale, et y recueillit des documents pour sa *Réfutation des Mémoires du Général Baron de Marbot sur Masséna* (1911). Il prit part à la Grande Guerre, comme interprète. Bien placé pour se documenter sur les événements de la guerre mondiale, il publia en 1917, *Une croisade au xx^e siècle, civilisation chrétienne contre Pangermanisme*.

L'attachement de Dabbadie pour la France est sans bornes ; il a le culte de la langue française qui trouve en lui un noble défenseur. Un style châtié rehausse la valeur de sa dialectique serrée.

Mais il n'est pas seulement prosateur ; il a su occasionnellement mettre en vers les sentiments poétiques, qui débordent de son cœur sensible.

Le Comte Hervé de Rauville, né le 27 mars 1858, était d'abord fonctionnaire colonial. Se sentant la vocation de journaliste, il collabora au *Cernéen* et au *Nouveau Mauricien*. Puis il fonda *Le Lutin*, journal satirique qui eut des éloges en France. En 1883, il entra à l'*Argus*.

Membre fondateur de la Revue Exotique, il appartenait aussi à l'Académie des Palmiers dont les Mauriciens Charles et Léoville L'Homme étaient les lauréats.

En 1886, il partit pour la France. Attaché depuis de longues années au journal *L'Action Française*, auquel il collabore, de Rauville s'est fait un renom dans le monde politique et littéraire de France.

Dans son *Ile de France légendaire*, de Rauville a retracé les événements se rattachant à notre passé histo-

rique depuis la découverte de l'île jusqu'à 1810. Par des recherches assidues, il a pu fixer plus d'une date douteuse de notre histoire.

Son livre de *l'Île de France contemporaine* est un mélange d'histoire politique, sociale et littéraire de l'Île Maurice ; l'auteur y traite d'un grand nombre de questions qui ont agité la population depuis la fondation de la Colonie jusqu'à l'année 1907 ; l'administration française, la conquête de l'île, l'abolition de l'esclavage, la suppression de la langue française en Cour Suprême, la réforme constitutionnelle, l'indianisation de notre colonie, etc. Au sujet de ce dernier problème, d'une importance capitale pour l'avenir de notre pays, de Rauville a prophétisé juste ; l'évolution indienne qu'il a annoncée, il y a un quart de siècle, se réalise aujourd'hui :

« Seulement, comme à Maurice la civilisation Européenne ne s'exerce qu'à travers le génie français et catholique, cette classe dirigeante d'Indiens sera composée de gens francisés et catholiques. On verra alors cet étonnant spectacle : une colonie *anglaise* par le drapeau, *indienne* par la race, et *française* par le langage, les mœurs et les traditions ! » (1)

Bien que de Rauville ait écrit tous ses livres en France, son œuvre appartient à la Littérature Mauricienne, car il est né à Maurice, et dans la plupart de ses écrits l'île natale tient la première place.

Il a publié les romans *Ames Exotiques* et *Gentilshommes en Sabots*.

(1) H. de Rauville. *Île de France Contemporaine*, 1909, p. 344.

Le premier roman est « plein d'attrait, dû non seulement à des descriptions de paysages splendides ou délicats, mais encore à une psychologie pénétrante des créoles, et à une information historique et géographique très sûre (1) ». Dans le second roman, l'auteur « a voulu montrer l'absurdité des préventions de classes, et prouver par les faits, que toutes les classes sociales en France ont donné naissance à des grands hommes (2) ».

Nous citerons encore de de Rauville : *Tante Aline*, *Jules Verne et son œuvre*, *La Maison du Hecquet*, *l'Angleterre et la Conquête Normande*, *La Rétrocession de l'île Maurice à la France*.

Raymond Philogène, tout d'abord versificateur, semble aujourd'hui se consacrer exclusivement à la prose.

Esprit pondéré aux aspirations nobles, il travaille soigneusement ses écrits. Il a étudié en philosophe les problèmes sociaux qui sont d'une importance vitale. Il préconise la suppression des cloisons étanches qui séparent les diverses couches de notre population et revendique pour les intellectuels une union confraternelle qui ne pourrait que favoriser les progrès littéraires des Mauriciens. Son style est bien français (3).

Albert Pitot avait entrepris le travail gigantesque de compiler tous les faits se rattachant à notre Histoire. Il a

(1) *Revue Universelle*, 1^{er} août 1927.

(2) *Ibid.*

(3) Il a publié en anglais *The Island of Mauritius*, un recueil de notes géographiques, historiques, sociales, que le touriste de passage ne peut manquer de lire avec intérêt.

pu ainsi publier le *T'Eylandt Mauritius* où il traite du Gouvernement hollandais et trois gros volumes, *Esquisses historiques*, sur les Gouvernements français et anglais ; son travail est plus complet dans les détails que celui de de Rauville ; mais il n'était parvenu qu'à l'année 1833, lorsque la mort est venue le surprendre.

Son œuvre reste inachevée.

On peut difficilement appliquer la dénomination d'histoire à cet assemblage de notes et de citations, très copieuses, il est vrai, mais souvent trop décousues. Un peu plus de cohésion entre les diverses parties de l'ouvrage aurait pu racheter le défaut de prolixité.

D'autre part, l'auteur lui-même nous prévient que son œuvre n'est pas une histoire proprement dite ; il souhaite seulement qu'un véritable historiographe assume la tâche de nous doter d'un travail digne d'être appelé *Histoire de Maurice*.

Cette lacune reste donc à combler ; mais l'œuvre apparaît d'autant plus difficile qu'il s'agit de démêler d'un grand nombre de faits, souvent contradictoires, du passé, des leçons philosophiques pour servir de guides à cette colonie de races hétérogènes qui constituent la population mauricienne.

S. B. de Burgh-Edwardes est l'auteur d'un petit résumé de *l'Histoire de l'Ile Maurice* (1910) ; ce précis historique, basé sur les œuvres de de Rauville, Magon de Saint-Elier, André Maure et Magny, indique les grandes lignes de l'histoire de la colonie,

C'est le livre qui conviendrait aux jeunes écoliers si l'auteur voulait y adjoindre quelques-unes des anecdotes qui se rattachent à notre histoire et qui ne manqueraient pas d'intéresser leurs jeunes cerveaux. L'édition de 1921 de l'Histoire de Maurice, d'Edwardes, est en anglais ; c'est toujours un résumé, mais bien plus complet et bien plus soigné que l'édition précédente.

Journaux, Revues

Nous avons déjà fait mention de la part active prise par nos hommes publics aux discussions, politiques ou autres, publiées dans les journaux de l'île.

Nos représentants au Conseil Législatif, comprenant que la Tribune officielle n'était pas suffisante pour l'expression de leurs vues et de leurs sentiments, se sont de temps à autre assuré les bons offices de certains organes de publicité.

C'est ainsi que Sir W. Newton fonda *L'Argus* dont la rédaction fut confiée à son frère Charles. Ce dernier avait été l'élève de Baissac ; de sa plume alerte et satirique il transforma la presse locale (1).

Un autre journaliste important dont l'œuvre fut féconde est Anatole de Boucherville, mort à Paris en 1924.

Tout en s'occupant de l'instruction du peuple, (il était Inspecteur des Ecoles subventionnées par le Gouvernement), il collaborait aux Journaux, notamment à *La*

(1) Il est l'auteur d'une comédie satirique : *Oncle d'Amérique*.

Croix où ses études d'ordre social et littéraire étaient remarquées pour l'élégance de l'expression et leur valeur philosophique et morale. Il était foncièrement catholique et extrêmement dévoué à l'ancienne mère-patrie.

Après l'échec du mouvement rétrocessionniste en 1921, il partit pour la France et ne nous revint plus.

Il vécut tranquillement à Paris pendant les dernières années de sa vie en collaborant à certaines revues et en faisant des conférences toujours appréciées du monde Parisien. Nous reparlerons de lui.

Henri Robert, humoriste, ami des lettres, a publié des rondeaux et des sonnets. Ses premières années scolaires se passèrent en France ; de retour à Maurice il se distingua au Collège Royal, surtout en littérature française. Ses nouvelles : *Grand'mère*, *Pauvre Petite*, *En cabriolet*, *Fraises écrasées* indiquent un écrivain de talent. La meilleure pièce de la série est *Cousine aux pieds nus* qui est presque un roman.

Tout d'abord Rédacteur du *Journal de Maurice*, il abandonna la politique pour les Sciences, et publia *La Revue Agricole*. Pourtant, quelques années avant sa mort il revint à la politique comme Rédacteur en chef du *Radical*. C'était un statisticien de grand mérite. Il a su quelquefois faire apprécier son talent de versificateur.

De l'ancienne école il ne reste plus que H. Béchet, Rédacteur de *L'Action*, P.-H. Couve qui écrit occasionnellement, F. Ducray qui n'écrit presque plus depuis

qu'il a été nommé bibliothécaire de la librairie Carnegie, et Fernand-Louis Morel .

Ce dernier, après s'être enrichi au *Radical*, est allé prendre la direction du *Cernéen*, le journal auquel collabore l'élite Mauricienne.

Le plus érudit de nos Journalistes actuels est Philippe Galéa. Lauréat du Collège Royal il a préféré, comme Boucherat, s'occuper de Littérature plutôt que de prendre une profession libérale.

C'est un fin lettré ayant une vaste connaissance de la langue française aussi bien que de la langue anglaise.

Ses articles publiés dans *Le Radical*, sont remarquablement bien écrits. Les Hons : députés Martin, Duclos, collaborent au même Journal ou y inspirent des articles.

Nous avons déjà parlé de Raoul Rivet comme Journaliste. Il fut appelé jeune encore à la Rédaction du *Mauricien*, journal qui fait une saine opposition à la politique gouvernementale.

Autour de Rivet, gravitent un grand nombre d'excellents écrivains presque tous des jeunes. Qu'il nous suffise de citer L'Hon-Pezzani, député des Plaines Wilhems, Martial, P.-H. Couve, Philogène, Laventure, David.

Les journaux *L'Après-Midi* et *L'Action* sont moins importants ; un seul journal, la *Planters' Gazette* a une partie anglaise aussi bien qu'une partie française.

L'Argus est hebdomadaire et est rédigé en anglais. Au *Mauritius Mitra* et au *Truth*, journaux rédigés en anglais

et en hindou, collaborent des écrivains de langue française.

La *Gazette des Tribunaux*, qui est de fondation récente, prétend bannir la politique de son programme et ne s'occuper que des choses légales.

Cette période a vu l'éclosion d'un grand nombre de Revues.

La *Revue Historique et Littéraire* fut dans son plein épanouissement pendant les huit ou dix années qui suivirent sa fondation (1^{er} juin 1887). Léoville L'Homme, Victor Pitot, Félix Ducray, Henri Robert, Anatole de Boucherville, Aimé Duvivier y ont collaboré ; on y faisait la critique des œuvres locales et étrangères, on y publiait des extraits d'œuvres de nos auteurs, on y donnait le compte-rendu des réunions de Sociétés intellectuelles, etc.

Mais, mieux que tout cela, de belles pages longtemps oubliées de notre histoire furent exhumées, les exploits de nos corsaires relatés, les diverses administrations de nos gouverneurs critiquées. Si la génération présente, en fin de compte, s'intéresse à notre passé, c'est, il faut le dire, grâce aux louables efforts des collaborateurs de la *Revue Historique*.

Le premier numéro de la *Semaine Littéraire*, de Marie Leblanc, parut le 29 juin 1890 ; mais cette revue n'eut pas une longue existence et disparut dès 1892 ; ce n'est que cinq ans après, le 15 avril 1897 que parut *La Nouvelle Revue Historique et Littéraire*, sous l'habile direction du même écrivain. Les principaux collaborateurs qui lui donnèrent son appui furent L. L'Homme, Janson.

A. Hugnin, Louis Leconte, Sir V. Delafaye, Hart de Keating, Mgr P. A. O'Neill, de Boucherville, Rolando, C. Newton, L. A. Célestin, J.-O. Bijoux.

Marie Le Blanc a été la fondatrice de nombreuses revues qui parurent à des dates régulières, telle que la revue intitulée *Le Soleil de Juillet* (le 14 juillet de chaque année), ou encore à l'occasion de grands événements historiques.

Nous citerons :

Le Couronnement qui parut le 22 juin de 1902 à 1911 ; *Rex Imperator*, publié le 9 novembre de 1907 à 1910 ; *The Empire Day*, le 24 mai de 1907 à 1912, avec de rares articles en anglais (1).

Mauritiana, journal biographique, historique et littéraire, vécut deux ans, 1908 à 1910.

D'autres petites revues telles que *Port-Louis Revue*, *La Fantaisie*, *Le Petit Gaulois*, *l'Album Mauricien*, *Le Câble* n'eurent qu'une durée éphémère.

Enfin parut *L'Essor*.

Il y a environ 15 ans quelques jeunes gens au sortir du Collège, se rendant compte de l'insuffisance de leur connaissance de la langue française se réunirent dans la mansarde d'une demeure située à l'angle des rues Desforges et de l'Eglise, à Port-Louis, et créèrent le *Cercle Littéraire*.

Comme leurs aînés de la *Table Ovale*, un siècle auparavant, ils ne dédaignaient pas les plaisirs de la table ; ils se réunissaient surtout pour des Causeries littéraires, des Lectures, des Conférences.

(1) Marie Leblanc est aussi l'auteur de *La Vie et le rêve* (petites nouvelles).

Encouragés par nos meilleurs auteurs contemporains (1), ils commencèrent, vers 1919, la publication de la revue *L'Essor* à laquelle collaborèrent presque tous nos écrivains. Le résultat a dépassé les espérances des fondateurs. Aujourd'hui les articles de *L'Essor* sont lus dans toute l'île et même à l'étranger. Les Conférences que donnent les membres du *Cercle Littéraire* sont fréquentées par l'élite intellectuelle du pays. Les Concours annuels de Prose et de Poésie groupent les meilleurs jeunes cerveaux de l'île et ce, pour le plus grand bien de notre éducation littéraire.

A *L'Essor* collaborent des plumes étrangères, Réunionnaises, Malgaches et Françaises.

Le grand poète Rabéarivelo, de l'île de Madagascar y publie fréquemment des études ou des poésies, ainsi que R. Barquissau, ex-Professeur du Lycée Leconte de Lisle.

Une Française, Mlle Andrée Mathey-Doret est une des collaboratrices les plus fidèles à *L'Essor*.

D'autres collaborateurs étrangers non moins remarquables sont : de Villèle, Chennevière, M. A. Leblond, D^r Fontoynt, H. de Buschère, D^r A. J. Girou.

L'intérêt que procure la lecture de *L'Essor* va sans cesse grandissant. Cette petite revue est la pépinière de nos jeunes écrivains. Toutes les bonnes volontés y sont toujours bien accueillies.

Les membres du *Cercle Littéraire* prennent l'initiative des réceptions à faire aux étrangers de marque qui visitent l'île. Ces fêtes, où se raffermissent les liens qui

(1) L'Homme, Janson, Mamet, Hart.

unissent les intellectuels de langue française se terminent ordinairement par des conférences, des banquets et des discours. Qu'il s'agisse de venir en aide à quelque malheureux poète, ou d'élever un monument à quelque célébrité, les membres du Cercle Littéraire seront au premier plan. Nous mentionnerons, dans cet ordre d'idée, les souscriptions pour venir en aide à du Plessys et pour l'érection d'un monument à Pierre Loti, à Toulet et à Léoville L'Homme.

A côté de *L'Essor*, il nous faut faire une place à sa jeune sœur, la revue *Le Zodiaque*.

Mais l'Île Maurice est si petite qu'il eût été préférable de n'y avoir qu'une seule revue ; nos forces, au lieu d'être éparpillées, eussent été mieux soutenues par un groupement unique de nos écrivains. Néanmoins, il convient de féliciter sans réserve l'œuvre accomplie au *Zodiaque* par Hart, et ses collaborateurs, de Brugada, Lagesse, Dumas, de Lingen Kilburn, Giraud et autres.

Les Frères des Ecoles Chrétiennes viennent de créer une petite revue trimestrielle *Le Pharus*, rédigée presque entièrement par leurs élèves.

C'est là une excellente idée qui fait honneur à l'enseignement de ces apôtres de la religion catholique. Plusieurs essais émanant de ces plumes enfantines révèlent de futurs écrivains qui seront sûrement les défenseurs de notre langue.

L'émulation que fait naître ce genre de publicité ne peut qu'améliorer le goût des jeunes écrivains pour les lettres françaises.

L'éloquence de la chaire, de la tribune

Ce qui précède nous amène à parler de l'œuvre accomplie chez nous par les Pères de l'Eglise Catholique, ou par les Pasteurs de l'Eglise Protestante.

Pendant la période qu'embrasse ce Chapitre, l'activité des ecclésiastiques atteignit son plus haut point. Il nous est venu d'Europe des orateurs dont nous avons su apprécier le mérite et dont les leçons ne nous ont pas été prodiguées du haut de la chaire seulement.

Les Sociétés Intellectuelles, les Conférences de Saint Vincent de Paul ont réussi à faire bénéficier nos compatriotes de l'enseignement moral et littéraire de ces grands éducateurs.

De nombreuses conférences sont à l'actif des prêtres catholiques ; nous signalerons les suivantes : Celle de l'Abbé Raverat sur *l'Action de l'Eglise au Moyen Age et son action contemporaine* (25 août 1885) ; et celle qui fut faite en l'année 1900 par l'Abbé Grimaud à l'Union Catholique sur *Le Génie Français*.

L'Abbé Grimaud a pris une part active à la diffusion de la littérature française dans notre société. Par des articles de journaux, par la publication de poèmes toujours vibrants de l'accent patriotique, il a beaucoup fait pour nous inculquer l'amour de la France et l'admiration pour les écrivains Français.

Le 28 juillet 1906 l'Abbé Gaston Arnoult fit une Conférence sur *L'Enthousiasme*.

Qui ne se rappelle encore à l'Ile Maurice les paroles éloquentes des abbés Don Chauvin et Berthet, ce dernier arraché à notre admiration pour devenir le Directeur d'un Séminaire à Rome, et, plus près de nous, les Conférences si instructives de l'Abbé Arendt et du Père Gourand, au profit d'œuvres de charité ?

Un évêque de Port-Louis, Mgr Meurin, ne se contente pas de l'enseignement en chaire ; il prodigue encore à ses ouailles une éducation religieuse de premier ordre par des polémiques édifiantes ou par des conférences publiques, par exemple, celle qu'il fit en 1890 sur les *Superstitions anciennes et modernes : La lutte de l'Enfer contre le ciel*.

Dans le monde laïque la moisson n'a pas été moins abondante de bons conférenciers.

La Société d'Emulation Intellectuelle et L'Union Catholique donnent de véritables régals littéraires. Pour le bi-centenaire de la mort de Racine (1899) une séance littéraire et musicale fut organisée par le Cercle d'études de l'Union Catholique.

Des scènes d'Athalie, de Britannicus, des Plaideurs furent représentées.

Parmi les anciens conférenciers nous retenons les noms de E. Bazire, V. Delafaye, W. Newton, Léoville L'Homme, A. de Boucherville, Charles Baissac, Victor Pitot.

La jeune génération ne se distingue pas moins.

Certains conférenciers tels que Louis Leconte, Félix Laventure, Arthur Martial, ont parlé sur des sujets littéraires ; d'autres ont traité des questions scientifiques, politi-

ques ou sociales. Il faudrait citer le docteur Barbeau, Philippe Galéa, Clément Charoux, R.-E. Hart, E. Boyer de la Giroday, M. David, T. Gellé, et R. Philogène. Plusieurs conférences sont faites annuellement sur l'initiative du *Cercle Littéraire* ou de l'*Alliance Française*.

Mais les Mauriciens ne se sont pas contentés des seuls éléments du pays, si remarquables que fussent ces derniers.

Le Comité de l'*Alliance Française* a eu l'heureuse idée d'inviter des Professeurs de l'Ile Sœur, ou des étrangers de passage à nous donner des séries de conférences instructives.

En première ligne il faut citer : R. Barquissau, Professeur de la Réunion qui fit des conférences littéraires et pédagogiques, entre autres, celle sur Beaumarchais, aux élèves du Collège Royal (1).

M. Paul Caubet, également Professeur à la Réunion, nous a aussi donné plusieurs causeries littéraires.

M. Beuve, acteur français qui vint à Maurice pour l'enregistrement cinématographique du roman *Kithnou*, œuvre de notre compatriote R. Lejuge de Segrais, et de l'idylle de *Paul et Virginie*, a aussi fait une conférence

(1) « Ce fut un plaisir délicat et profond que de le suivre sur les sommets où sa culture et son activité fécondes nous transportèrent. Par ailleurs, l'intérêt qu'il éveilla lorsqu'il nous parla des méthodes de l'enseignement du Français fut immense et bienfaisant.

Un grand nombre de professeurs, d'instituteurs et d'institutrices ont particulièrement suivi ces admirables conférences pédagogiques. » Rapport du Secrétaire général de l'*Alliance Française*, lu à la séance du 20 mars 1925.

sur *Le Misanthrope* de Molière aux élèves du Collège Royal. M. Merwart ex-Gouverneur de La Réunion parla sur *Port-Louis — nom de ville.*

D'autre part, quelques-uns de nos compatriotes ont eu l'honneur d'être invités à visiter l'île Sœur où on leur fit une réception cordiale.

Laventure, Charoux, Hart sont les premiers représentants des Lettres Mauriciennes aux Iles de la Réunion et de Madagascar.

Qu'il nous soit permis de souhaiter que ces visites réciproques deviennent de plus en plus fréquentes et que l'œuvre littéraire de l'île Maurice marche de pair avec celle des colonies Françaises de l'Océan Indien .

Au Conseil Législatif de Maurice les débats ne sont pas exclusivement en anglais.

Tel député qui ne connaît qu'imparfaitement cette langue a le loisir de s'exprimer en français. Dans les réunions électorales, aucun candidat, briguant les suffrages des électeurs, ne s'aviserait de leur adresser une harangue en anglais ; il ne serait pas compris des deux tiers de ses électeurs.

Sous ce rapport, les plus remarquables discours ont été ceux de Sir W. Newton, bel orateur qui, avec Pope Hennessy, a fait aboutir la Réforme de notre Assemblée Législative. Quand il se rendit en Angleterre pour défendre P. Hennessy, Gladstone le reçut chez lui à Harwarden Castle.

Ce maître de la langue anglaise écrivait un excellent français et a même publié des vers français.

Il faudrait encore citer Edgar Antelme, A. de Boucherville, Georges Guibert, L. Souchon, M. Martin, A. Esnouf, E. Nairac, R. Pezzani, le député actuel des Plaines Wilhems.

Avocat remarquable, lauréat du Collège Royal, Pezzani parle les deux langues, française et anglaise, avec une grande facilité. C'est un orateur aux idées larges et dont la langue châtiée est appréciée par tous nos intellectuels. En matière de politique Mauricienne, c'est un innovateur. Il est le premier chez nous à convier de temps à autre ses électeurs et, dans une causerie intime, toujours en français, à rendre compte à ses mandants de son attitude au Conseil du Gouvernement.

Deux autres députés, Edgar Laurent et Arthur Rohan, sont entrés dans la même voie.

Ce sont deux tribuns qui combattent invariablement les abus et qui travaillent à notre émancipation politique.

Avec ces députés, notre représentation parlementaire a pris une orientation bien plus virile et bien plus intéressante que par le passé.

Les Sciences

Nos meilleurs médecins de l'île, tout en se consacrant à la science médicale, n'ont pas dédaigné l'usage de la plume. Certains ont fait de la politique, d'autres sont restés dans le domaine scientifique ou ont enrichi notre littérature de chroniques et d'essais de toutes sortes.

Sous ce rapport, les noms des Docteurs Beugeard, Chastelier, Desenne, F. Antelme, Edwards, doivent être cités ; aujourd'hui même, la prose des Docteurs Rouget, Barbeau, Curé, Reynolds Rohan et Millien se lit toujours avec le plus grand intérêt.

Les docteurs Rivière et Baschet, fixés en France, tiennent nos compatriotes au courant des progrès scientifiques et littéraires de France.

D'autres personnalités non moins remarquables ont fait entendre leur voix autorisée de spécialistes. C'est ainsi que d'Emmerez fit une conférence sur *Les Cochenilles* le 24 mars 1899 et publia des notes sur le même sujet.

En 1912, il publia un rapport intéressant sur le *Phytalus Smithi* (1).

Merven écrivit sur *l'Indien à Maurice* (1895), et sur *La culture du vacoa et de l'aloès sur les pas géométriques de l'île* (1897).

Ch. Daniel fit une causerie le 27 juillet 1888 sur *La question monétaire et sur la roupie à l'île Maurice*.

Pierre de Sornay a écrit sur *La canne à sucre*. Clément Joachim et Emile Laval ont publié un petit ouvrage sur le *Calcul des cyclones*.

Enfin, la Société d'Histoire naturelle, qui est devenue aujourd'hui la Société Royale des Arts et des Sciences, nous donne tous les jours des preuves de sa vitalité, par

(1) Sorte de larve qui s'attaque aux racines des cannes.

la publication de rapports scientifiques, de brochures, etc. Cette Société vient de célébrer le centenaire de sa fondation (1829).

Des représentants des îles sœurs, Madagascar et Réunion, conviés à cette occasion, participèrent aux galas organisés par le monde scientifique mauricien.

Une place doit être ici faite à Paul Carié, fixé à Paris depuis une vingtaine d'années. Accueilli au sein de la Société des Amis du Muséum de l'Histoire naturelle, il travaille sans relâche et avec désintéressement à la prospérité de cette institution. C'est à lui que s'adressent constamment nos compatriotes les plus éminents pour des renseignements ou des recherches scientifiques.

Il collabore aux revues publiées par les soins des Sociétés de Géographie et d'Histoire naturelle et prépare en ce moment un travail important sur *Les Progrès des Sciences naturelles aux Mascareignes*.

Les Sociétés Françaises

Sous cette rubrique, la première place appartient à l'Alliance Française dont nous retracerons brièvement l'œuvre accomplie depuis la fondation de notre Comité régional.

C'est le 10 septembre 1884 que, sur l'invitation du Docteur Clarenc, médecin de l'Université de Montpellier, un certain nombre de personnes se réunissaient dans une salle de la Chambre d'Agriculture pour s'occuper

de la formation d'une filiale de la grande Société de l'Alliance Française (1).

Le Consul de France Albert Drouin présidait, ayant à ses côtés le D^r Clarenc, Charles Baissac, Henri Leclézio, Edouard Pelte, etc.

Le Comité fut tout de suite constitué et l'œuvre féconde de l'Alliance Française commença.

Des concours de langue Française furent organisés ; des récompenses en argent, en médailles furent distribuées aux lauréats ; aujourd'hui de nombreux prix sont décernés pour chaque sujet de composition.

Deux lauréats furent expédiés en 1889 et 1891 à l'école d'Agriculture de Grignon ; ce sont : Rivaltz Dupont, Directeur de l'Agriculture aux Seychelles et J. Doger de Spéville, Directeur d'un Etablissement sucrier à l'île Maurice (2).

Tout récemment fut inauguré un Concours de style ouvert aux jeunes gens des deux sexes. La Corporation Municipale décerne une médaille d'or au lauréat de ce Concours qui a permis de mettre en vedette des intelligences bien douées et des écrivains de talent. Le

(1) L'Alliance Française, fondée en 1883, fut approuvée le 24 janvier 1884 par arrêté du Ministre de l'Intérieur. C'est une « Association nationale pour la propagation de la langue française dans les colonies et à l'étranger. »

(2) Le Secrétaire Général de l'Alliance Française écrivait, en une lettre datée du 24 février 1888 : « Le Secrétaire Général, A. Foncin, informe le Comité de P. Louis que le Conseil d'Administration vote une bourse à l'école d'Agriculture de Grignon ou à l'une des écoles d'Arts et Métiers de France, en faveur du jeune Mauricien qui lui sera désigné par le Comité de P. Louis ». Rapport de M. T. Esclapon, Secrétaire général, séance du vendredi 20 mars 1925,

Comité de l'A. F. s'est fortement préoccupé de l'avenir de notre langue pendant ces dernières années. M. Thomy Esclapon, aujourd'hui Président de l'A. F., ne s'épargne aucune peine pour l'encouragement de hautes études littéraires.

Le programme d'études a été remanié d'après le système en vigueur en France. Des conférences publiques ont été faites, nous l'avons dit, sous l'égide du comité de l'A. F. et, enfin, grâce à l'intervention directe de ce comité, un Professeur de langue française éminent est attaché au Collège Royal. L'Alliance Française a aussi envisagé la possibilité d'envoyer chaque année à La Réunion quelques jeunes Mauriciens suivre des cours au Lycée Leconte de Lisle, en vue du diplôme du Baccalauréat. L'industrie sucrière de l'île traversant une crise, il n'a pas été jusqu'ici possible de mettre à exécution ce projet des plus louables.

Une manifestation ouverte et franche de la culture française parmi nous a lieu annuellement au Consulat de France, le 14 juillet.

C'est là que les Français, les amis de la France et les membres des trois Sociétés Françaises : l'*Alliance Française*, la *Société Française d'Assistance* et la *Société des Anciens Combattants* se réunissent autour du représentant du Gouvernement de la République pour lui rendre leurs hommages et sentir un instant leurs cœurs battre à l'unisson aux accents de *La Marseillaise*. Des discours éloquents évoquent le souvenir de l'ancienne Mère-Patrie qui ne sait peut-être pas jusqu'à quel point le peuple

mauricien, de descendance française, est resté fidèle à ses traditions.

La journée du 14 juillet est et restera une fête nationale pour notre petite colonie mauricienne. Les rues et les maisons sont pavoisées, les bâtiments publics arborent le drapeau tricolore à côté de l'*Union Jack* ; l'Hôtel de Ville de Port-Louis est illuminé et la soirée se termine par une belle représentation théâtrale, généralement la plus belle de la saison, au profit des Sociétés Françaises ; la recette, toujours fructueuse, témoigne de l'attachement sincère de nos compatriotes pour la France vénérée.

L'effort accompli par les dignes représentants de la pensée française dans cette colonie lointaine de l'Ile Maurice n'est pas resté sans récompense. Charles Baissac obtient une *Mention Honorable* de l'Académie Française pour ses études sur notre patois.

En l'année 1889 l'Alliance Française reçoit une *Médaille d'or* du Comité Central de Paris pour les œuvres publiées à Maurice.

Sumeire, Clarenc, Paturau, Français qui se sont dévoués à la cause française à l'Ile Maurice, sont faits Chevaliers de la Légion d'Honneur, de même que les Mauriciens, D^r Rivière, Alexis Coutanceau et Eugène Henry.

Paul Carié, Léoville L'Homme et Léon Huët de Froberville sont nommés *Officiers de l'Instruction Publique* ; et *Officiers d'Académie* : Alexis Coutanceau, Eugène Henry, Thomy Esclapon, Clément Charoux, Lélío Michel, Raoul Lefébure.

Thomy Esclapon reçoit de plus le titre de *Conseiller du Commerce Extérieur de la France*.

Le Dr Rama est honoré de la *Médaille des Epidémies* ; Auguste Esnouf, nous l'avons déjà dit, obtient, en 1928, une *Médaille d'or*, de l'Académie Française, pour l'ensemble de ses œuvres.

M. Georges Antelme reçoit une Médaille d'argent de la Société d'Acclimatation pour des services rendus à la cause scientifique.

La Rétrocession de l'Ile Maurice à la France

Dans la dernière moitié du xix^e siècle, plusieurs écrivains s'occupèrent de la rétrocession de l'Ile Maurice à la France, Emile Daruty, Henri Magny, C. Baissac, Ch. Fournier, Félix et Joseph Ducray en étaient les principaux ; mais leurs écrits publiés de loin en loin et pris isolément ne formaient pas un faisceau assez puissant pour rallier à leur cause des esprits Mauriciens toujours difficiles à remuer.

Vers l'année 1913, le mouvement rétrocessionniste s'éleva sérieusement à l'Ile Maurice.

Anatole de Boucherville et Edouard Laurent, le premier au Journal *La Croix*, et le second, au Journal *La Patrie* en furent les principaux initiateurs.

De nombreux articles de Presse furent publiés localement et même en France.

A titre documentaire, nous mentionnerons un article de Régis Huard dans *La Revue des Français*, le 20 décembre 1913 : *Les Mauriciens veulent rester Français*.

Mais l'Angleterre n'entendait pas renoncer à ses droits de conquête ; aussi est-ce pour l'en dédommager que Bou-

cherville et Laurent parlèrent d'une compensation à lui accorder en Nouvelle-Calédonie ou aux Nouvelles-Hébrides, ou encore en Afrique, sans se soucier de ce qu'en pensaient les Néo-Calédoniens, les Néo-Hébridais ou les Africains.

Un jeune apôtre qui se dévoua corps et âme à la cause de la Rétrocession fut Abel Loumeau ; mais ses écrits par trop violents, quoique sincères, lui furent personnellement préjudiciables et ne profitèrent point à la cause qu'il défendait.

« En 1810, nous étions Français », écrit-il, « en 1910, nous ne pouvons être que Français ».

La Rétrocession de l'Ile Maurice à la France, par Elba L. (pseudonyme de Abel Loumeau), parut le 16 décembre 1918.

C'est surtout à l'époque de l'armistice qu'un frisson de patriotisme secoua la torpeur proverbiale de nos compatriotes.

Des délégués Mauriciens à Paris présentèrent simultanément à Lloyd George et à Clémenceau un double mémoire au sujet de la Rétrocession.

Les Annales Coloniales du 14 juin 1919, publièrent un article du sénateur Bérard en faveur des revendications Mauriciennes.

Paul Carié publia dans les revues parisiennes des articles fort remarquables, notamment celui qui parut dans la *Revue Contemporaine* du 25 juin 1919 : « *La Rétrocession de l'Ile Maurice à la France est-elle possible ?* ».

Dans le journal de l'*Université des Annales* parut un article, le 1^{er} septembre 1919, du D^r Rivière : *L'Ile*

Maurice demande à redevenir Française. « Les traités de 1815 », s'écria le D^r Rivière, « annexant Maurice à l'Angleterre, furent une maldonne ».

L'Illustration, du 6 décembre 1919, publia, de M. Albéric Cahuet, un article bien documenté sur la question et faisant ressortir tous les droits des Mauriciens à la nationalité française.

H. de Rauville publia son livre sur *La Rétrocession de l'Île Maurice à la France*.

A la séance du Sénat, du 27 février 1920, M. Eugène Réveillaud prononça un discours très applaudi sur la rétrocession. Voici un passage de ce magnifique plaidoyer ;

« Comme pour l'Alsace-Lorraine, Gambetta nous avait donné ce mot d'ordre de n'en parler jamais, mais d'y penser toujours, la France, depuis 1815, ne voulant pas mettre en cause les traités qu'elle avait été forcée de signer, n'a pas fait entendre une seule plainte, mais n'a pas cessé de penser à la fille qu'on avait alors séparée d'elle. Le jour où cette fille reviendrait à sa mère, cette colonie à sa métropole, serait un jour d'allégresse et de fête qui rappellerait la joie du jour où les deux chères provinces qui nous avaient été ravies par les Allemands en 1871 revinrent éperdues de bonheur, entre les bras de la France. » (1)

A l'Île Maurice, pendant l'année 1920, le mouvement rétrocessionniste se déclencha nettement et on entra dans la phase active.

Léoville L'Homme, Philippe Galéa, Loïs Dabbadie, D^r M. Curé, D^r Rohan, D^r E. Laurent, D^r A. Ménagé, Auguste Esnouf, Amand Esnouf, etc., menèrent la cam-

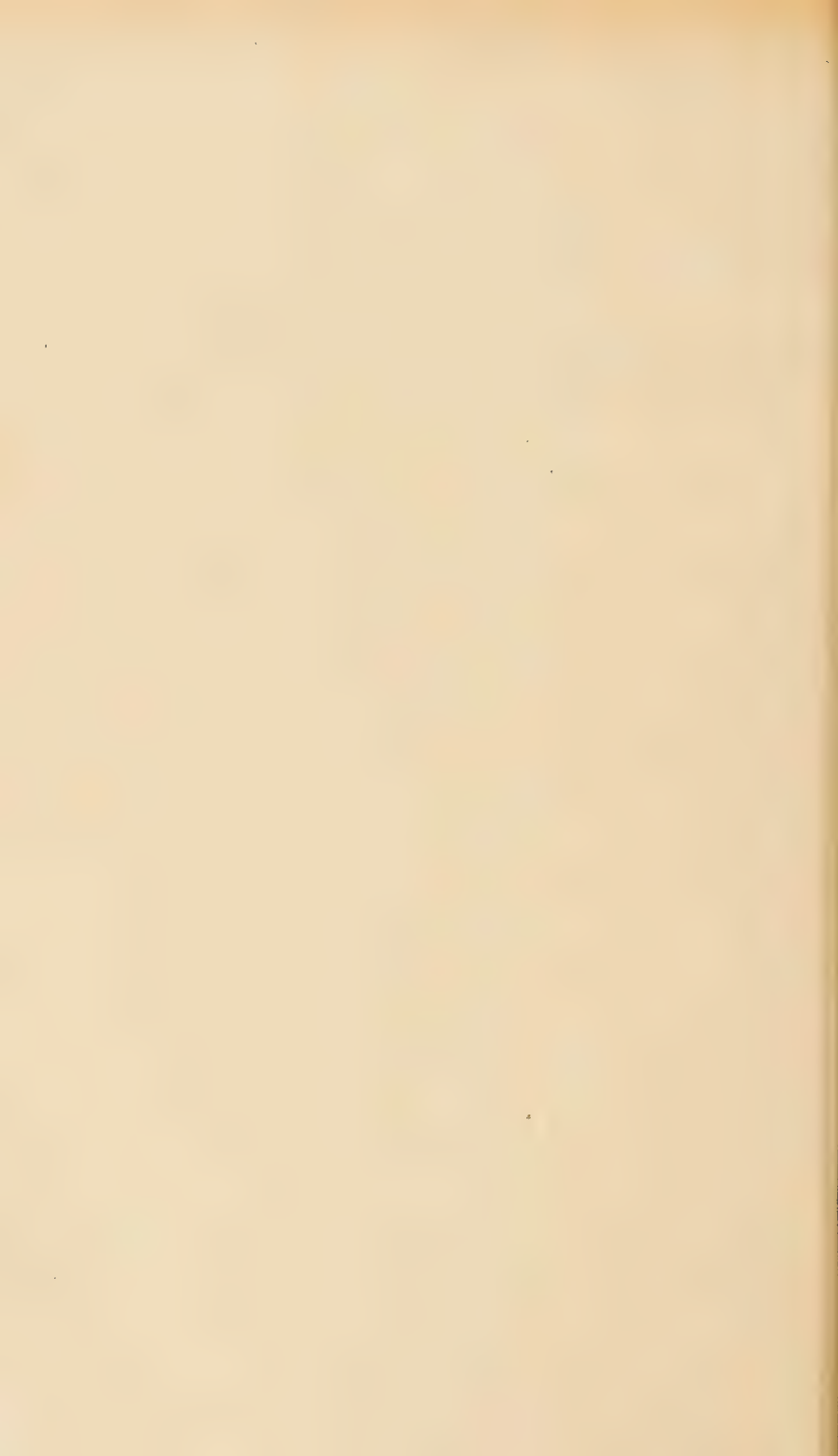
(1) Discours de M. E. Réveillaud. Imp. des *Journaux Officiels*, Paris, 1921, p. 10.

pagne l'année même qui précéda les élections législatives. C'est la première fois depuis 1886, qu'il y eut à l'île Maurice une plateforme électorale proprement dite.

Environ 55 % des votants assurèrent l'élection de E. Nairac et J. Tranquille contre les D^{rs} E. Laurent et M. Curé.

La deuxième circonscription à désigner son député fut celle des Plaines Wilhems.

Ici encore A. Esnouf, un des plus fermes partisans de la Rétrocession fut battu et G. Antelme, anglophile, élu. C'était fini ; les autres circonscriptions de l'île n'élurent que des anti-rétrocessionnistes



CONCLUSION

Quelle allait être la politique anglaise au lendemain de la défaite des Rétrocessionnistes ? Fallait-il s'attendre à des représailles ? Nos écrivains allaient-ils se laisser intimider et cesser toute manifestation de pensée française ? Nous n'avons rien eu de la sorte à déplorer. Nous avons déjà vu l'activité déployée par nos poètes, nos prosateurs, nos conférenciers pendant ces dernières années ; il ne nous reste plus, après l'étude que nous venons de faire, qu'à déduire de la situation présente quel sera l'avenir qui est réservé à la langue française chez nous.

Tout d'abord pour que notre langue fût en péril, il faudrait qu'il y eût à l'Ile Maurice une littérature de langue anglaise assez puissamment organisée et fertile en bons écrivains.

Pendant tout un siècle il n'y a eu guère qu'une douzaine de livres anglais publiés à Maurice qui vaillent la peine d'être mentionnés.

Les principaux auteurs qui nous ont donné des ouvrages de langue anglaise sont : Charles Grant (traduction), Telfair, Lady Barker, M^{rs} Bertram, James Morris,

W. Besant, Charles Pridham, John de Lingen Kilburn, et quelques autres.

Quant aux œuvres mauriciennes, de langue anglaise, il est admis, qu'à part quelques rares exceptions, la phraséologie en est défectueuse et le style boursoufflé ; les barbarismes et les solécismes sont fréquents et font sourire plus d'un anglais de chez nous.

L'étude de la langue française est adoptée dans toutes les écoles de l'île ; il n'y en a pas moins de cent quatre-vingts fréquentées par environ trente mille élèves de toutes les classes et de tous les rangs sociaux.

L'Instruction Primaire est donnée gratuitement aux enfants des deux sexes ; tous, mahométans, Chinois, Africains, apprennent le français dès leur entrée à l'école.

On a fait table rase aujourd'hui des prétentions qu'avaient les autorités scolaires, à un certain moment, de nous imposer l'usage exclusif de la langue anglaise comme moyen d'enseignement.

Un Gouverneur p. i. l'Hon : Denham, présidant la Distribution des prix aux élèves du Collège Royal en 1922, eut la bonne idée de critiquer ce système absurde ; une campagne de Presse jeta à terre l'échafaudage péniblement élevé, et, aujourd'hui, la langue française est non seulement permise, mais adoptée exclusivement pour les classes inférieures.

Au Collège Royal même, où l'étude de l'anglais est pourtant poussée fort loin, les explications données en français sont toujours mieux comprises des élèves.

L'Hon : Denham qui n'a pas vécu longtemps à Maurice était un pédagogue. Il a bien vite compris dans quel sens il fallait réformer l'Instruction Primaire.

A vrai dire, un grand nombre d'étrangers, de passage à l'île Maurice, ont mieux compris l'âme Mauricienne que la plupart des gens qui ont longtemps vécu dans nos milieux.

Comment se fait-il que Lord Moira ; le Prince Alfred, duc d'Edimbourg, fils cadet de la Reine Victoria ; Lord Lindsay, astronome ; le Duc et la Duchesse d'York, aujourd'hui le roi George V et la reine Mary, le Duc et la Duchesse d'York actuels et toute leur suite princière, aient pu, dans l'espace de quelques jours, s'expliquer les sentiments des Mauriciens pour la France ?

C'est qu'ils savaient que la voix du sang est la seule qui compte dans la vie d'un peuple. Ils ont compris que la loyauté à l'Empire n'exclut pas les liens du sang et qu'il est du devoir du vainqueur de respecter chez le vaincu les traditions ancestrales. Il nous est agréable de citer ici E.-F. Knight qui accompagna le Duc et la Duchesse d'York à Maurice en 1901.

« L'île Maurice ne ressemble pas aux autres Colonies Britanniques, parce qu'elle est entièrement Française. Le français est la langue de ses habitants ; même les coolies introduits de l'Inde acquièrent vite des connaissances de la langue française, alors qu'ils ne connaissent pas un mot d'anglais.

Les Mauriciens ne sont pas compris de beaucoup d'Anglais qui visitent l'île. Ce sont de loyaux sujets de la Grande Bretagne, bien que leurs sympathies soient fortement françaises ; ils sont fiers des exploits navals de leurs ancêtres autour de l'île.

Les Sociétés anglaise et française ont très peu de relations entre elles.

Ce serait un bienfait pour l'Empire si toutes les communautés qui en forment partie étaient aussi loyales que celles-ci.

Les Gouverneurs et les hauts fonctionnaires sont quelquefois critiqués dans les journaux mauriciens mais non par la Couronne ni l'Empire. »

Et tout récemment encore (1927), Taylor Darbyshire qui accompagna le Duc et la Duchesse d'York actuels à Maurice, appela notre île la Cendrillon des Colonies de la Couronne, et dit :

« Les habitants sont fiers de leur descendance française et de leur loyauté à l'Empire Britannique. »

Le Duc en réponse aux adresses qui lui furent présentées par les diverses communautés de l'Île dit ceci :

« On se rappellera toujours le rôle joué par l'Île Maurice dans les batailles navales également glorieuses pour les deux belligérants (anglais et français).

Il m'est agréable de penser que l'Angleterre et la France, ces nations si longtemps rivales, sont aujourd'hui unies par des liens d'une ferme amitié et que ce fut par leur coopération et leur alliance que la plus grande guerre de l'Histoire fut gagnée pour la cause de la liberté et de la justice. »

Aujourd'hui, non seulement les Anglais se gardent bien de se moquer de notre parler français, mais ils se sont rendu compte qu'il leur faut, au contraire, connaître la langue française, s'ils veulent nous comprendre. Aussi, pendant ces dernières années, le Bureau Colonial, s'est-il fait un devoir de ne nommer aux emplois

publics que des fonctionnaires ayant quelque connaissance de langue française. Médecins, Juges, Ingénieurs, Professeurs qui nous viennent d'Angleterre ne se targuent plus d'ignorer la langue de Voltaire ; il est de bon ton, au contraire de faire voir qu'on possède un peu de culture française..

Il ne nous vient plus aujourd'hui d'immigrants Indiens comme laboureurs ; mais les descendants de ces anciens travailleurs sont possesseurs d'une bonne partie de notre sol mauricien.

Leurs enfants fréquentent nos écoles et beaucoup se distinguent, tant aux écoles primaires que secondaires ; tous acceptent l'étude du français et parlent au moins notre patois créole ; beaucoup parlent très bien le français et nous les voyons dans toutes les professions prendre une part de plus en plus importante aux destinées du pays. Leurs enfants les mieux doués vont, comme les nôtres, en Angleterre et en France terminer leurs études.

Les Universités de Lyon, de Bordeaux, de Montpellier, de Strasbourg, de Paris et de Londres ont donné l'hospitalité à la plupart de nos étudiants pendant ces dernières années ; un grand nombre y sont encore.

Par leur intermédiaire, la culture française se répand dans toutes les classes de la population et contribuera à assurer le triomphe définitif du français.

Il n'y a pas de doute que dans un avenir prochain c'est la France et les Colonies françaises qui recevront la foule de nos enfants forcés de délaisser le sol qui ne suffit plus

à les nourrir. L'invasion toujours croissante de fonctionnaires étrangers privilégiés pour les gros salaires, les vicissitudes des petits employés, mal rétribués et divisés entre eux pour le plus grand profit de la classe dirigeante, l'importance de plus en plus grande de l'élément Asiatique, parcimonieux et laborieux, dont les efforts se concentrent vers la propriété foncière et le monopole du haut commerce de l'île, au grand détriment des héritiers légitimes des premiers colons, tout cela amènera inévitablement l'exode forcé de nos compatriotes vers un ciel plus clément (1).

Dans les chapitres précédents nous avons parlé des Mauriciens qui se sont établis en France et qui s'y sont distingués.

De nos jours un nombre imposant de nos compatriotes n'ont pu se résoudre à reprendre le chemin du pays natal.

Jean Boucherat, Paul Piat, Hervé de Rauville, Ange Galdemar, Jean Blaize, Dr Baschet, Aimée Vigoureux, Charles Poupinel de Valencé se distinguent dans les Lettres.

Ecrivains de talent, ils se souviennent toujours des heures bénies de leur enfance et se plaisent, de temps à

(1) Le Gouvernement local s'occupe déjà de favoriser l'exode vers les pays neufs du Tanganyilka et du Kenia. Mais la population, à part quelques équipes d'ouvriers, et un très petit nombre de fonctionnaires, reste indifférente à son appel.

Les Iles sœurs de Madagascar et de Réunion offrent plus d'attrait à nos compatriotes les moins fortunés.

Les riches, pour la plupart, se rendent en France.

autre, à chanter les beautés de la terre natale ou à partager nos joies aussi bien que nos peines.

Qu'il s'agisse de promouvoir une cause telle que La Rétrocession, de se liguer autour du drapeau tricolore, de célébrer les victoires des alliés, ou de pleurer nos chers défunts, les cœurs d'un Boucherat, d'un Henri Antelme (1) ou d'un de Rauville palpiteront à l'unisson des nôtres et l'écho de leurs joies ou de leurs sanglots viendra par delà les mers se mêler à nos marches triomphales ou à nos chants funéraires.

Le rôle de la femme, en ce qui concerne l'éducation française, mérite d'être ici noté. La Mauricienne ne parle jamais que le français ; les femmes qui, exceptionnellement parlent passablement anglais, ne le font pas avec beaucoup de grâce. Elles laissent entendre généralement à leurs interlocuteurs qu'elles préfèrent s'exprimer dans la langue qui leur est familière. Il y a cependant, de nos jours, moins d'hostilité de la part de nos jeunes filles créoles à soutenir une conversation en anglais ; c'est que leur prononciation de l'anglais est devenue plus correcte.

Les écoles dirigées par les Mères des Couvents de Lorette ont beaucoup fait sous ce rapport. Des Anglaises et des Irlandaises distinguées ont accompli une œuvre remarquable dans ces établissements.

A l'école, la fréquentation des fillettes de soldats et d'officiers de la garnison anglaise est aussi pour beau-

(1) Auteur d'un recueil de poésies : *Sous le Ciel de l'Ile de France*. Paris, Jouve et Cie, 1923.

coup dans cette facilité de prononciation de la jeune fille Mauricienne. Mais ces jeunes Anglaises subissent elles-mêmes l'influence contraire ; elles sont obligées, pour réussir aux examens, de se soumettre à l'étude du français et, il faut bien le reconnaître, elles s'en tirent à leur honneur.

Quoi qu'il en soit, la langue de la famille, surtout entre les femmes et les enfants, reste le français.

Un certain nombre de jeunes filles ont été employées dans les bureaux du Gouvernement ; toutes ont fait de hautes études en anglais ; cependant leurs chefs, même les chefs anglais, s'adressent à elles généralement en français ; ils ne témoignent pas de la même amabilité envers leurs subordonnés du sexe masculin.

Un grand nombre de jeunes filles se distinguent annuellement aux Concours de l'Alliance Française et de L'Essor : Nous en avons connu dont la plume fine et délicate a enrichi notre Littérature de contes, d'essais, de pièces de poésie.

D'autres écrivent régulièrement des articles de Journaux ; les pseudonymes Anne Marie, Louis Braud sont bien connus des Mauriciens.

A côté de la question de langue, la Mauricienne a toujours adopté les mœurs françaises.

Dans son intérieur aussi bien qu'en public, son maintien est celui de la Française, plus particulièrement de la Parisienne.

Un air distingué qui lui vient de ses ancêtres, reste attaché à ses moindres actes. Pour la toilette, c'est la mode française qui règne en souveraine ; le luxe de nos créoles a étonné et étonnera encore beaucoup d'Européens qui retrouvent à l'Ile Maurice ce raffinement dans les manières qu'on ne rencontre que chez les peuples aux mœurs policées.

En retraçant le chemin parcouru dans les pages précédentes, on arrive à la conclusion que la langue française est fermement ancrée à l'Ile Maurice.

Il ne sera pas facile d'essayer de substituer toute autre langue à celle que nous parlons et qui a résisté à tous les assauts depuis plus d'un siècle. Mais il faut, à notre avis, faire bonne garde pour défendre ce patrimoine, impérissable, nous l'espérons, mais vulnérable sous bien des rapports.

Le Mauricien se décourage trop vite ; il n'a pas cette ardeur combative qui fait triompher même les causes les plus difficiles.

Son apathie provient surtout de la crainte de perdre tout d'un coup le bien-être de l'heure présente ou de compromettre l'avenir d'êtres qui lui sont chers.

Voilà pourquoi, semble-t-il, son enthousiasme sincère, mais trop discret, devrait être soutenu par divers moyens faciles à réaliser. Des institutions, tant françaises que mauricennes, ayant à cœur la sauvegarde de la culture française, devraient être toujours prêtes à intervenir pour encourager les auteurs Mauriciens.

Des subventions pour aider les œuvres locales : Revues, Concours, Bourses, etc. pourraient être distribuées par l'entremise d'une des Sociétés Françaises ; l'Alliance Française est tout indiquée.

Et pourquoi les publications Mauriciennes ne seraient-elles pas déposées à la Bibliothèque Nationale ?

Elles sont bien au *Royal Colonial Institute* ainsi que celles des Canadiens.

Il y a beaucoup de volumes disséminés dans les bibliothèques privées ; il y a des documents précieux qui n'ont jamais été publiés.

Si quelque Mécène voulait prendre l'initiative de recueillir tous les livres se rapportant à l'Histoire politique et littéraire de l'Ile Maurice, pour en faire don à la Bibliothèque Nationale, sans aucun doute, les adhésions arriveraient de tous côtés.

De même que la Bibliothèque Carnegie, à Curepipe, contient deux magnifiques legs d'Edouard Rouillard et d'Adrien d'Epinay, il serait possible d'avoir à Paris, une collection aussi complète que possible des œuvres Mauriciennes.

Quand nos auteurs sauraient qu'ils peuvent être lus même en France, ils s'attacheraient plus à leur travail.

Il faudrait aussi aider les jeunes gens bien doués à voyager, leur faciliter un séjour en France où les moyens d'éducation sont nombreux et faciles.

La fréquentation de Français renommés ou de Mauriciens distingués, fixés en France, ne pourrait que rehaus-

ser le niveau intellectuel des jeunes gens avides de s'instruire ; les leçons et les conseils de personnes autorisées auraient bien plus de poids que tout ce qui peut se glaner dans les livres.

Quand on songe qu'un Léoville L'Homme n'a jamais quitté l'île Maurice, on est en droit de se demander ce qu'eût été le développement de la belle intelligence de l'humble métis, s'il avait pu frayer avec ses contemporains français.

Il n'y a pas de doute que son œuvre, certainement remarquable, eût été encore plus féconde et eût mérité l'attention universelle, à l'instar de celle d'un Leconte de Lisle ou d'un Heredia.

La conclusion qui s'impose à cet ouvrage est celle que nous avons rencontrée chez plusieurs des auteurs qui ont traité de la question de notre langue. Ainsi Pierre Harel, Docteur en droit, après avoir admis sans difficulté que sous le gouvernement anglais les Mauriciens ont connu une ère de prospérité sans précédent, s'écrie : « Comment l'Angleterre si clairvoyante et si pratique a-t-elle pu croire que tous ces avantages matériels leur feraient oublier la France, et préférer la langue *nationale* à leur langue *maternelle* » (1). Et il termine par cet avertissement :

« Qu'une langue ne saurait jamais s'imposer à un peuple, si faible et si isolé qu'il soit, par un ordre royal ou même impérial ; qu'on ne fonde rien de durable sur la mauvaise foi et l'injustice,

(1) Pierre Harel. *L'Angleterre et la loi civile française à l'île Maurice*. 1899, p. 35.

et que, dans l'évolution des choses humaines, par une loi fatale et inéluctable le Droit finit toujours par triompher de la Force. » (1)

(1) *Ibid.*, p. 202.

VU, le 12 mai 1930

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

N. B. — *Les principales abréviations employées dans cette bibliographie sont les suivantes :*

Bib. Nat. : Bibliothèque Nationale.

Bib. Mus. d'H. N. : Bibliothèque du Museum d'Histoire Naturelle.

Lib. Carn. : Librairie Carnegie de Curepipe, I. Maurice.

Bib. Ins. : Bibliothèque de l'Institut. Port-Louis, I. Maurice.

I. de F. : Ile de France.

I. M. : Ile Maurice.

Arch. Col. : Archives Coloniales de l'I. Maurice.

Gen. Pr. et Sy : General Printing and Stationery, Port Louis, Ile Maurice.

ANTELME (Henri). — *Sous le ciel de l'I. de France*, Paris Jouve et Cie, 1923.

ARAGO (Jacques). — *Promenade autour du Monde*, Paris 1822 ; Bib. Nat., G., 18976-18977.

ATKINSON (Geoffroy). — *Extraordinary voyages*, Paris 1922 ; Bib. Nat., 8°, Z, 21514.

BACKHOUSE (J.). — *A narrative of a visit to Mauritius and South Africa*, London 1844 ; Bib. Nat., 8°, Nt, 883.

- BAISSAC (Charles). — *Le Folklore de l'I. M.*, Paris 1888 ;
B. N., 8°, Z, 1549.
— *Un voyage imprévu, etc.*, Paris 1887 ; B. N., 8°,
Y2, 40430.
— *Patria*, Lib. Carn.
- BENEZIT (E.). — *Dictionnaire des Peintres, Sculpteurs,
etc.*
- BERGERON (P.). — *Les Voyages fameux de Vincent Le
Blanc*, Paris 1648 ; Bib. Nat., G, 6257.
- BERNARD (E.). — *Essai sur les nouveaux affranchis de
l'I. M.* ; I. M. 1834. Bib. Nat., Nt, 416.
- BERNARD (F.). — *Marcelin, Le Trompeur trompé, Mal-
heur et Vertu*, Lib. Carn.
- BERTIN (Antoine). — *Œuvres Complètes*, Paris 1824 ;
Bib. Nat., Ye, 10165.
- BIJOUX (J.-O.). — *Souvenir de la visite ducale*. P. Louis
1902. Bib. Nat., Nc, 3519 et Lib. Carn.
- BLACKBURN (T.-W.). — *Fleurs des Champs*, I. M. 1880 ;
Lib. Carn. ; Bib. Ins.
— *Les Fugitives*, I. M. 1889 ; Lib. Carn. ; Bib. Inst.
- BLANCHARD (E.) (Abbé). — *En garde ! Termes anglais,
anglicismes* ; Canada 1918 ; Bib. Nat., 8°, X,
15102.
- BOJER (W.). — *Hortus Mauritianus*, Maurice 1837 ; Bib.
Nat., Rés, S. 764 et Bib. Carié (1).
- BONNEFOY (T.). — *Tables*. I. M. 1853. Arc. Col.

(1) Bibliothèque privée, 143, avenue de Suffren, Paris.

BONNEMAISON, DANIEL (L.). — *Un Souvenir, Madagascar*
1901 ; Lib. Carn.

BORY DE ST-VINCENT, MARCELLIN (J.-B.). — *Voyages aux*
4 principales îles des mers d'Afrique, Paris 1804;
Bib. Nat., O³, 53.

BOUCHERAT (Julien). — *Le Pont des Soupirs*. Lib. Carn.

BOUGAINVILLE (Louis A. de). — *Voyage autour du monde*.
Paris 1880 ; Bib. Nat., 8°, G, 1555.

BRUNET (P.). — *Voyage à l'I. de F.*, Paris 1812 ; Bib.
Nat., 8°, Nt, 881.

Le Canada français, Québec 1918 ; Bib. Nat., Pa, 211 (1).

CARIÉ (E.-C.). — *Poésies*, Bib. P. Carié. Paris.

CARIÉ (Paul). — *La Rétrocession de l'I. M. à la France*
est-elle possible ? La Revue Contemporaine.
Paris 25 juin 1919.

— *Les Iles Sœurs de l'Océan Indien*. Paris, Société
de Géographie, mai 1920.

— *Un Voyage sur la côte Occidentale d'Afrique de*
Port-Saïd à Maurice. Soc. de Géographie, avril
1923.

CASTEL (W. Abbé). — *Le Journal d'un Pèlerin de Terre*
Sainte, Recueil de Lettres, La Rencontre des
Routes. Gen. Pr. and Sy.

CASTELLAN (Ch.). — *Les Palmiers*, Paris 1832 ; Bib. Nat.,
Ye, 17284.

— *Beaux Jours et Jours d'orage*, Paris 1837, Ye,
17285.

CAYROU (Alcide). — *Shakespeare*, Paris 1876 ; Bib. Nat.,
Yk, 4858-4859.

- CÉRÉ-BARBÉ (Hortense de). — *Maximien*, Paris 1813 ;
Bib. Nat., 8°, Yth, 11414.
- *Heures Poétiques*, Paris 1828 ; Bib. Nat., Ye,
17386.
- *Ode à la Liberté*, Bib. Nat., Ye, 1964.
- CHAROUX (Clément). — *Les Jours Héroïques*. Gen. Pr.
and Sy.
- *L'Accident du Père Lagoutte*, Gen. Pr. and Sy.
- *L'Ambulance*. Gen. Pr. and. Sy.
- *L'Aube Sanglante*, Gen. Pr. and Sy.
- CHRESTIEN (F.). — *Les Essais d'un bobre africain*. I. M.
1831 ; Bib. Nat., 8°, Ye, 4669. Lib. Carn. et
Bib. Ins.
- CONSTANT (Moïse). — *Les Roses d'un jour*. Lib. Carn.
- COQUEVAL (P.-H.) — *Poésies*. I. *Violettes* ; II. *Feuilles*
Mortes. Lib. Carn.
- *Les Trépassés*. Lib. Carn.
- CORDIER (H.). — *Voyages de Pierre Poivre*, de 1748-
1757, Paris s. d. ; Bib. Nat., 8°, G, 10354.
- COSSIGNY (C.). — *Moyens d'amélioration et de restaura-*
tion proposés au Gouvernement et aux habi-
tants des Colonies. Bib. Mus., d'H. N., Ch., 535.
Bib. Nat., LKq, 242, Paris 1803.
- *Voyage au Bengale*. Bib. Mus. d'H. N., Ch., 1403.
- *Lettres sur les Epices*. Bib. Mus. d'H. N., 8517,
7 C²/186.
- *Lettre à M. Sonnerat*, I. de F., 1784 ; Bib. Nat.,
LK¹¹, 35.
- CRÉPIN (Pierre). — *Labourdonnais*, s. d. Bib. Nat., LKq,
1049.

- DABBADIE (L.). — *Réfutation des Mémoires du Général Baron de Marbot sur Masséna*, Lib. Carn.
- *Une croisade au xx^e siècle*, etc. Lib. Carn.
- DANIEL (Ch.). — *La Question Monétaire et la Roupie à l'I. M.* Lib. Carn.
- DAVID (M.). — *Satires*. Port-Louis 1925. Gen. Pr. and Sy.
- DECOTTER (N.). — *Proverbes*. anglais, français et créoles. Bib. du Collège Royal.
- DELAFAÏE (V.). — *Les Feuilles jaunies*, Lib. Carn. ; Bib. Ins.
- D'EPINAY (A.). — *Renseignements pour servir à l'histoire de l'I. M.*, I. M. 1890 ; Bib. Nat., LK¹¹. 554.
- *Projet de rachat des esclaves par les colons de Maurice*. Lib. Carn.
- D'EPINAY (P.). — *Souvenirs relatifs à la 2^e mission d'A. d'Epinay*, Fontainebleau 1901 ; Bib. Nat., Ln, 27, 48209.
- DESCROIZILLES (F.). — *Essai sur l'agriculture et le commerce des Iles de France et de La Réunion*, Rouen 1803 ; Bib. Nat., LK¹¹, 37.
- DESJARDINS (J.). — *Rapport sur la Société d'H. N.*, Port-Louis 1835 ; Bib. Nat., S, 6581.
- DESPLACES (F.) (Abbé). — *Vie de Jacques-Désiré Laval*, Lib. Carn.
- DUCRAY (F.). — *Feuillets rimés. Le Contre-Coup de '89 à l'I. de F. Les Conseils d'un grand homme*, Lib. Carn.
- DUCROCQ (L.) (Abbé). — *Bernardin de St-Pierre et l'I. de F.*, Arras 1903 ; Bib. Nat., Ln 27, 50087.

- *Une ingratitude nationale*. Extrait de la revue de Lillè, 1902 ; Bib. Nat., Ln 27, 49388.
- *Idiome enfantin d'une race enfantine*, Arras 1902 ; Bib. Nat., 8°, X, Pièce 1513.
- DUMAZEL (D.). — *Etudes philosophiques publiées dans l'Essor*.
- D'UNIENVILLE (Baron). — *Statistiques de l'I. M.*, Paris 1838 ; Bib. Nat., Nt, 882.
- DUVERGÉ (F.). — *Les Mauriciennes ; Le Trésor de Malarousse*, 1880 ; Lib. Carn. ; Bib. Inst.
- ELBA (L.). — *Recueil d'articles de journaux*, I. M. 1920 ; Bib. Nat., Fol. Nt, 3529.
- ESNOUF (Auguste) S. Mérédac). — *Sincérités*, Bib. du Collège Royal.
- *Miette et Toto ; Polyte*. Lib. Carn.
- *L'Epingle de Cravate*, Gen. Pr. and Sy, 1929.
- EDWARDES DE BURGH. — *Histoire de Maurice*, Paris 1910 ; Bib. Nat., 8°, Nt, 3084. London 1921, 8°, Nt, 3586.
- FENTON (M^{re}). — *Journal of*. London 1901 ; Bib. Nat., Nt, 2664.
- FROBERVILLE (DE), BARTHÉLEMY, HUËT. — *Ephémérides* éditées par L. H. de Froberville. Port-Louis, 1906 ; Bib. Nat., 8°, Nt, 2961.
- FROBERVILLE (Eugène DE) et d'AVEZAC. — *Iles de l'Afrique*, Paris 1848 ; Bib. Nat., 8°, G, 1389.
- FROBERVILLE (Eugène DE). — *Le Général comte de Malarctic*, Lib. Carn.
- FROBERVILLE (Félix DE). — *Les Souvenirs de l'I. de F.*, Port Louis 1874 ; Lib. Carn.

- FROBERVILLE (DE), HUËT (LÉON), et OLLIVRY (R.). — *Napoléon*, Gen. Pr. and Sy.
- GEOFFROY (L.). — *Mémoire*, etc., London 1819 ; Bib. Nat., LK¹¹, 832.
- GRANT (C.). — *The History of Mauritius*, London 1801 ; Bib. Nat., LK¹¹, 36.
- GUEUVIN (C.). — *Les Savanaises*, I. M. Lib. Carn. ; Bib. Carié.
- GUILLOTEAUX (E.). — *La Réunion et l'I. M.*, Paris 1920 ; Bib. Nat., LK¹¹, 1099.
- HAREL (Alfred). — *Profil biographique du D^r Désiré Tholozan*, Paris 1890 ; Bib. Nat., Ln 27, 39192.
— *Une restitution de nationalité*, Paris 1863 ; Bib. Nat., X, 36003.
- HAREL (Pierre). — *L'Angleterre et la loi civile française à l'I. M.*, Paris 1899 ; Bib. Nat., 8°, F., 11139 et Lib. Carn.
- HART (R.-E.). — *Le destin de Sapho*, Port-Louis 1923 ; Bib. Nat. Yth, 37393.
— *L'Egide*, Port Louis 1924 ; Bib. Nat., 8°, Yth, 37392.
— *Sur la Syrix. Les Voix Intimes. L'Ombre Etoilée. Mer Indienne. Interlude mélodique*. Gen. Pr. and Sy.
- HERCHENRODER (Alcide). — *Considérations sur l'I. M.* Lib. Carn.
- HITIÉ (Evenor). — *Histoire de Maurice*, Lib. Carn. ; Bib. Ins.
- HOUBERT (Désiré). — *Sonnets, publiés dans l'Essor*.

- HURÓN (J). — *Chasses et Pêches*. Gen. Pr. and Sy.
— *Croquis rustiques*. Gen. Pr. and Sy.
— *Carnet d'un coureur des bois*. Gen. Pr. and Sy.
- JACQUELIN (I). — *Poésies*. Lib. Carn.
- JACQUIER (L.-J.). — *Un Essaim de mouches jaunes* (Vau-deville, 1858). Lib. Carn.
— *Mes heures de loisir ou Les Mauriciennes*, I. M. 1861 ; Lib. Carn.
- JERNINGHAM (H. Sir). — *Lettres à Mesdames Leclézio, de Rochecouste, Newton*, Lib. Carn. ; Bib. Ins.
- JUBIEN (V.). — *La Médaille. L'Orphelin du Languedoc. Victor et Lucette*. Lib. Carn.
- Kepsake Mauricien*, I. M. 1839 ; Bib. Nat., Z, 52376 ; Lib. Carn. (Voir Lolliot).
- LABOURDONNAIS (Mahé de). — *Mémoires des I. de F. et de Bourbon*. Bib. Carié.
- LACAUSSADE (Auguste). — *Poèmes et Paysages*, Paris 1852 ; Bib. Nat., Ye, 24914.
- LAGESSE (L. et P.). — *Contes Exotiques*. Gen. Pr. and Sy.
- LAGESSE (France). — *Ce qui se passe*. Gen. Pr. and Sy.
- LANGLOIS (Jules). — *Etudes sur les causes de stérilité des parties basses, etc.* Lib. Carn.
- LANSON (G.). — *Un manuscrit de Paul et Virginie*, Paris 1908 ; Bib. Nat., Ye, Pièce 2012.
- LAVENTURE (F.). — *Premières Poésies*. I. M. Gen. Pr. and Sy.
- LAVIGNAC (H.). — *Le Borer, L'Irrigation, L'Ioïdium*, I. M. Lib. Carn.

LEAL (C.-H.). — *Grand Port à Vol d'oiseau*, I. M. 1865 ;
Bib. Nat., 8°, Nt, 887.

— *Revue Générale du Grand Port*. Lib. Carn.

LEBRET (L.). — *Poésies*, publiées dans l'Essor.

LELCERCQ (J.). — *Au Pays de Paul et Virginie*, Paris
1895 ; Bib. Nat., Nt, 2358.

LEGUAT (François). — *Voyage et Aventures*, Amsterdam
1708 ; Bib. Nat., 8°, O² K. 54.

LEROY (A.) (Evêque d'Alinda). — *Père Laval*, Paris 1912 ;
Bib. Nat., 8°, Ln 27, 58346.

L'HOMME (C.). — *La femme ; ses droits et ses devoirs*,
I. M. 1880 ; Lib. Carn.

L'HOMME (Léoville). — *Mahé de Labourdonnais*, Port
Louis 1899 ; Bib. Nat., Ln 27, 47275.

— *Poèmes Epars*, Paris 1921 ; Bib. Nat., 8°, Ye 10059.

— *Poèmes païens et bibliques*. Gen. Pr. and Sy.

— *Poésies et Poèmes*. Gen. Pr. and Sy.

— *Le dernier Tribut*, Lib. Carn. ; Bib. Ins.

— *La Bague perdue*, Lib. Carn. ; Bib. Ins.

— *Les Lettres Françaises à l'I. M.* Lib. Carn. ; Bib.
Ins.

LOLLIOT (I.). — (Voir *Keepsake Mauricien*). Lib. Carn.

LORQUET (Hubert-Louis). — *Napoléon*, Paris 1840 ; Bib.
Nat. Larrey, 8°, Z, 447.

— *La Banane*. Anthologie E. de Rosnay.

LOUMEAU (Abel). — Voir Elba L.

— *La Rétrocession de l'I. M. à la France*, 1918 ; Lib.
Carn.

- MAGNY (H.). — *De l'influence morale de la Littérature sur la Société*, etc., I. M. 1861 ; Bib. Nat., Z, 54326.
- *Maurice à vol d'oiseau*, I. M. 1882 ; Lib. Carn. ; Bib. Ins.
- *Croquis Bourbonnais*, Lib. Carn.
- MAGON DE ST-ELIER (F.). — *Tableaux historiques*, Port Louis 1839 ; Bib. Nat., LK¹¹ 40.
- MAINGARD (A.). — *Sous les Jamroses*, Lib. Carn. ; Bib. Ins.
- *Petits Contes tristes*, Gen. Pr. and Sy.
- MAINGARD (J.-Col.). — *Couplets et Chansons*, Bib. Carié.
- MALLAC (A.). — *Sonnets*, Paris 1887 ; Th. Bourselet.
- MALLEFILLE (F.). — *Glenarvon*, Paris 1835 ; Bib. Nat., Yf, 1112.
- *Le Cœur et la dot*, Paris 1853 ; Bib. Nat., Yth, 3615.
- *Les Mères repenties*, Paris 1858 ; Bib. Nat., Yk, 11554.
- *Les deux veuves*, Paris 1865 ; Bib. Nat., Yth, 5073.
- *Psyché*, Paris 1869 ; Bib. Nat., Yth, 14939.
- MAMET. — *Petit Paul*, I. M. 1914 ; *La Vie des Choses*, I. M. 1915.
- MARTIAL (A.). — *Amour et Patrie*, Gen. Pr. and Sy.
- *La Pénitente*, Gen. Pr. and Sy.
- *Il était une fois*, Gen. Pr. and Sy.
- *A l'Ombre du Vieux Moulin*, Gen. Pr. and Sy.
- *Au Pays de Paul et Virginie*, Gen. Pr. and Sy.
- MATOU (Petit d'Hauterive). — *Guêpes Mauriciennes*, Paris 1861 ; Lib. Carn.

- MAURE (A.). — *Souvenirs d'un Vieux Colon*, La Rochelle 1840 ; Bib. Nat. LK¹¹, 41.
- Mercure de France*. — N° du 1^{er} Août 1927.
- MERVEN. — *L'Indien à Maurice*. I. M. 1895 ; Lib. Carn.
- *La Culture du cacao et de l'aloès*, etc., I. M. 1897 ; Lib. Carn.
- MICHAUD. — *Nouvelle Biographie Générale*, Bib. Nat. ; Casier G.
- MICHEL (E.). — *Le Sang des rêves*. I. M. Gen. Pr. and Sy.
- MICHÈLE. — *Le Livre de la Tendresse*. Gen. Pr. and Sy.
- MILBERT (J.). — *Voyages pittoresques à l'I. de F.*, etc. Paris 1812 ; Bib. Nat., LK¹¹, 39.
- MORRIS (J.). — *Monographie*, traduite par Ulcoq, Bordeaux 1862 ; Bib. Nat., Nt, 419.
- MOUTOU (W.-J.). — *Les Bèngalis*, I. M. Lib. Carn. Bib. Ins.
- NEWTON (C.). — *Oncle d'Amérique*. Lib. Carn.
- OLLIVRY (R.). — *La Rencontre*, I. M. ; Gen. Pr. and Sy ; Lib. Carn.
- *L'esprit de chez nous*, I. M. 1896 ; Lib. Carn.
- *Les Monomanes*, I. M. 1897 ; Lib. Carn.
- *Norma ou la Fille de Musset*, Lib. Carn.
- *La Nièce de M. L'Abbé*. (Voir Froberville L.-H.), Lib. Carn.
- ORIEUX (C.-O.). — *Premiers Chants*, I. M. 1858 ; Lib. Carn. ; Bib. Ins.
- PARNY (Evariste). — *Œuvres Complètes*, Paris 1788 ; Bib. Nat., 8°, Ye, 535.
- PELLEREAU (E.). — *La Fièvre à Maurice*, Lib. Carn.

PEYRÉBÈRE (C.). — *Feuilletons Créoles et poésies*, Bruxelles 1883 ; Lib. Carn.

PHILOGÈNE (R.). — *The Island of Mauritius*, Port Louis 1928 ; Lib. Carn.

PIAT (Paul). — *Inquiétudes*, Paris 1929 ; Bib. Nat., 8°, Ye, 12433.

— *Le Médailler*. Gen. Pr. and Sy.

PICARD (E.). — *Général Decaen*, Paris 1911 ; Bib. Nat., 8°, Lh³, 379.

PITOT (A.). — *T'Eylandt Maurilius*, Port Louis 1905 ; Bib. Nat., LK¹¹, 867.

— *Esquisses historiques*, Port Louis 1910-1912 ; Bib. Nat., LK¹¹, 868.

— *Esquisses historiques*, Port-Louis 1914 ; Bib. Nat., Nt, 3103.

PITOT (T.). — *Réfutation du voyage de B. de St-Pierre* ; Lib. Carn.

POIVRE (Pierre). — *Oeuvres complètes*, Bib. Mus. d'H. N., 7523 A³/116.

— *Voyages d'un Philosophe*, Bib. Mus. d'H. N., Y¹, 1615.

POPE-HENNESSY (J.). — *Introduction to Grant's Hist. of Mauritius* ; Lib. Carn. (v. Grant).

POYEN (H. DE). — *La Guerre aux Iles de F. et de Bourbon*, Paris 1896 ; Bib. Nat., 8°, Lh⁸, 97.

PRENTOUT (H.). — *L'I. de F. sous Decaen*, Paris 1921 ; Bib. Nat., LK¹¹, 707.

PRIDHAM (C.). — *An historical account of Mauritius*, Lond., 1849 ; Bib. Nat., 8°, Nt, 884.

RAUVILLE (H. DE). — *L'I. de F. légendaire*, Lib. Carn.

— *L'I. de F. Contemporaine*, Paris 1909 ; Bib. Nat.,
8°, Nt, 3007.

— *La Rétrocession de l'I. M. à la France*. Bib. Carié.

— *L'I. M. et les Mauriciens*, *Revue Colonies et Marine*,
30 juin 1930.

— *Ames Exotiques*, Lib. Carn.

*Recollections of 7 years' Residence at Mauritius by a
Lady*. Lib. Carn ; Bib. Ins.

RÉVEILLAUD (E.). — *Discours au Sénat*, 27 février 1920 ;
Paris, Imprimerie des Journaux Officiels, 1920.

Revue Historique, Lib. Carn. ; Bib. Ins.

RIVET (R.). — *Poèmes*. Lib. Carn.

RIVIÈRE (J. D^r). — *L'I. M. demande à redevenir Fran-
çaise*. *Journal de l'Université*, 1^{er} Sept. 1919.

— *L'I. de F. à la France*. *Revue des 2 Mondes*, 15
janvier 1920.

ROCHON (Abbé). — *Voyage*, Bib. Nat., LK¹¹, 68 ; Bib. Mus.
d'H. N., Ch, 2718.

ROSNEY (E. DE). — *Anthologie Mauricienne*, Lib. Carn. ;
Bib. Ins.

SAINT-PIERRE (J. H. Bernardin de). — *Voyage à l'I. de F.*
Paris 1773 ; Bib. Nat., LK¹¹, 34.

SIMONIN (L.). — *Les Pays Lointains*, Paris 1867 ; Bib.
Nat., 8°, G, 7257.

SONNERAT. — *Voyage aux I. O. et à la Chine*, Bib. Mus.
Mus. d'H. N., Bn, 21.

SORNAY (P. DE). — *La Canne à Sucre*, Lib. Carn. ; Bib. Ins.

SOURIAU (M.). — *Une aventure de B. de St-Pierre*, Paris 1901 ; Bib. Nat., Ln 27, 48564.

TARDIVEL (J.-P.). — *La langue française au Canada*, Montréal 1901 ; 8°, X, 13532.

TOULET (P. J.). — *Les Contrerimes*, Paris 1929 ; Bib. Nat., 8°, Ye, 12375.

— *Mon Amie Nane*, Paris 1927 ; Bib. Nat., 8° Y², 72032.

— *Les Tendres Ménages*, Paris 1923, Bib. Nat., 8°, Y², 70656.

VANMEERBECK (E.). — *R. Ollier et son Epoque*, Lib. Carn. ; Bib. Inst.

La Vie, n° du 15 nov. 1928.

VIGOUREUX (E.). — *Fleurs et Sourires*, 1848 ; Lib. Carn.

— *Les Fleurs et les Sourires*.

WANTZLOEBEN (A.). — *Le Combat du Grand Port*. Lib. Carn.

INDEX

- Alliance Française, 242, 246 à 249.
- Antelme H., 261.
- Arago F., 43, 92.
- Archives de Maurice, 51, 110.
- Arendt (abbé), 241.
- Argus, 233, 235.
- Arnoult (abbé), 240.
- Arrighi, 44, 92.
- Arts (les), 163 à 165.
- Atkinson (G.), 21.
- Aublet, 23, 25, 32.
- Bacco, 36, 47.
- Baissac (C.), 136, 137, 156, 157.
- Balance (La), 108, 115.
- Barante (Mme de), 32.
- Barbeau (D^r), 242.
- Barker Lady, 123, 158, 256.
- Barquissau (R.), 242.
- Baschet (Dr.), 260.
- Baudelaire (C.), 92, 94.
- Bauffremont (Prince de), 174, 211.
- Beaugeard (Dr. O.), 245.
- Bénézit (E.), 164.
- Béranger (P. J. de), 68, 89.
- Bernard (E.), 98, 102.
- Berger (E.), 164.
- Bernard (F.), 40, 44, 97, 103.
- Berthet (abbé), 241.
- Bertin, 35, 43.
- Bertram (Mrs), 256.
- Besant (W.), 123, 256.
- Beuve, 242.
- Blaize (J.), 219, 260.
- Bonaparte, 75 à 77.
- Bojer (W.), 40, 166.
- Boose, 32.
- Bory de Saint-Vincent (J. B. M.), 22, 57.
- Boucherat (Jean), 260.
- Boucherat (Julien), 223.
- Boucherville (A. de), 157, 233.
- Bouchor (M.), 216.
- Bougainville (L. A. de), 18.
- Bourbon (M.), 92.
- Boyer de la Giroday (E.), 242.
- British Museum, 18.
- Brown Séquard, 166.
- Bruils, 148.
- Buffon, 23, 32.
- Bugnion, 159.
- Burnel, 36, 47.

- Cahuet, 252.
Carié (E. C.), 138, 139, 140.
Carié (P.), 246.
Carvalho (L.), 164.
Castellan (C.), 67, 68, 79 à 86, 97.
Caubet (P.), 242.
Caveau Moderne, 45, 46.
Cayrou (A.), 140 à 143.
Cerele Littéraire, 237, 238, 242.
Céré, 23, 32.
Céré-Barbé (Mme H. de), 32, 52 à 55.
Cernéen, 115.
Challan, 40.
Chapelier, 32.
Charmoy (J. de), 164.
Charoux (C.), 192 à 196, 242.
Chauvin Don (abbé), 241.
Chrestien F., 88 à 90.
Code Noir, 14, 15, 28.
Codes, 37, 38.
Coetivi, 18.
Colin, 44.
Collège Colonial, 40.
Collège Royal, 40, 96, 118.
Combat du Grand Port, 60, 61.
Commerson, 18, 25, 26.
Commune, 72, 73.
Compagnie des I. O., 14, 17, 35.
Conseil Supérieur, 24.
Constant (M.), 124, 130 à 132.
Coqueval (P. H.), 90 à 92.
Cordier (H.), 25.
Cossigny (C. de), 18, 23, 30, 55.
Coudray, 44.
Couve (P. H.), 234.
Créole (Le), 116.
Croix (La), 250.
Cuvier, 23.
Daniel (C.), 245.
Dabbadie (L.), 228, 229.
Dalrymple, 72.
Darling (Major), 73.
Daruty (A.), 152, 166.
Daubenton, 32.
David, 22.
David (M.), 200, 242.
Decaen (Général), 37, 61.
Delafaye (V.), 124, 125 à 128.
Delaleu, 23, 35.
D'Emmerez, 245.
Denham, 256.
d'Epinay (A.), 34, 44, 98, 99, 102, 114.
d'Epinay (Marie), 164.
d'Epinay (Prosper), 163.
Déroulède (abbé), 161.
Deseroizilles (F.), 58.
Desjardins, 166.
Desplace (F.), 271.
d'Houtetot (Mme), 32.
Diodati, 19.
Drouin (R.), 118.
Ducray (F.), 112, 202 à 204, 234.
Dueroq (abbé), 271.
Dufresne, 13.
Dumas, 17.
d'Unienville (baron), 64, 71, 109 à 112.
Dupleix, 14.
Duquesne, 19.
Duvergé (F.), 124, 132 à 136, 163.
Duvivier (A.), 236.

- Echo des Journaux, 116.
Edwardes de Burgh (S. B.), 113, 232.
Esnouf (Amand), 244.
Esnouf (Auguste), 210, 222, 227.
Essor (l'), 237.

Fadeuilhe, 44.
Faduilhe (chanoine), 159.
Farquhar, 65, 96.
Freycinet, 25.
Freschot (père), 20.

Galdemar, 260.
Galéa (P.), 235, 242.
Gazette de l'I. de F., 33, 113.
Gellé (T.), 242.
Geoffroy (L.), 60.
Gourand (père), 241.
Gouvernement (Conseil de), 162.
Grancourt (O.), 201.
Grant (baron C.), 21.
Grant (C., comte de Vaux), 21.
Grenier (chevalier), 18, 23.
Grimaud (abbé), 240.
Gneuvin (C.), 124, 128 à 130.

Hall (Major), 72.
Hankinson (Mgr.), 159.
Harel (A.), 157.
Harel (P.), 39, 265.
Hart (R. E.), 171, 204 à 211, 242.
Hennessy (P.), 145, 170.
Hermans (A.), 92.
Hitié (E.), 152.

Jacmin, 92.
Jacquelin, 92.
Janson (E.), 186 à 189.
Jérémie, 99.
Jerningham, 158, 170.
Joachim, 245.
Josse, 44.
Jouy, 71, 74.
Jubien (V.), 92, 97.
Jussieu, 26.

Kangourous (Les), 41, 43, 272.
Karré, 18.
Keepsake Mauricien, 103, 104.
Kerguélien, 18, 23.
Knight, 257.

Labourdonnais, 14, 15, 22.
Lacaussade (A.), 92, 95.
Lacaille (abbé), 22, 25.
Lacépède, 26.
Lamarek, 26, 33.
Langlois (D.), 167.
Langue (La question de la), 116.
Lanson (G.), 29.
Lapérouse, 18, 23.
Larré (Pierre), 45.
Laurent (Ed.), 244.
Laval (E.), 245.
Laval (Rév. Père), 103, 159 à 161.
Laventure (F.), 211 à 214, 241.
Lavignac (H.), 167.
Leal (C. H.), 149 à 151.
Leblanc (Marie), 236.
Lebrun (J.), 103, 159.
Leeonte (L.), 241.
Leeonte de l'Isle, 121, 124.
Lejuge (R.), 242.

Legentil, 18, 22, 23.

Leguat (F.), 19, 20, 21.

Lestra, 21.

Lettres adressées à une Mère de
famille mauricienne par un
anglais, 117.

L'Homme (C.), 154.

L'Homme (L.), 171 à 184.

Lingen Kilburn (J. de), 256.

Lolliot (I.), 98, 103.

Lorquet (H. L.), 75 à 79, 97.

Loumeau (A.), 251.

Magny (H.), 154 à 158.

Magon (F.), 22, 34, 106 à 108.

Mailloux (Dr.), 166.

Maingard (A.), 189 à 192.

Maingard (J. Col.), 44, 47, 48, 86
à 88.

Malartic, 139.

Mallac (A.), 214 à 216.

Mallefille (F.), 143, 144.

Mamet (E.), 221.

Martial (A.), 227, 228, 241.

Martin (M.), 235.

Masuy (abbé), 159.

Maure (A.), 108.

Mauricien (Le), 116.

Mercure de France, 26.

Merven, 245.

Merwart, 243.

Meurin (Mgr), 241.

Michel (E.), 210.

Michèle, 226.

Michelet, 40.

Milbert (J.), 22, 105, 106.

Misson (M.), 20, 21.

Morel (F. L.), 235.

Morris (J.), 255.

Moutou (W. J.), 184 à 186.

Nairac (E.), 244, 253.

Napier Broome, 123, 158.

Newton (C.), 233.

Newton (W.), 99, 233, 243.

Ollier (R.), 98, 147, 148.

Orieux (C. O.), 137, 138.

Parny (E.), 35, 43, 47, 92.

Parti Français, 65.

Patrie (La), 250.

Paul et Virginie, 18, 26, 74, 92.

Pellereau (E.), 166.

Petit d'Hauterive (Matou), 156.

Petit Thouars (du), 32.

Pezzani (R.), 244.

Pharus, 239.

Philogène (R.), 231, 242.

Piat (P.), 217, 260.

Pigott, 38.

Pitot (A.), 231.

Pitot (T'), 19, 29, 44, 69, 72, 74.

Pitot (V.), 236.

Poivre (P.), 22, 23, 26.

Pope Hennessy (J.), 162, 163.

Poupinel de Valencé (C.), 260.

Prentout (H.), 35.

Presse (La), 113, 114, 115.

Pridham (C.), 256.

Provost, 18.

Rauville (H. de), 229 à 231, 260.

Raverat (abbé), 240.

- Recollections of 7 Years' Residence at Mauritius by a Lady, 115.
- Réforme (La) du Conseil Législatif, 162.
- Regnier (H. de), 211.
- Rétrocession de l'Île Maurice à la France, 250 à 253.
- Réveillaud (E.), 252.
- Revue Historique et Littéraire, 236.
- Revue Historique et Littéraire (La Nouvelle), 236.
- Rivet (R.), 196 à 200, 235.
- Rivière (Dr.), 249, 251, 252.
- Robert (H.), 234, 236.
- Rochon (abbé), 18, 22.
- Rohan (A.), 244.
- Rouillard (E.), 264.
- Rouillard (J.), 38.
- Saint-Pierre (Bernardin de), 15, 17, 22, 26, 92, 108.
- Sénèque (H.), 151.
- Sentinelle (La), 147, 148.
- Société d'Emulation, 59.
- Société d'Emulation Intellectuelle, 157, 241.
- Sociétés Françaises, 246.
- Société d'Histoire Naturelle, 60, 245.
- Société Royale des Arts et des Sciences, 245.
- Sonnerat, 18, 23, 30.
- Sornay (P. de), 245.
- Souchon (L.), 244.
- Souriau (M.), 27.
- Table Ovale, 43, 44, 45, 46, 61, 62, 65.
- Tavernier, 21.
- Taylor Darbyshire, 258.
- Telfair, 66.
- Théâtre de Port-Louis, 96.
- Thenaud (P.), 92.
- Tholozan (Dr.), 166.
- Thomé (F. L. J.), 165.
- Thouars, 32.
- Thouin, 33.
- Toulet, 216.
- Union Catholique, 158, 241.
- Vanmeerbeck (E.), 152 à 154.
- Verron, 18.
- Vie (La), 227.
- Vigoureux (A.), 260.
- Vigoureux (E.), 143.
- Voix Religieuse, 158.
- Wantzloebe, 60.
- Zodiaque (Le), 239.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
INTRODUCTION	9

CHAPITRE PREMIER

1507 - 1810

Découverte de l'île. — Prise de possession française. — La Compagnie des I. O. — Labourdonnais. — Gouvernement du roi. — Voyageurs. — Législation. — Decaen. — Les Ecoles. — La Société des Kangourous. — La Société de la Table Ovale. — Les Poètes. — Les Prosateurs. — La Société d'Emulation. — La Société d'Histoire Naturelle. — Combat du Grand-Port 13

CHAPITRE II

1810 - 1847

Les premières années de l'annexion britannique. — Les Poètes. — T. Pitot. — La Commune. — L. Lorquet. — C. Castellan. — J. Maingard. — F. Chrestien. — P. H. Coqueval. — Les Visiteurs. — Le Théâtre de Port-

Louis. — Les Prosateurs. — A. d'Epinay. — E. Bernard. — I. Lolliot. — J. Milbert. — F. Magon de Saint-Elier. — A. Maure. — Baron d'Unienville. — La Presse. — La question de la langue 63

CHAPITRE III

1847 - 1886

Recteurs et Gouverneurs anglais. — Les Poètes. — V. Delafaye. — C. Gueuvin. — M. Constant. — F. Duvergé. — C. Baissac. — C. Ortus Orioux. — E. Clément Carié. — A. Cayrou. — F. Mallefille. — Prosateurs. — Journaux, Revues. — R. Ollier. — C. H. Leal. — H. Sénèque. — E. Vanmeerbeck. — C. L'Homme. — H. Magny. — C. Baissac. — Sociétés intellectuelles. — L'Eloquence de la chaire, de la tribune. — Les Arts. — Les Sciences 121

CHAPITRE IV

1886 - 1929

Généralités. — Poètes. — L. L'Homme. — W. J. Moutou. — E. Janson. — A. Maingard. — C. Charoux. — R. Rivet. — M. David. — O. Grancourt. — F. Ducray. — R. E. Hart. — F. Laventure. — A. Mallac. — P. J. Toulet. — M. Bouchor. — P. Piat. — J. Blaize.

Prosateurs. — E. Mamet. — A. Esnouf. — Michèle. — A. Martial. — L. Dabbadie. — H. de Rauville. — R. Philogène. — A. Pitot. — S. B. de Burgh. Edwardes.

— Journaux, Revues. — L'éloquence de la chaire et de la tribune. — Les Sciences. — Les Sociétés françaises.	
— La Rétrocession de l'île Maurice à la France ..	169
CONCLUSION	255
BIBLIOGRAPHIE	267
INDEX	281

